
3 1761 06187507 6
PQ
2013
M3H57
1800
t.3
c.1
ROBARTS


VELUT
ARBOR
ÆVO

# HISTOIRE

DE

# QUATRE ESPAGNOLS.



Tigre altéré du sang de l'innocence tu vas voir le mien sortir à gros bouillons, de ce cœur que tu n'auras pas pu souiller.

*Monsiau inv.* *F.me Tardieu Sc. Rue de l'Université, N.o 296.*

# HISTOIRE

## DE

# QUATRE ESPAGNOLS;

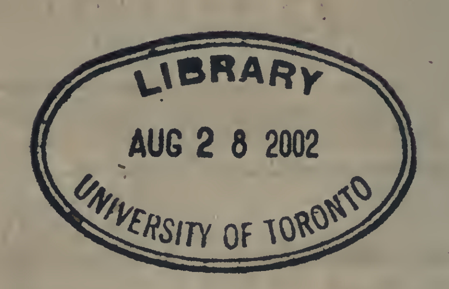
Par F. L. C. Montjoye.

J'abhore les méchans;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Gresset.

TOME TROISIÈME.

*A PARIS*,
Chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-S. Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'église.

An IX. — 1801.



# HISTOIRE

## DE

# QUATRE ESPAGNOLS.

---

## SEPTIÈME PARTIE.

---

### LETTRE PREMIERE.

Inigo ASTUCIA à Ambroise HOMBRÉNÉGRO.

29 Août, huit heures du matin.

Vous deviez être chez moi à sept heures, Ambroise ; il en est huit, et vous n'êtes pas encore venu. Mon billet reçu, rendez-vous chez moi avec les brochures et le papier en question. Je vous attends, et ne sortirai pas que vous ne soyez arrivé.

## LETTRE II.

François SANCHA à Inigo ASTUCIA.

29 Août, neuf heures du matin.

Il seroit bien impossible au pauvre Ambroise de se rendre chez vous. L'autre jour, en revenant de l'hôtel Massaréna où je pense que vous l'aviez mandé, il se plaignit d'un grand mal de tête. Le soir il souffrit encore plus ; je le fis mettre au lit, et il n'en est pas relevé. Depuis que vous ne l'avez vu, son état a toujours empiré. Hier il a été attaqué d'un accès de fièvre chaude. Le médecin qui le voit, n'en augure rien de bon.

Si j'eusse su quelles étoient les brochures que vous désiriez, je les aurois remises à votre domestique.

## LETTRE III.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

29 Août, dix heures du matin.

Pourquoi, mon ami, ne vous êtes-vous pas trouvé chez moi, entre sept et huit, comme nous en étions convenus? Lisez, mon cher Wanderghen, le billet que m'écrit Sancha. Je gagerois que c'est un conte qu'il me fait. Vérifiez la chose; moi je n'en ai pas le tems. Les officiers du régiment de don Carlos arrivent journellement pour la revue. Il donne aujourd'hui à dîner à six d'entr'eux, et il veut que je sois du repas. Vous savez qu'après dîner, il faut que j'aille solliciter de la part de don Juan, les membres de *la societad*, pour votre prochaine réception; toutes les lettres de recommandation ne sont pas encore copiées. Il faut que je veille à cela.

La protection de don Juan vous est arrivée, mon cher Wanderghen, fort à propos. Le magistrat à qui j'ai remis la lettre qu'il lui écrivoit en votre faveur, m'a dit que sans cette puissante protection, vous auriez été décrété de prise-de-corps.

Mais voilà une affaire arrangée; et dès que vous serez entré dans *la societad*, on n'aura plus pour vous que de la considération. Je crains seulement que l'ambassadeur ne vous pardonne pas la sortie que vous avez faites contre don Carlos et contre le secrétaire d'ambassade. Elle lui paroîtra d'autant plus extraordinaire, qu'à l'époque où vous avez écrit cela, vous n'aviez à vous plaindre ni de l'un ni de l'autre. Il me paroît que, dans cette rencontre, vous avez trop pris à la lettre, la maxime : *Vivez avec vos amis, comme si vous deviez être un jour ennemis.*

Quoi qu'il en soit don Juan vous tirera de tous ces mauvais pas. Vous voyez maintenant combien il est affable, com-

bien il peut vous être utile, et qu'il ne sait rien refuser à ceux qui contribuent à ses plaisirs. Je ne lui laisserai point de repos qu'il ne vous ait donné toute satisfaction pour votre marquisat et votre lieutenance. Mais, mon cher Wanderghen, un marquisat et une lieutenance ne se donnent pas pour rien; et de l'humeur dont je connois don Juan, je ne pense pas que vous obteniez ni l'un ni l'autre de lui, avant que vous ayez fait quelque chose de fort considérable pour ses amusemens. Voyez donc sans retard cet Ambroise, et pour Dieu, finissons cette affaire. Vous ferez ensuite de don Juan tout ce que vous voudrez.

Je vous préviens cependant qu'il ne parviendra jamais à vous faire entrer dans le régiment de don Carlos. Celui-ci se laisseroit plutôt déshériter que d'y consentir. D'après la manière outrageante dont Texado lui a écrit à votre sujet, il a conçu pour vous le plus profond mépris. Il tient de vous à tout bout de champ des propos

horribles. Il disoit encore ce matin que s'il lui venoit aux oreilles, que vous fissiez la moindre démarche pour entrer dans son corps, il vous feroit saisir par six grenadiers, dépouiller nud, et exposer pendant deux heures à l'ardeur du soleil sur le cheval de bois où l'on met les prostituées.

Vous n'auriez pas de cœur, mon cher Wanderghen, si vous ne faisiez pas tomber ces propos. Tirez-en satisfaction, mais avec prudence. Vous maniez, dites-vous, le fleuret depuis votre enfance; vous devez être sûr de votre épée, et don Carlos ne sait pas trop manier la sienne. Provoquez-le en duel; faites-lui une petite saignée qui lui serve de leçon; mais vous courriez beaucoup de risques vu le crédit de l'ambassadeur, si vous alliez plus loin. Vous comprenez que cette affaire qui ne sera rien, vous fera beaucoup d'honneur auprès des militaires, et vous facilitera l'obtention de votre demande d'une lieutenance.

Je vous parle, mon cher Wanderghen,

comme à mon meilleur ami. Je souhaite que ma franchise vous soit une preuve de toute l'envie que j'ai de vous faire auprès de don Juan tout le bien possible.

---

## LETTRE IV.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

20 Août 17....

NOUS y sommes, Astucia; nous y voilà; nous tenons notre affaire. Faites jouer les grandes machines, et avançons. Ah! les misérables! ils connoîtront que si Wanderghen est ami chaud, il est ennemi terrible.

Tout cela est-il énigme pour vous? Eh bien! procédons avec ordre, et le cahos va se débrouiller.

Je ne me rendis point hier chez vous entre sept et huit, comme je vous l'avois promis, parce que je m'étois oublié avec la petite Settenilla que j'avois ramenée chez moi. C'est une excellente petite créature. Elle est fort contente de don Juan et celui-ci fort content d'elle. Don Juan m'a de-

mandé en grâce de la lui amener quelquefois, et la Settenilla m'a juré par l'Amour et les trois Grâces, qu'elle ne profiteroit de cette faveur que pour me mettre toujours plus avant dans les bonnes grâces de don Juan.

Laissez-là toutes vos terreurs sur mes deux écrits ; ils sont bons, puisqu'ils font du bruit, et qu'ils me font connoître. J'ai écrit de don Carlos et de Texado comme je devois en écrire. Un écrivain est un magistrat, un pontife, un législateur. Il a devant lui le genre humain ; c'est pour le genre humain qu'il écrit, et non pour tel et tel individu. S'il falloit laisser enchaîner sa plume par toutes ces petites considérations d'égards dûs à l'amitié, au rang, on ne finiroit jamais ; on n'écriroit rien de sublime. Le bonheur de l'humanité, voilà l'idole à laquelle l'écrivain courageux sacrifie parens et amis, et se sacrifie lui-même, s'il le faut.

Au surplus je n'ai nommé ni don Car-

los, ni Texado. S'ils se reconnoissent dans mes portraits, à qui la faute? Est-ce la mienne? Un écrivain peut-il empêcher les applications qu'il plaît à ses lecteurs, de faire des divers traits qui échappent à sa plume? D'ailleurs vous voyez que Texado n'avoit pas attendu ce prétexte pour m'attaquer. En un mot si j'eusse dit du bien de tout le monde, personne ne m'auroit lu; et si je me suis attiré l'attention publique, c'est par le mal que j'ai dit.

Don Juan a fort bien compris toutes ces raisons, et il a même eu la bonté de me dire que quoique j'eusse un peu drapé son propre neveu, il ne m'en aimoit ni ne m'en estimoit moins.

Venons à notre grande affaire: dès que j'eus reçu votre lettre, je m'habillai, je congédiai Settenilla, et je courus chez Sancha. « Où est, lui dis-je, Ambroise? — Que lui voulez-vous? — Cela ne vous regarde point; il faut que je lui parle sur-le-champ. — Vous pourriez bien lui parler;

mais vous seriez bien habile si vous lui arrachiez une réponse pertinente. — Pertinente ou impertinente, il faut que je lui parle. Que veut dire je vous prie, ce que vous me dites-là ? — Dès que vous me priez, je vous répondrai avec courtoisie qu'Ambroise est dans ce moment pris d'un accès de fièvre chaude, et qu'il ne parle qu'aux êtres fantastiques que lui crée son imagination. — Je saurai si vous me dites la vérité. — Croyez-moi ou ne me croyez pas, peu m'importe : l'opinion d'un homme tel que vous, m'est je vous assure, moins que rien. »

Comme Sancha finissoit cette impertinence, il entra dans la boutique deux françoises que suivoient quatre laquais. Une d'elles tenoit à la main une longue liste de livres qu'elles venoient acheter. Sancha fut à elles, et ne songea plus à moi. Pendant qu'il alloit vers ses rayons, et revenoit vers les dames, je ne fis qu'un saut sur le petit escalier qui est dans l'ar-

rière-boutique, et je grimpai à la petite chambre d'Ambroise, que je savois être au second. Je vis sortir un petit homme à visage rebondi et vermeil, en habit noir, en perruque à trois marteaux, portant de fort belles dentelles, et un gros diamant au petit doigt. Il me considéra beaucoup, et eut l'effronterie de me dire : « Où allez-vous, jeune homme ? — Que vous importe, lui répondis-je ? Je vais où il me plaît ; passez votre chemin, et me laissez passer le mien. » En disant cela j'ouvris brusquement la porte, et j'entendis mon petit homme qui, en frappant de sa canne contre terre, disoit : « Voilà un garçon bien mal-appris. Comment diable, mon ami Sancha laisse-t-il entrer chez lui un pareil écervelé ? » Je laissai dire cet original ; je fermai la porte derrière moi au verrouil, et me voilà dans la chambre tête-à-tête avec Ambroise. Jamais je ne vis une image plus hideuse que celle que me présenta ce malheureux. Il étoit étendu

sur son lit, le corps lié avec de fortes courroies. C'étoit une précaution que l'on avoit sans doute prise de peur qu'il ne se jetât par la fenêtre. Son bonnet de nuit étoit tombé à côté de sa tête, ses cheveux hérissés et droits ressembloient aux serpens de Méduse. Sur sa table de nuit on voyoit tous les poisons de la pharmacie. Sur une table plus loin, on avoit mis deux palettes d'un sang corrompu et infect. Il s'exhaloit du lit de ce scélérat une odeur cadavéreuse; il avoit les yeux fixés vers le ciel du lit, et les rouloit comme une furie. Tantôt il pleuroit, tantôt il rioit, tantôt il poussoit des cris aigus comme si on l'eût frappé de verges. Je m'approchai de lui, et je lui dis doucement : « Ambroise, mon ami Ambroise, me reconnoissez-vous? » Point d'autre réponse qu'un grincement de dents. « Mon pauvre Ambroise Hombrénégro, mon cher collègue, voici votre bon ami Wanderghen qui vous apporte des consolations, et tous les secours dont vous

pouvez avoir besoin. Est-ce que vous ne le reconnoissez pas? » Point d'autre réponse qu'un long sifflement aigu comme celui d'un serpent. Je perdis patience ; je saisis le misérable par la crinière, je lui secouai rudement la tête, en lui disant : « Bêlitre, enfant de Satan, veux-tu parler, parleras-tu? » La correction fit son effet ; elle le mit en train de babiller, ou plutôt de hurler. Il parloit de vous, de moi, de Sancha, de Joséphine, de sa tante, d'un ancien maître qu'il disoit avoir servi, et qu'il appeloit César de Suza ; mais tout cela d'une manière si interrompue et en propos si disparates, qu'il n'étoit pas possible d'y rien connoître. Tout-à-coup il se démena comme un forcené sur son lit, et se mit à crier : « Seigneur Sancha, seigneur Sancha, vîte au secours, voilà le feu qui prend dans la rue des Bahutiers. Et où ça, où ça? Et parbleu, au *Lion d'argent*, chez le parfumeur Alvaradez. Tenez, tenez, levez les yeux au troisième ;

ne voyez-vous pas mademoiselle Joséphine et sa tante qui nous tendent les bras, qui nous demandent du secours? Allons, courons, de l'eau, vîte, vîte. » Ensuite le démoniaque enfloit ses joues à la manière d'Eole, et souffloit de toutes ses forces comme pour repousser les flammes qu'il croyoit voir.

Je laissai faire au vilain sa laide grimace; je tirai mes tablettes, et j'écrivis dessus : *Au troisième sur le devant, chez le seigneur Alvaradez, parfumeur, au* Lion d'argent, *rue des Bahutiers.* J'avois ce que je désirois : je quittai l'antre pestiféré de ce larron, et je descendis. Je m'arrêtai à la porte de l'arrière-boutique, et j'entendis le petit homme que j'avois rencontré en montant, qui disoit à Sancha : « Vous êtes un drôle de corps, mon ami Sancha; vous voyez bien que ce garçon dit dans son délire, des choses dont on pourroit abuser, même contre lui-même. C'est pour cette raison que nous nous sommes

abstenus de lui donner une garde-malade ; et voilà cependant que vous laissez monter chez lui, je ne sais quel jeune homme qui regarde de travers les gens à qui il parle. — Eh ! puis-je être par-tout ? répondit Sancha ; il a profité du moment où je conversois avec ces dames. Au surplus, comment trouvez-vous ce garçon ? — Qui ? — le malade ? — je ne le condamne pas encore. La saignée du pied l'a calmé ; on en fera encore une ce soir. Abreuvez-le de la tisanne qui a été faite sur mon ordonnance ; ne le couvrez point trop ; brûlez soir et matin dans sa chambre de ces pastilles que je vous ai données ; laissez sa fenêtre ouverte tout le courant de la journée. Mais, que faites-vous-là, Sancha ? allez-moi donc tirer par le bras ce quidam que j'ai vu monter, et mettez-le moi à la porte de la part d'Hyppocrate et de Gallien. J'y cours, » dit Sancha.

En disant cela Sancha vint à la porte, et fut tout étourdi de se voir face à face

avec moi. Je m'avançai sans le regarder ; jusques dans la boutique. Il m'y suivit, et levant le ton : « D'où venez-vous ? me dit-il ; qu'est-ce que tout cela signifie ? Vous dites que ma boutique est un endroit public. Le reste de ma maison ne l'est pas. Je n'entends pas que vous y mettiez le pied. J'y mettrai ordre. S'il vous prend jamais fantaisie d'y pénétrer, je vous ferai voir, seigneur Salomon Wanderghen, que je suis maître chez moi. —Salomon Wanderghen, lui répondis-je froidement en me retirant, saura vous punir du ton impertinent que vous prenez avec lui ; vous aurez de ses nouvelles plutôt que vous ne pensez:

Sorti de chez Sancha, je courus rue des Bahutiers, et les informations que j'y ai prises cadrent parfaitement avec la révélation involontaire de l'impur Ambroise. Vous voyez donc que nul obstacle ne peut résister à la force de mon étoile ; et que vous-même ne pouvez être mieux servi par le hasard, puisqu'il se trouve que c'est dans

cette même rue des Bahutiers, que demeure Catharina Mérétrica que vous connoissez, et qui est si complaisante pour ceux qui la paient bien. Remplissez donc vos poches de pistoles, et voyez-la le plutôt que vous pourrez, car c'est maintenant d'elle seule que dépend le dénoûment.

Le succès de l'affaire n'est plus incertain; en réussissant je bois trois fois la coupe de la vengeance. J'enlace dans le même filet et le don Carlos, et le Texado, et le Sancha qui prend aussi un intérêt bien extraordinaire à cette Joséphine. Allons, Astucia, voilà ma journée remplie; à votre tour. Mettez-vous en campagne, et ne perdez pas un moment.

---

## LETTRE V.

Laurenzo CASCARA à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 2 septembre 17.... quatre heures du matin.

O malheur ! ô désespoir ! Tout est perdu, tout est perdu. Mon maître!... Qu'allons-nous devenir? Si encore le seigneur Texado étoit ici! ... Par où, seigneur, vous commencerai-je cette déplorable histoire?

Le tems de la revue approchant, il arrive ici journellement des officiers du régiment. Il ne se passe pas un jour où mon maître n'en invite quelques-uns à dîner. Hier encore il en invita six du nombre desquels étoit Diégo Ménézès, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans une de mes précédentes lettres.

La senora Massaréna qui mange tou-

jours dans sa chambre, voulut ce jour-là dîner avec ces cavaliers, et pendant le dîner voyant que mon maître sembloit moins triste qu'à l'ordinaire, elle disoit : « Que j'ai de joie de voir Carlos plus gai que de coutume ! Seigneurs, ajoutoit-elle en s'adressant aux officiers, je vous en prie, donnez-lui souvent de ces récréations. Je suis tout-à-fait aise quand je le vois avec vous, et je vous assure que ce dîner-ci me fait un bien infini; je ne sens que très-peu de palpitations, et presque point de mal à la tête. Je pense que je reposerai bien cette nuit. » La chère dame ne prévoyoit pas ce qui devoit arriver.

Astucia fut aussi du repas. A son ordinaire il ne dit pas un mot. Tantôt il faisoit aller ses doigts sur la table comme sur un clavecin, tantôt il siffloit.

Après le dîner on ne se trouva pas d'humeur de faire la sieste ; on fit une partie de billard, et mon maître proposa ensuite une promenade qui fut acceptée. Pour gagner

gner la promenade nous traversâmes la place Major. Quand nous fûmes devant la maison du seigneur Sancha, mon maître dit : « Seigneurs, entrons ici un moment; j'ai un mot à dire à cet honnête libraire. » Nous entrâmes tous, les six officiers, mon maître, Astucia et moi. Nous remplîmes la boutique où il y avoit déjà six personnes, parmi lesquelles je remarquai le seigneur Balbuena. Il me sembla qu'il avoit encore mieux dîné que nous, car voulant se lever pour saluer mon maître, ses jambes s'embarrassèrent, et il tomba à côté du siège. On fut obligé de le relever et de l'asseoir.

Le seigneur Sancha nous voyant entrer, dit à mon maître : « Je ne m'attendois pas, seigneur, que vous me feriez l'honneur de m'amener une aussi brillante compagnie. — En êtes-vous fâché ? — Bien loin de là, j'en suis extrêmement flatté. » Comme il disoit cela, Wanderghen que je n'avois pas vu, parce qu'il étoit caché dans un coin, s'avança, tira le seigneur Sancha par

le bras, se mit devant lui, se présenta fièrement devant mon maître le chapeau sur la tête, et lui dit : « Ah ! ah ! c'est vous, seigneur? — C'est moi-même, répondit mon maître en se couvrant. Qu'y-a-t-il pour votre service ? — Quelles nouvelles de Texado ? — Toutes celles que j'en reçois sont fort bonnes. — Il a eu pour moi un procédé infâme. — Il est incapable d'en avoir de mal-honnêtes, à plus forte raison, d'infâmes. Ce vilain mot n'auroit pas dû sortir de votre bouche en présence d'une compagnie aussi choisie que celle devant laquelle vous parlez. — Vous l'entendrez comme il vous plaira ; mais je vous dis qu'il agit mal avec ses amis. — Vous entendrez que je vous dis moi, qu'il n'a jamais mal agi avec moi, et que je ne connois pas ses autres amis. — Il m'a manqué essentiellement ; il s'est brouillé avec moi ; et avant d'agir comme il a agi, il auroit dû commencer par me payer ce qu'il me doit. — Combien vous doit-il, s'il vous plaît ? —

Cinquante-deux piastres. — J'ai commission de solder avec vous, et je vais le faire sur-le-champ. — Ce n'est point ici, seigneur, qu'on solde avec moi. — Que voulez-vous dire ? — Je veux dire que c'est au débiteur à venir trouver son créancier. — Est-ce que je suis votre débiteur ? — Vous le représentez. — Soit représentant, soit représenté, j'acquitte une somme qui vous est due ; que ce soit chez vous, que ce soit ici, peu importe le lieu. Texado l'eût fait comme il l'eût entendu ; moi je vous trouve ici, je paie ici. — Texado n'est pas un assez haut personnage pour se dispenser des égards qui me sont dus. J'apprends à le connoître, et je vois par le ton qu'il vous a engagé à prendre avec moi, qu'il n'a pas plus de reconnoissance que d'honnêteté ; c'est un polisson... »

Le seigneur Balbuena interrompit alors la conversation. « Mon ami Wanderghen, dit-il avec une langue un peu embarassée, tu m'as joliment donné à dîner ; tu m'as

bien traité ; il n'y manquoit rien ; je ne me plains pas de toi ; mais je te dis que tu en as menti. Ce n'est pas Texado qui est un polisson, c'est toi ; et je ne souffrirai pas qu'on insulte Texado devant moi. — Tais-toi, ivrogne, lui cria Wanderghen. — Ivrogne soit, reprit Balbuena, puisque c'est toi qui m'as enivré, pour savoir de moi des choses que je ne pouvois pas te dire, ne les sachant pas ; mais ce n'est pas le tout de m'avoir enivré ; encore faut-il être honnête. Je te soutiens, moi, que Texado se comporte bien, et cela est si vrai que je lui dois moi, cinquante-six piastres. — Vous ne les devez pas, dit mon maître ; mon oncle les a acquittées. C'est sans doute sur le traitement qu'il vous fait comme à son bibliothécaire, qu'il a retenu cette somme. — C'est parler ça, reprit Balbuena. Mon ami Wanderghen, ce n'est pas un procédé infâme celui-là. Qu'en dis-tu ? — Je dis que tu te taises ; tu n'as que faire de te mêler de cette conversation. »

« Seigneur, dit mon maître à Wan-

derghen, finissons. Prenez, s'il vous plaît, un bout de papier, et là sur le comptoir, faites-moi une quittance de cinquante-deux piastres. — Je la ferai chez moi. — Vous la ferez ici. — Vous parlez bien haut. — Haut ou bas, vous ne sortirez pas d'ici que cela ne soit fait. — Vous ne me parleriez pas ainsi, si vous n'aviez eu la précaution de venir en force. — Point de commentaires; faites toujours. »

Wanderghen prit alors un bout de papier, et en grognant entre ses dents, griffonna la quittance. Mon maître la lut, lui compta ses cinquante-deux piastres, et lui dit : « Actuellement, seigneur, que Texado est quitte envers vous, me voici pour vous donner toute satisfaction personnelle que vous pourrez désirer. — Quitte, s'écria Wanderghen! oh! que non, ni Texado ni les siens ne seront jamais quittes envers moi. C'est moi qui suis quitte envers lui; il l'apprendra bientôt. Vous pouvez lui marquer que j'ai trouvé à sa Joséphine,

une autre place que celle qu'il lui destinoit. — Morbleu ! s'écria mon maître en colère et les yeux étincelans de feu, j'écraserai, comme un vil reptile, l'homme qui après la déclaration que je fais ici, osera se mêler de ce qui concerne mademoiselle Joséphine. »

« Il faut m'excepter, dit Sancha : je fais ici ma confession publiquement ; je me suis toujours mêlé de ce qui concernoit mademoiselle Joséphine, et je m'en mêlerai toujours. — Vous comprenez, lui répondit mon maître, que je n'entends point parler d'un galant homme comme vous. — Sancha, dit Wanderghen, vous êtes garçon ? — Oui, seigneur ; que s'ensuit-il ? — N'auriez-vous point par hasard envie de faire de mademoiselle Joséphine votre épouse ? — Quand cela seroit, qu'y trouveriez-vous à redire ? Je ne suis plus il est vrai dans la première jeunesse, mais à vingt-cinq ans, on peut être plus mal bâti que moi. J'ai les épaules encore assez bien effacées ;

quand je regarde en face, on sait qui je fixe. Ma fortune n'est pas très - considérable, mais elle est très-légitimement acquise; cela vaut bien un marquisat et une lieutenance; faut-il donc pour se marier être ou marquis ou lieutenant? Ma foi, si une personne du mérite de mademoiselle Joséphine, me faisoit l'honneur de me permettre de m'élever jusqu'à elle, je serois parbleu bien dupe de refuser cet excès de bonheur. — Ne soyez pas dupe, Sancha; cela achalandera furieusement votre boutique; au lieu de trente jeunes gens qui y viennent, il y en viendroit trente mille; je ne serois pas le moins assidu; vous savez que ce qui est ici est au public. Et vous, seigneur, continua Wanderghen en s'adressant à mon maître, et sans attendre la réponse de Sancha; et vous, seigneur, l'intérêt que vous prenez à Joséphine, n'auroit-il pas quelque ressemblance avec celui que prend à cette belle fille le seigneur Sancha? — Point de fades

plaisanteries ; je n'en endure pas. ⟼ Il n'y a point ici de plaisanteries ; rien au contraire n'est plus sérieux. Si vous avez des droits sur Joséphine, il convient de dire de quelle nature sont ces droits. Autrement, s'ils étoient frivoles, ou même si vous n'en aviez aucun, vous ne pourriez trouver mauvais que ceux qui en auroient, en usassent. Je parle je crois, en bon logicien. ⟼ Comme un livre, seigneur Wanderghen; vous êtes disert, et je ne le suis pas. Il me suffit de vous déclarer qu'en l'absence de mon ami, je prends sous ma protection spéciale mademoiselle Joséphine, et que si par votre fait, ou par celui de quelqu'un des vôtres, il lui arrive le plus léger désagrément, j'en tirerai une vengeance effroyable. ⟼ Vous pouvez, seigneur, attacher telle importance qu'il vous plaira à votre protection que vous faites sonner bien haut ; quant à votre vengeance, elle n'effraiera jamais Wanderghen. ⟼ Votre propos et votre ton sont fort inso-

lens ; et il y a trop long-tems que je m'abaisse à vous écouter. Je n'ai plus rien à vous dire : je vous ai fait ma déclaration ; prenez garde au cas que vous en ferez. »

La conversation s'échauffoit. Diégo Ménézés voulut s'en mêler, et souffla le feu. « Don Carlos, dit-il à mon maître, c'est donc là ce Wanderghen qui a écrit de si belles choses sur l'art militaire ? — C'est lui-même, répondit Wanderghen ; que lui voulez-vous ? — Et Texado, continua Ménézés, en s'adressant toujours à mon maître, est votre ami ? — Très-fort, répondit mon maître. — Eh bien ! don Carlos, dit Ménézés, Texado est aussi mon ami ; je suis son second, et ventrebleu, je veux boire avec lui une bouteille de vin de France dans le crâne de ce Wanderghen qui écrit de si belles choses sur l'art militaire. — Vos bravades ne m'effraient pas. C'est en champ clos qu'il faut les faire, et ne pas venir sept ou huit contre un seul homme. — Mille tonnères ! s'écria

Ménézés, ce Wanderghen qui écrit de si belles choses sur l'art militaire, est un impertinent coquin, et en attendant d'avoir son crâne, j'ai bien envie d'emporter une de ses oreilles. — Capitaine, capitaine, dit mon maître, laissez-là le crâne et les oreilles de Wanderghen. Il a raison : ce n'est point ici qu'on doit faire de pareilles menaces. Et pourquoi prendriez-vous part à un différend qui ne vous est pas personnel? — Que ce seigneur, répondit Wanderghen, y prenne part ou n'y prenne pas part, peu m'importe. Vous êtes-là sept officiers, soyez vingt, soyez cent, je n'en serai pas plus ému, pourvu qu'on combatte corps-à-corps. — Quel vaillant champion ! s'écrièrent quelques-uns des officiers. Bon, il est fou, dirent les autres; retirons-nous, laissons-le délirer tout seul. — Seigneurs, seigneurs! s'écria Wanderghen, plus qu'un mot. Puisque vous avez pris part à une explication qui devoit être personnelle à don Carlos et à moi, il est

juste que vous entendiez tout ce qu'il me reste à lui dire. Il vient de faire sa déclaration ; il doit m'être permis de faire aussi la mienne. Elle ne sera pas longue. La voici : que ceux qui se trouvent blessés de ce que je puis avoir écrit, se défendent comme je les ai attaqués, c'est-à-dire, avec la plume. Je ne manie point d'autre arme dans ce genre de lutte. Je répliquerai avec la plume ; je ne donnerai jamais d'autre satisfaction. Quant au démêlé qui est survenu entre don Carlos et moi, c'est autre chose : je lui offre la paix ou la guerre. La paix à une seule condition : c'est qu'il ne mettra aucun obstacle au désir que j'ai d'entrer dans votre corps en qualité de lieutenant. S'il ne souscrit pas à cette condition, j'en conclus qu'il accepte la guerre, et je la lui ferai bonne. — Oh ! le drôle de corps ! dit mon maître en riant. La bonne guerre qu'une guerre avec Salomon Wanderghen ! Puisque vous écrivez si bien, mon cher seigneur, faites votre manifeste ;

je le ferai lire à la tête du régiment. Convoquez dans votre marquisat le ban et l'arrière-ban, et nous entrerons en campagne quand il vous plaira. Vous savez écrire et combattre ; vous écrirez comme César, l'histoire de vos propres exploits. — Oui, seigneur, s'écria Wanderghen en écumant de rage, la guerre, la guerre! Vous m'avez insulté aujourd'hui ici en présence de témoins ; vous me devez une satisfaction ; je l'exige, et je l'aurai. — Et moi, dit Balbuena en se levant et se traînant dehors comme il put, et moi j'arme pour la neutralité. » Mon maître leva les épaules, et se tournant vers les officiers, leur dit : « Allons nous-en, mes camarades ; nous avons entendu assez de sottises. » Nous sortîmes tous comme il le désiroit ; mais un moment après il revint sur ses pas ; et sans regarder Wanderghen qui parloit bas à ses camarades, il dit à Sancha : « A-propos, seigneur Sancha, j'ai à vous entretenir d'une affaire

assez importante; c'est même pour cela uniquement que j'étois venu vous voir; voulez-vous me recevoir après demain matin sur les huit heures? » Le seigneur Sancha y ayant consenti, nous nous retirâmes.

Sortis de chez lui nous allâmes faire un tour de promenade au Prado, après quoi nous revînmes à l'hôtel où les officiers jouèrent encore une partie de billard. Il ne resta au souper que le capitaine et son lieutenant. Après le souper mon maître proposa une partie d'échecs. Le capitaine dit qu'il ne joueroit pas parce qu'il avoit un peu mal à la tête. Je m'étois apperçu que pendant le souper il étoit fort rêveur... « Dans ce cas-là, dit mon maître, le lieutenant aura la complaisance de faire la partie d'Astucia. Moi, je vais un moment jaser avec ma mère, pour savoir comment elle se trouve de la gaîté du dîner. » J'allumai les bougies; j'arrangeai la table de jeu, et je me retirai. Le seigneur Diégo Ménézés

me suivit; et quand nous fûmes dans le corridor, il me frappa sur l'épaule, et me dit : « Cascara, montons dans ta chambre; il faut que je te parle pendant que don Carlos est avec la maman. »

Quand nous fûmes dans ma chambre, il m'ordonna de m'asseoir à côté de lui, et me dit : « Cascara, ce Wanderghen est un vaurien; je lui aurois bien donné une correction chez le libraire; mais cela n'eût rien valu ; Sancha est un galant homme, et j'ai dû respecter sa maison. Il n'en est pas moins vrai que tout ceci prend une méchante tournure. Comme on jouoit au billard, je suis sorti un moment dans la cour. J'ai vu le suisse qui montroit l'escalier à un homme de mauvaise mine. Je me suis douté que le larron étoit envoyé par Wanderghen. J'ai été à lui, et je lui ai demandé de quelle part il venoit; il m'a répondu qu'il venoit de la part de son maître qu'on nommoit Wanderghen. Alors j'ai été sûr de mon fait.

En même tems il a tiré de sa poche un billet, et me prenant pour don Carlos il m'a dit qu'il étoit chargé de remettre ce billet à moi-même ou à Astucia. J'ai pris le billet, et lui ai demandé s'il y avoit une réponse à faire; il m'a répondu que non, et s'en est allé.

« Dans toute autre occasion, je ne me serois pas permis de décacheter un papier qui n'auroit pas été pour moi; mais dans cette occasion-ci, s'agissant peut-être de la vie de don Carlos, j'ai pris sur moi de décacheter le billet de ce renégat de Wanderghen. Voici ce que contient le poulet. Je te le laisserai quand je t'en aurai donné la lecture. »

Je joins ici, seigneur, copie de ce billet.

*Billet de Salomon Wanderghen à don Carlos de Massaréna.*

2 Septembre, huit heures du soir.

« Demain à 6 heures du soir je vous

attends sur le pré St.-Jérôme ; nous nous tirerons à l'écart pour vider notre querelle. Comme vous marchez toujours escorté, vous ne trouverez pas mauvais que je me fasse aussi escorter. Vous aviez aujourd'hui six personnes avec vous ; j'aurai demain avec moi un égal nombre de témoins. J'apporterai des pistolets et une épée. Si vous manquez au rendez-vous, je vous déshonore ; je m'attache à vous comme une ombre, et quoi qu'il en puisse arriver, je vous arrache publiquement vos épaulettes. »

*Signé* WANDERGHEN, *lieutenant d'infanterie.*

Quand Diégo Ménézés m'eut lu ce billet qui me glaça d'effroi, il ajouta : « D'abord tu vois que ce maudit Wanderghen est un fieffé imposteur qui prend là une fausse qualité, car il n'est pas lieutenant d'infanterie. Je sais bien que l'oncle

de don Carlos lui a promis de lui obtenir un brevet de lieutenant; mais de par tous les diables, il n'est pas possible que ce brevet ait été accordé; s'il l'étoit, je quitterois demain le service. Tu vois donc bien qu'il ne tiendroit qu'à moi de faire couper le poing à ce maraud, comme à un faussaire; mais je n'entends rien à ces méthodes-là; en toute affaire j'aime mieux marcher militairement.

» Ecoute-moi donc bien, Cascara: tu es attaché à ton maître; c'est ici qu'il lui faut une preuve de ton zèle. Mets-toi d'abord dans la tête, que si tu parles à don Carlos de ce billet; que si tu lui dis un mot de notre conversation, je te fends le crâne avec mon sabre. Je ne te fais pas plus de grâce, si tu manques à un seul point de ce que je vais te dire. Demain matin quand tu auras coëffé don Carlos, tu iras chez le médecin de sa mère, chez le docteur San-Domingo qui demeure dans la grande rue, à côté de l'église

Saint-Philippe. Tu conteras toute l'aventure au docteur : il n'y a pas de danger : c'est un homme discret. Tu le prieras de ma part, de dire au chirurgien le plus expert qu'il connoîtra, de s'habiller en couleur et non pas comme un homme de son métier ; de prendre les petits outils de sa profession et de venir dîner avec moi.

» Je ne t'en dis pas davantage, Cascara ; prends maintenant ce billet : je te le laisse ; tu le donneras à don Carlos, demain au soir quand il sera rentré chez lui, et pas plutôt. Je te répète que si par ton imprudence ou ton indiscrétion, tout ceci ne se passe pas à ma guise, tu es perdu. Je te dis plus ; il faut de deux choses l'une : il faut que don Carlos châtie demain Wanderghen, ou que don Carlos se batte avec moi ; il n'y a pas de milieu.

» Au surplus je te dirai encore que si tu ne me laisses pas agir seul dans cette affaire, il y a de grands dangers à courir.

Elle est plus délicate que tu ne penses. Balbuena en sortant de la boutique, s'est traîné vers moi, et m'a soufflé dans l'oreille que les gens qui environnoient Wanderghen dans la boutique, étoient des coupe-jarrets. Il pourroit bien se faire que le gredin vînt demain sur le pré avec une légion de gens de sac et de corde. Tu vois par toutes ces raisons qu'en me laissant moi seul chargé de tous les événemens, tu es à l'abri de toute responsabilité; et sois sûr que quoi qu'il arrive, je te disculperai envers et contre tous. Sur-tout ne dis rien à cet hypocrite d'Astucia. Je soupçonne qu'il n'est pas innocent de tout ceci. Adieu, Cascara, sois discret et sage. S'il arrive un malheur, ce ne sera pas ta faute, ce sera la mienne. »

Le seigneur Diégo Ménézés ayant parlé ainsi, quitta ma chambre et descendit. Je le suivis quelques minutes après, très-inquiet en moi-même de ce qui venoit de m'être dit. Je le trouvai dans le salon,

les mains derrière le dos, qui regardoit jouer le lieutenant et Astucia. Comme ils finissoient de jouer, et que je retirois la table, mon maître rentra. « Eh bien! don Carlos, lui dit le capitaine, comment va votre mère? — Elle se plaint moins qu'à l'ordinaire; elle dit qu'elle doit ce moins-mal à la gaîté qu'elle nous a vue à table. — C'est un remède que nous pouvons fort bien lui administrer de tems en tems. Le docteur ne s'y opposera pas. Don Carlos, il faut que vous me fassiez un plaisir. — De tout mon cœur. — J'ai besoin demain pour toute la journée, de votre berline; tâchez de vous en passer. — Je m'en passerai très-aisément; elle est à votre service. Elle sera chez vous à huit heures du matin. Cascara va donner des ordres pour cela. — Autre plaisir que j'ai à vous demander. — Bon! encore un plaisir? Vous voulez donc me faire passer une bonne nuit? — Les personnes que vous avez si bien régalées au-

jourd'hui, veulent vous régaler demain chez moi; obligez-moi donc de venir dîner demain à mon hôtel garni. — Ce sera donc encore demain fête pour moi; il faut espérer que nous n'aurons pas sur le soir une scène aussi désagréable que celle qu'il nous a fallu essuyer aujourd'hui. Dans votre hôtel garni vous avez du mauvais vin; permettez-moi d'y en envoyer deux paniers. — Très-volontiers; le bon vin n'est pas une de ces choses qui se refusent. Adieu, don Carlos, reposez bien. — Adieu, seigneur, je vous remercie de ce que vous voulez bien que je sois demain un des vôtres; je voudrois l'être tous les jours. »

Le capitaine et le lieutenant s'étant retirés, j'allai déshabiller mon maître, le cœur bien gros du malheur qui le menaçoit. Je fis tous mes effors pour lui cacher ma tristesse, et je crois qu'il n'en apperçut rien. Dès qu'il fut couché, je montai dans ma chambre où je versai bien des larmes. Je me demandai ensuite à

moi-même ce que je devois faire, et je me dis que puisque le seigneur Diégo se chargeoit des événemens, et me défendoit de m'en mêler, c'étoit à moi d'obéir ; que je devois m'en rapporter aveuglément à sa prudence ; et que je n'étois point assez versé dans les usages de ces officiers, pour m'ingérer dans une affaire qui n'étoit pas de ma compétence. Je réfléchis d'ailleurs que si je prévenois mon maître, que si je disois un mot à la senora sa mère, et qu'ensuite il arrivât un grand malheur, chacun me l'imputeroit, et prétendroit qu'il ne fût pas arrivé, si j'eusse gardé le secret qui m'avoit été confié. Cette dernière considération me détermina à me taire. Cependant je ne pouvois penser sans de mortelles angoisses, à la terribl ejournée du lendemain ; et je me fusse estimé heureux si les ennemis de mon maître eussent voulu prendre ma vie à la place de la sienne.

Après avoir roulé ces idées, j'allai vers mes pistolets ; je les visitai ; je les chargeai,

et me mis au lit, mais il me fut impossible de goûter un instant de sommeil. Si je m'assoupissois, j'étois aussi-tôt éveillé par des rêves effrayans. J'avois toujours devant moi ce malheureux Wanderghen assassinant mon maître.

Ne pouvant dormir je me levai, et je passai le reste de la nuit à vous écrire cette lettre. J'aurois bien voulu attendre l'issue de cette fâcheuse aventure, pour vous donner de nos nouvelles; mais le courier partant aujourd'hui, et ne partant ensuite que le 4 du courant, j'ai craint que quelqu'un ne me devançât, et que vous n'eussiez à me reprocher de ne pas vous informer soigneusement, comme vous me l'avez ordonné, de ce qui concernoit votre fils.

Je vous manderai fidèlement comment se sera terminée cette épouvantable affaire. Veuille le ciel veiller sur les jours de mon maître!... Il sonne pour que je l'aille habiller... Quel moment! Quelle journée!...

## LETTRE VI.

Le même au même.

Madrid, 4 Septembre 17....

DÈS que j'entendis la sonnette qui m'appeloit auprès de mon maître, il me prit un frémissement semblable à un accès de fièvre. Je descendis en tremblant ; mais quand je fus à la porte, je fis tout ce qui dépendoit de moi pour me donner une contenance assurée. En entrant je pris la liberté de demander à mon maître comment il se portoit, et comment il avoit dormi ?... « J'ai bien dormi, me répondit-il. — Les sottises de ce Wanderghen ne vous ont donc point fatigué l'esprit ? — Wanderghen est hors de ma mémoire comme de mon cœur. — Vous êtes bien philosophe, seigneur, bien philosophe.

Moi

Moi, ses menaces me donnent de l'inquiétude. — Je voudrois n'avoir d'autre souci que celui-là. — Quel plus grand souci...? — Cascara, ne parlons pas de cela; coëffez-moi. »

J'obéis, je me tus; il prit un livre, et je le coëffai. Tout-à-coup mon cœur se gonfla. Je me dis à moi-même: « Que fais-je là, malheureux Cascara? Je coëffe peut-être mon maître, mon cher maître, pour la dernière fois. » Cette terrible idée me vint involontairement; elle me déchira le cœur. Il m'échappa malgré moi des soupirs et des sanglots: je restai immobile; je fondis en larmes. Mon maître se leva en sursaut, et se tournant vers moi, me dit: « Qu'est-ce, Cascara? qu'est-ce que tu as? Toi aussi tu as du chagrin? Pourquoi fais-tu l'enfant? Pourquoi me caches-tu tes peines? Est-ce que tu crois que je ne suis pas aussi bon maître que mon père, ou pour mieux dire, aussi bon ami que lui? Parle, qu'as-tu? Quelle est

la raison qui te fait pleurer ainsi? Dis-la moi en toute confiance. »

Je me rappelai ce que m'avoit dit Diégo Ménézés ; et ne sachant comment répondre à la question de mon maître, j'eus recours à un mensonge ; je feignis que ma femme avoit été attaquée d'une colique si douloureuse, que j'en concevois la plus grande inquiétude. « Eh bien ! Cascara, me répondit-il, il n'y a pas-là de quoi se désoler. Par Saint-Jacques ! on ne meurt pas d'une colique. Dépêche-toi de me coëffer. Si ta femme ne va pas mieux, tu passeras chez le docteur San-Domingo, et tu le prieras de ma part de la venir voir. Je te donne toute la matinée ; tu viendras me joindre chez le capitaine où je dîne comme tu sais. »

Mon maître étant coëffé, je courus chez le docteur San-Domingo pour m'acquitter de la commission que m'avoit donnée Diégo Ménézés. Je contai tout au docteur qui, au lieu de s'affliger, se mit à

rire de ma frayeur. Il me dit qu'il feroit la commission relative au chirurgien ; et m'ajouta que s'il n'avoit pas promis à la senora Massaréna de passer toute la soirée avec elle, il auroit volontiers accompagné mon maître et le capitaine au pré Saint-Jérôme, ponr être témoin du combat.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, je me rendis chez Diégo Ménézés, comme j'en avois eu l'ordre. On étoit déja à table, et on étoit aussi gai que la veille. Sur la fin du dîner Coxon vint dire à Ménézés qu'une personne qui étoit dans le salon, désiroit lui parler sur-le-champ. Il se leva aussi-tôt de table ; moi qui me doutai qu'il y avoit encore-là du Wanderghen, je suivis le capitaine. Il s'en apperçut comme il alloit entrer dans le salon, et me dit : « Cascara, je gage que c'est encore ici un message de ce méchant juif. Entre, entre avec moi, puisque tu es de la confidence, il faut que tu en saches autant que moi. » C'étoit

Balbuena qui étoit dans le salon. « Capitaine, dit-il à Ménézés, je vous ai pris en grande affection depuis hier; j'aime vos manières franches et vertes; je viens vous donner un avis important; vous pouvez y ajouter toute croyance, car je vous le donne à jeun. — Oh! à jeun, dit le capitaine; si cela étoit vrai, ce seroit une vérité qui ne seroit pas vraisemblable. — Sur mon honneur, vous pouvez m'en croire. Je n'ai pas bu plus de trois bouteilles dans ma journée. — Vous êtes un modèle de tempérance. Venons au fait. — Le fait est qu'il faut que don Carlos se tienne fortement sur ses gardes. Une petite armée l'attend ce soir sur le pré Saint-Jérôme. Ce sont les mêmes coupe-jarrets que vous avez vus hier, et d'autres encore. Ces gens-là, capitaine, vous assassineroient pour une pistole. Je ne sais où ce diable de Wanderghen déterre ces bandits. Je sais seulement qu'il en fait recrue dans les tavernes, dans les acadé-

mies de jeu et dans les maisons de débauche. Recommandez à don Carlos de ne pas venir seul ce soir sur le pré ; il courroit risque d'être égorgé. — Grand merci de votre avis, seigneur Balbuena, dit le capitaine. Venez avec moi dans la salle à manger, et ne dites mot de tout ce que vous venez de me conter. »

En entrant dans la salle à manger, le capitaine dit à la compagnie : « Voici le seigneur Balbuena qui, dit-il, m'a pris en grande amitié depuis hier ; je vous le présente ; il n'est jamais déplacé parmi les gens qui sont à table. — Soyez le bien venu, seigneur Balbuena, dit toute la compagnie. —Franchement, continua le capitaine, avez-vous dîné ? Dites la vérité. — Autant vaudroit dire, répondit Balbuena, que je n'ai pas dîné, car comme il faut mourir un jour, il y a une bonne heure que je suis sorti de l'auberge, et depuis je n'ai rien mis dans mon corps. — Voilà un jeûne à vous exténuer, dit

le capitaine. Eh bien ! sans façon, mettez-vous-là ; vous nous prenez sur la fin du repas ; mais on va vous servir un plat de macaroni, un jambon et une poularde auxquels on n'a pas touché ; vous donnerez ensuite sur les fruits et les glaces, et vous arroserez le tout de bon vin de France. »

Balbuena ne se fit pas prier, et il divertit beaucoup la compagnie par ses lazzis. Quand il eut quitté la table, il dit à Ménézés : « Capitaine, je déserte ; je quitte le capitaine Wanderghen qui est un fanfaron, pour le capitaine Diégo Ménézés qui est un brave homme. Je m'enrôle dans votre compagnie ; recevez-moi, et payez-moi mon engagement. — Combien voulez-vous ? — Seulement six bouteilles du même vin que celui dont vous venez de me régaler. — Il faut, dit le capitaine, demander cela au colonel ; s'il le veut, j'y consens. Le vin que vous avez bu, est de sa cave ; je n'en ai pas d'aussi

bon dans la mienne. — Volontiers, Balbuena, dit mon maître, je paierai l'engagement quand vous voudrez. Un jour de bataille, à quel poste faudra-t-il vous mettre? — A la cantine. »

On passa ainsi une partie de l'après-midi à rire et à jouer, les uns au trictrac, les autres aux échecs, d'autres aux cartes. Quand cinq heures sonnèrent, je crus toucher au dernier moment de ma vie. « Seigneur, dit le capitaine, il faut que nous allions tous tant que nous sommes ici, nous promener au pré Saint-Jérôme; j'y ai arrangé une partie d'un genre tout nouveau, et à laquelle notre colonel ne s'attend peut-être pas. Il faut venir voir cela; il est tems de partir. — Vous n'y pensez pas, capitaine, répondit mon maître, et vous avez bien mal pris votre tems pour arranger une partie au pré Saint-Jérôme. Voyez comme le ciel s'obscurcit. Dieu me pardonne! je crois qu'il pleut déja. »

J'entendois tout cela de l'anti-chambre, parce que j'étois collé contre la porte du salon. Mon maître m'appela, et me dit : « Cascara, quel tems fait-il ? — Il pleut à verse, répondis-je ; les éclairs éblouissent ; le tonnerre fait un bruit épouvantable. Voilà le plus terrible orage que j'aie vu de ma vie. »

Pour vous dire la vérité, seigneur, je ne savois où je prenois tout cela. « Cascara est fou, dirent tous ces officiers ; il a perdu la tête. » Mon maître alla à la fenêtre, l'ouvrit et dit : « Il ne tonne pas ; il ne fait même pas trop chaud ; mais il commence à tomber une petite pluie fine comme une rosée. — Bon, bon, dit le capitaine, c'est le brouillard de M. de Vendôme. Nous ne sommes pas des damoiseaux ; cela ne doit ni nous arrêter, ni déranger une partie dont je veux faire les honneurs. Partons. Au surplus, seigneur, je vous préviens que c'est moi qui commande ; que c'est de moi qu'on prend

les ordres. Allons, attention au commandement; marche. »

Nous partîmes; tous ces cavaliers paroissoient de belle humeur; moi seul je n'avois pas envie de rire. Quand nous fûmes dans la cour, mon maître voyant les chevaux attelés à sa berline, et le cocher sur le siège, dit au capitaine: « Commandant, est-ce que la berline est aussi de la fête? — Oui, il faut qu'elle nous suive. — Mais, route faisant, elle pourroit bien servir à quelqu'un qui trouveroit que le brouillard de M. de Vendôme, mouille. — Eh bien! dit le capitaine en montrant le chirurgien que personne ne savoit être ce qu'il étoit, le seigneur qui a un bel habit verd pomme avec une jolie broderie, et qui craint sans doute de le mouiller, n'a qu'à monter dedans. — Oh! et moi aussi, dit Astucia, je monte, je n'aime pas le brouillard de M. de Vendôme. — Moi, dit à son tour Balbuena, je ne puis me dis-

penser de monter ; j'ai horreur de l'eau. »

Ces trois cavaliers montèrent donc, et la voiture nous suivit. Quand nous fûmes arrivés sur le pré Saint-Jérôme, nous n'y rencontrâmes personne. Quoique la pluie ne fût véritablement que comme un brouillard, elle étoit assez forte pour que personne ne se souciât de prendre le plaisir de la promenade. Quant à Wanderghen, il n'étoit pas encore arrivé. « Quelle solitude! s'écria mon maître. Les parties que vous arrangez, commandant, ne sont pas bruyantes. Vous nous avez menés au désert. — Patience, patience, dit le capitaine en regardant sa montre qui marquoit six heures et quelques minutes, vous ne tarderez pas à voir les acteurs de la fête. »

Effectivement nous apperçûmes bien dans le lointain une troupe de gens qui marchoient d'un pas délibéré, et qui venoient à nous. En les considérant bien, nous distinguâmes qu'ils avoient tous le

chapeau en travers sur la tête, et une longue épée sous le bras. Mon maître reconnut Wanderghen, et dit ; « Eh ! mais, c'est Wanderghen qui vient droit à nous comme un larron. Commandant, c'est donc-là la partie que vous avez arrangée ? Je vous en fais mon compliment. Où sont les armes ? — Dans la berline, répondit le capitaine, sous les coussins ; il y a des pistolets chargés, et des épées à choisir. Allons, camarades, ajouta-t-il, aux armes ! »

Tous ces cavaliers coururent à la berline, et prirent chacun deux pistolets et une épée ; moi qui avois les miens sur moi, j'en pris un de chaque main, et j'attendis de pied ferme. « Vous, seigneur, dit le capitaine en s'adressant au chirurgien, vous resterez dans la berline pour garder les équipages. Et vous, seigneurs, dit-il à Astucia et à Balbuena, que prétendez-vous faire ? — Seigneur, dit Balbuena, Astucia et moi nous sommes deux puissances neutres. »

Ce mot fit beaucoup rire mon maître qui étoit-là aussi tranquille que le matin lorsque je le coëffois. Le capitaine s'adressant au lieutenant, lui dit : « Lieutenant, vous avez de bons yeux ; partez ; allez-vous-en reconnoître les forces ennemies, et rendez-nous un compte exact de leur nombre. Soyez en garde contre toute surprise. Ne vous avancez pas à la portée du pistolet ; tenez-vous à la portée du fusil, et revenez promptement. »

Le lieutenant fit ce qui lui avoit été dit. En revenant il nous rapporta que les ennemis étoient au nombre de seize, en y comprenant leur chef Wanderghen. « Ont-ils des carabines ? demanda le capitaine. — Je n'en ai pas vu, répondit le lieutenant. — Seize, dit alors le capitaine, c'est une force précisément double de la nôtre, car il ne nous faut pas compter celui qui garde les équipages, non plus que les deux puissances neutres. Allons, amis, continua-t-il, l'épée nue à la main et les deux

pistolets dans les deux poches de la veste. Mettez-vous en bataille sur une ligne. »

Nous nous rangeâmes tous sur une ligne. Mon maître et le capitaine se mirent à notre tête au milieu de la ligne, quatre ou cinq pas en avant. Quand je vis cet arrangement je dis au capitaine que je ne l'entendois point ainsi ; que je ne voulois point être dans la ligne ; que je voulois être comme lui à côté de mon maître. « Eh bien ! me répondit-il, qu'à cela ne tienne ; je t'élève au grade d'officier-général. Don Carlos sera entre toi et moi ; tu peux même prendre la droite si tu veux ; je ne suis pas jaloux des honneurs. » Je me plaçai en effet à côté de mon maître. Je le serrois de si près qu'il me dit : « Mais, Cascara, tu me serres trop ; fais comme notre commandant ; laisse au moins deux pieds entre toi et moi, afin que j'aie mes mouvemens libres. »

Quand les ennemis furent à quarante pas de nous, ils poussèrent des hurlemens

affreux, et Wanderghen leur fit signe de se taire et de s'arrêter. Il s'avança ensuite seul quelques pas, et nous cria que nous eussions à lui envoyer don Carlos avec deux témoins; qu'il s'approcheroit de son côté avec deux de ses compagnons, et qu'on se tiendroit respectivement à vingt-cinq pas du gros de la troupe. Nous acceptâmes ces conditions; nous fîmes reculer notre petite troupe, et nous nous abouchâmes avec Wanderghen qui parut au milieu de deux hommes dont les épées avoient je crois quatre pieds de long. Ils portoient de plus chacun une ceinture garnie de quatre pistolets.

Mon maître prit la parole et dit: « Qu'est-ce ceci, Wanderghen? Est-ce que nous sommes en tems de guerre, pour vous présenter ainsi à la tête d'une armée? ou bien avez-vous obtenu le privilège de marcher escorté de gardes-du-corps? — Vous avez pris vos précautions, répondit Wanderghen; je prends les miennes. Vous

étiez hier en ſorce; c'est aujourd'hui mon tour. — Ce ne devroit jamais être votre tour de vous mettre deux contre un. — Qu'appelez-vous deux contre un? Nous sommes de notre bord, seize. Je compte que vous êtes-là devant moi huit. Combien y a-t-il de personnes dans cette berline? — Trois; mais vous faites un mauvais calcul; ni ces trois ni ces huit n'ont envie de faire des hostilités. — Trois dans la berline, et ce cocher ou prétendu cocher qui est sur le siège, vous voilà bien douze. Douze à seize la différence n'est pas bien grande: sans compter que j'ignore quelles sortes d'armes vous avez pu cacher dans la berline. Au surplus nous ne sommes point ici pour parlementer; et le nombre ne fait rien à l'affaire, puisque si nous ne nous entendons pas, nous combattrons corps-à-corps, et que ceux qui nous accompagnent seront respectivement témoins passifs de l'action. — Que voulez-vous dire par ces mots, *si nous ne nous enten-*

*dons pas ?* — Je veux dire que si vous voulez ici me faire excuse de la manière outrageante dont vous m'avez traité hier, et me donner en outre votre parole d'honneur, que vous vous emploierez de tout votre pouvoir à ce que j'obtienne la lieutenance que je désire dans votre régiment, j'entends, dis-je, qu'à ces conditions tout sera terminé entre nous, et que nous nous retirerons bons amis. — Moi, bon ami de vous ! Ah ! Wanderghen, vous blasphémez. — Eh bien ! seigneur, commençons. Et qui êtes-vous, pour que je vous fasse l'honneur de me mesurer avec vous ? — Je suis officier comme vous ; je suis lieutenant d'infanterie. — Vous, lieutenant dinfanterie ! Vous mentez ; vous insultez l'infanterie espagnole. Pourriez-vous me montrer votre brevet ? — L'équivalent. Une lettre de votre propre oncle dont vous ne pouvez récuser le témoignage, qui m'assure que le brevet est obtenu, et que j'entrerai dans tel régiment qui me con-

viendra, si vous me fermez la porte du vôtre. — Vous mettez mal-à-propos en jeu mon oncle ; si vous avez eu la perfidie de surprendre sa religion, c'est un crime de plus dont je dois vous châtier. — Qu'appelez-vous châtier ? — Oui, malheureux, on ne se bat point contre un être tel que toi ; on le châtie, et je vais y procéder de manière que tu en garderas un long souvenir. Je suis bien loin certes de regarder ceci comme un duel ; c'est de ta part un guet-à-pan. Allons vîte, en garde ; mais auparavant habit bas. Avec les gens de ton espèce, les précautions sont nécessaires. »

Wanderghen écumoit de rage. Il se déshabilla ainsi que mon maître ; et montrant sa poitrine nue, il regarda notre troupe, se tourna ensuite vers la sienne et cria : « Je vous prends à témoin que je ne suis pas plastroné ! » Il exigea que mon maître fît la même chose. Ils mirent ensuite l'épée à la main. Dès qu'ils furent en

garde, le capitaine dit : « Un moment, seigneurs ; je m'en vais vers la troupe de Wanderghen veiller à ce que personne ne vienne se mêler du combat. Wanderghen peut envoyer pour le même objet quelqu'un vers nos gens. » Cet arrangement fut accepté, et nous laissâmes Wanderghen et mon maître seuls en présence l'un de l'autre.

Je m'apperçus que Wanderghen portoit ses coups avec beaucoup de vivacité, et que son jeu étoit fort animé. Mon maître ne paroissoit occupé qu'à parer ; mais il ne bougeoit point de sa place ; il n'avançoit ni ne reculoit d'un pouce. Cette manière de se battre dura bien un demi-quart-d'heure. Tout-à-coup mon maître cria d'une voix forte qui fit tressaillir Wanderghen ; « A mon tour ; prends garde à toi, malheureux ! » En même tems mon maître qui s'étoit toujours tenu sur la défensive, pressa vivement son adversaire. Celui-ci se fendoit extraordinairement, et battoit en retraite le plus vîte

qu'il pouvoit ; si bien qu'il commençoit à être bien loin de nous, et à s'approcher de sa troupe. C'étoit peut-être une ruse de guerre. En faisant ce manége son pied gauche glissa, ce qui n'étoit pas surprenant ; vu que le terrein étoit un peu gras à cause de la petite pluie qui tomboit. En faisant ce faux pas il se laissa cheoir sur le genou droit, et voulant se soutenir de la main gauche il fit jaillir en la posant à terre, tant de boue qu'il en eut toute la figure couverte, ce qui lui donna un air fort hideux, et fit rire notre monde. Mon maître lui cria : « Un autre à ma place profiteroit peut-être de cet instant pour te châtier, et te diroit que quand on est aussi insolent que tu l'es, il faut être sûr de ses jambes ; mais moi, je te fais grâce ; relève-toi. — Parbleu, aidez-moi, lui dit Wanderghen. — Tu es trop sale pour que je te touche, lui répondit mon maître ; fais comme tu pourras, et reviens au point d'où je t'ai fait reculer. »

Wanderghen s'étant relevé cria qu'il remettoit le combat au lendemain, et que le lendemain ce seroit au pistolet. « Non, non, cria aussi-tôt le capitaine, le vin est tiré; il faut le boire. — Oui, oui, crièrent tous ceux qui étoient avec moi. — Qu'en disent mes camarades? » demanda Wanderghen en se tournant vers eux. Le capitaine qui les fixoit attentivement, tenant un pistolet dans une main, et une épée dans l'autre, répondit pour eux: « Ils disent que tu es venu pour te battre, et qu'il faut que tu te battes. » Eh bien! oui, cria Wandergen en faisant un jurement que je n'ose répéter, je me battrai, et je te tuerai. » En disant cela, il courut comme un furieux sur mon maître qui l'attendit de pied ferme, para la botte qu'il vouloit lui porter, et le blessa au bras droit, de manière qu'il le lui traversa de part en part.

Wanderghen poussa un cri extrêmement aigu, laissa aller son épée, et tomba

en criant : « Mes amis, à moi, je suis mort ! » Ses camarades alors s'ébranlèrent et coururent vers mon maître. Le capitaine de son côté courut vers lui, en nous criant : « Prenez garde à don Carlos. » Nous fûmes bientôt à lui ; il jeta son épée, et me demanda un pistolet ; je le lui donnai sur-le-champ. Je voulus me mettre au-devant de lui, et notre petite troupe voulut l'environner ; mais lui nous écartoit avec les coudes, frappoit du pied, et nous disoit : « Pour Dieu ! point de confusion ; tenez-vous derrière moi ; laissez-moi faire. »

Quand les ennemis furent à dix pas de nous, ils nous lâchèrent chacun un coup de pistolet, nous tournèrent le dos, et s'enfuirent à toutes jambes. Une balle me passa à côté de l'oreille, et si près que la bourre me brûla une boucle de mes cheveux ; elle alla frapper la poitrine de mon maître, qui étoit décolleté, et tomba dans sa chemise, sans lui avoir fait d'autre mal

qu'une légère contusion. Ce fut le seul coup qui porta ; tous les autres furent perdus.

Nous nous mîmes à la poursuite des fuyards. Mon maître couroit plus vîte que nous ; moi malheureusement j'étois le dernier de la troupe, à cause de la gêne que me donne mon asthme. Le capitaine qui suivoit mon maître de plus près, lâcha un coup de pistolet. Aussi-tôt un de ces misérables se mit à crier : « Je suis blessé ; je suis mort ! » Les autres n'en coururent que plus vîte. Mon maître atteignit celui qui étoit blessé, et de la tête duquel nous voyions couler beaucoup de sang. Il le traîna vers nous, et nous dit en souriant : « Laissons cette canaille devenir ce qu'elle voudra ; contentons-nous de ce prisonnier de guerre. Voilà, ajouta-t-il, de braves gens qui abandonnent leur général étendu sur le champ de bataille ; allons à lui, et donnons-lui du secours. »

Wanderghen en nous voyant, nous dit :

« De par Belzébuth et Satan ! ayez pitié de moi, secourez-moi ou tuez-moi ; je souffre comme un damné. » Le capitaine fit signe alors à la berline d'avancer. « Mon Dieu ! dit mon maître, cet homme me paroît bien blessé ; c'est bien involontairement que je lui ai fait ce mal. Comment allons-nous faire ? Si nous avions un chirurgien... — Il y en a un, répondit le capitaine, dans cette berline. — Ah ! ah ! dit mon maître, je vois, capitaine, que vous n'aviez oublié aucune précaution. Vous êtes le premier homme du monde pour ordonner une fête. »

Le chirurgien étant descendu de la berline, le capitaine lui dit : « Seigneur, allons au plus pressé ; don Carlos a été frappé d'une balle à la poitrine ; voyez cela. » Ce fut alors que mon maître trouva la balle dans sa chemise. Le chirurgien ayant bien examiné et touché la contusion, dit : « Ce n'est rien du tout ; il n'y a qu'une petite enflure ; il n'y paroîtra pas demain ; cela

ne vaut pas la peine ni d'un appareil, ni d'une saignée. Mais le seigneur, ajouta-t-il, fera bien de monter dans la voiture où il trouvera du linge et tout ce qui lui sera nécessaire pour s'habiller. Il est essentiel qu'il change de tout promptement, et qu'il s'habille chaudement, vu qu'il est fort échauffé, et que l'humidité et la fraîcheur du tems pourroient l'incommoder. » Mon maître suivit ce conseil.

Le chirurgien étant allé vers Wanderghen, dit après avoir examiné sa blessure : « Vous pensez bien, seigneur, qu'une blessure en un tel endroit, n'est pas mortelle ; mais à vue d'œil elle me paroît fort dangereuse ; je vais y mettre un premier appareil ; ce soir je vous en rendrai un meilleur compte. »

Nous aidâmes à Wanderghen à se relever, et nous le soutînmes pendant que le chirurgien opéroit. Nous lui passâmes ensuite une manche de son habit, et laissâmes l'autre pendante. Nous lui mîmes

par-dessus

par-dessus son habit le manteau du cocher. Pendant ce tems-là mon maître vint nous rejoindre. Le chirurgien lui dit que Wanderghen n'étoit pas en état de faire la route à pied ; qu'il s'évanouiroit à tout instant, et pourroit bien rester en chemin. « Eh bien! dit mon maître, mettez-vous avec lui dans la berline ; nous, nous irons à pied : ayez grand soin de lui ; je vous le recommande. » En montant dans la voiture Wanderghen reconnut Balbuena qui l'aidoit à se soutenir, et il lui dit : « Te voilà, Balbuena ; que fais-tu ici ? De quel parti étois-tu ? — J'étois puissance neutre, et maintenant j'offre ma médiation aux puissances belligérantes. — Non, non, dit ce malheureux Wanderghen ; point de médiation ; guerre, guerre éternelle ; ainsi l'ont voulu les destins. »

Lorsque Wanderghen fut dans la berline, le chirurgien vint au prisonnier de guerre que nous avions fait. Il lui lava le visage qui étoit tout couvert de sang ; il

examina bien toutes les parties de sa tête; et nous dit en nous appelant : « Tenez, seigneurs, venez voir; voici qui est fort drôle; ce n'est qu'un bout de l'oreille droite qui a été enlevé à cet homme, et de-là vient tout le sang qu'il a répandu. La blessure est plus plaisante que dangereuse. Je vais le panser, après quoi il peut fort bien aller rejoindre à pied ses camarades, si vous jugez à-propos de lui rendre la liberté. — Oui, dit le capitaine, à condition qu'il paiera sa rançon. — Et quelle rançon, demanda mon maître, pouvez-vous exiger de ce misérable? — Il faut, répondit le capitaine, qu'il donne le bout de son autre oreille, et le bout de son nez. » En disans cela, Diégo Ménézès tira son couteau de la poche, et je crois qu'il auroit fait ce qu'il disoit, si mon maître ne s'y fût opposé. Il remontra qu'il ne falloit pas remporterde cette victoire, des trophées sanglans. « A la bonne heure, dit le capitaine, mais qu'il nous apprenne du moins

ce qui lui a été alloué de paie pour nous courir sus. » Cet homme tira alors de sa poche un papier dans lequel il y avoit trois piastres, et il nous dit que c'étoit-là ce que lui et chacun de ses camarades avoient reçu de Wanderghen, pour se trouver à la bataille. Il nous ajouta que leur ordre portoit de rester immobiles dans le cas où don Carlos seroit tué ; mais que si lui Wanderghen venoit à être blessé, ils eussent à envelopper don Carlos, et à le tuer.

« Je serois d'avis, dit le capitaine, que nous lui fissions écrire et signer sa déposition, et que tous ceux qui sont ici présens, la signassent aussi. — Bon, bon, dit mon maître, à quoi cela serviroit-il, qu'à reculer les secours dont a besoin Wanderghen. Laissons aller ce vaurien. Cette prétendue bataille est trop désagréable, pour que nous songions à en garder ni trace ni souvenir. »

On suivit cet avis ; on laissa aller cet

homme qui avant de partir, se mit à genoux, demanda pardon à mon maître, et lui jura qu'il avoit un grand repentir du rôle qu'on lui avoit ſait jouer.

Quand nous fûmes à l'hôtel, mon maître fit demander à la senora sa mère la permission d'entrer chez elle avec ses amis. Elle les reçut ſort bien : mon maître lui raconta l'aventure qui venoit de se passer, et ne lui en parla que comme d'une rencontre imprévue de laquelle il s'étoit tiré très-heureusement, grâces, dit-il; au courage et aux bons offices de mes amis et de Cascara. « J'ai voulu, ajouta-t-il, être le premier à vous instruire de cette petite affaire, afin de prévenir toute impression fâcheuse qu'auroient pu vous donner ceux qui vous l'auroient contée avant moi. — Je n'aurai jamais sur votre compte, répondit la senora, une opinion défavorable; ne craignez donc pas que je me laisse aller à aucune impression qui vous soit nuisible; mais il n'en est pas moins vrai que vous

venez d'être exposé à un bien terrible danger, et que vous ne l'auriez pas couru, si vous n'eussiez jamais connu les Texado. Voilà comme le dit votre oncle, ce que l'on gagne à s'accointer de gens trop au-dessous de soi. Il est inconcevable que le seigneur Astucia qui ne devroit pas vous quitter d'une seconde, n'ait rien su d'avance de cette épouvantable aventure, et ne m'en ait pas prévenue. — Madame, répondit Astucia, cela s'est fait si brusquement. — Cela ne s'est pas fait brusquement, dit la senora, puisque la querelle commença hier chez le libraire Sancha. — Oui, madame, répliqua Astucia; mais la querelle une fois commencée, il n'étoit plus possible à don Carlos de reculer. — Qu'appelez-vous, dit la senora, reculer? Apprenez qu'on n'a jamais reculé ni dans la famille des Spinoletto, ni dans celle des Massaréna. Il est bon, Astucia, avec sa reculade. Expliquez-vous donc mieux. — J'entends que don Carlos ne

pouvoit faire autrement que de se battre. — Eh! où en étoit la nécessité? Parlez; répondez; je suis curieuse de connoître votre raison. — Madame, j'avois l'honneur de vous dire qu'il ne pouvoit faire autrement sans se donner un renom de couardise. — C'est bien à vous vraîment à entendre la signification de ce mot! C'est bien à une espèce comme la vôtre, à juger de bravoure! Si don Carlos avoit été insulté, étoit-ce à lui à se faire justice? Doit-il être juge dans sa propre cause, et être exécuteur de ses propres arrêts? N'y a-t-il pas des loix, des tribunaux qui nous protègent tous contre les vexations et les insolences? Est-ce que vous avez oublié ce que don Pedro vous a dit tant de fois, que don Carlos en entrant au service, prenoit l'engagement de conserver tout son sang pour son pays? Voilà avec votre couardise, un bel honneur qui seroit revenu à don Carlos, s'il fût mort sur ce pré. — Madame, il n'y seroit pas mort; j'avois ménagé.....

— Vous aviez ménagé ; donc vous étiez prévenu..... Tenez, Astucia, ne parlons plus de cela ; vous me faites monter le feu à la tête. Je n'ai pas assez de santé pour argumenter avec vous ; mais je puis vous assurer que votre logique est détestable ; j'ai bien peur que votre morale ne soit pas meilleure. Si je m'en apperçois trop tard, vous n'en serez pas mieux. Je rendrai compte de ceci à don Pedro et à mon frère. — Don Juan qui connoît la pureté de mes sentimens et de mes maximes, me rendra plus de justice que don Pedro. — Oh ! tenez, Astucia, votre pureté me crispe tout le genre nerveux ; je suis dans un état de souffrance qui ne me permet pas de disputer plus long-tems avec vous. — Allons, allons, maman, dit mon maître en baisant la main de la senora, laissons-là ces fâcheux débats. Est-ce que vous ne ressentez pas quelque plaisir de me revoir auprès de vous sain et sauf ? — Que me dites-vous-là ? don Carlos, lui répon-

dit la senora en le baisant au front. Je défie votre père de vous aimer plus que je ne vous aime ; je donnerois mille vies pour conserver la vôtre ; mais n'exposez plus la sensibilité de votre mère à de semblables épreuves ; fuyez soigneusement toute occasion de vous métamorphoser en spadassin. Sur l'article du duel observez religieusement les principes de votre père ; il sait un peu mieux qu'Astucia ce que c'est que l'honneur. »

La senora remercia ensuite beaucoup les officiers, et les congédia. Ils allèrent se mettre à table ; ils avoient laissé Balbuena en route à la porte d'un cabaret où il avoit voulu absolument entrer. Comme les officiers finissoient de souper, le chirurgien arriva, et voici ce qu'il dit : « Le blessé est dans un fâcheux etat ; ce n'est pas comme je vous l'ai dit, que la blessure par elle-même soit mortelle ; mais ce garçon-là n'a pas le sang pur, et si les chaleurs étoient fortes, je craindrois la

gangrène. Au surplus il faut attendre que la suppuration s'établisse, pour porter un jugement certain. Ce qui est hors de doute, c'est que s'il ne meurt pas, il sera dispensé pour le reste de ses jours de se battre, car il restera estropié du bras droit. L'épée en glissant dans les chairs a déchiré un tendon; il pourra bien faire usage de sa main pour tout exercice qui ne supposera pas de la force ; mais il aura toujours une grande foiblesse dans ce bras. — Tant pis, tant pis, dit mon maître ; je n'ai pas cherché cette catastrophe ; mon cœur est pur. S'il se trouve blessé aussi dangereusement, je ne conçois pas comment céla s'est fait, car j'ai voulu rester toujours sur la défensive. — Au reste, ajouta le chirurgien, mon ministère est fini. Lorsque j'ai eu mis le second appareil, le blessé m'a dit qu'il alloit envoyer chercher un chirurgien de sa connoissance; qu'il refusoit mes services parce qu'il craignoit, a-t-il dit en latin, les

Grecs et leurs présens ; et enfin que j'eusse à me faire payer par ceux qui m'avoient envoyé. C'est un homme bien opiniâtre dans sa haîne. »

C'est ainsi, seigneur, que s'est passée cette aventure qui m'a fait souffrir bien cruellement, et qui a mis mon maître à deux doigts de la mort. Je l'ai informé en lui remettant le billet qui m'avoit été donné la veille par Diégo Ménézès, que j'aurois l'honneur de vous écrire cette histoire dans tous ses détails, parce que vous m'aviez ordonné de vous instruire de tout ce qui le concerneroit. A cela il m'a répondu, qu'il s'en rapportoit à moi pour ne vous écrire sur ce sujet, que des choses qui fussent bien veritables, et qui vous missent dans une entière persuasion qu'il n'avoit pu mieux faire.

---

# SEPTIEME PARTIE.

## LETTRE PREMIERE.

Don Carlos DE MASSARÉNA à son père.

Madrid, 5 Septembre 17...

CE ne fut que le 3 au matin, seigneur et très-honoré père, que je pus entretenir en particulier Sancha. Je lui remis sans préambule la lettre dont vous m'aviez chargé pour lui. Il la lut à trois reprises différentes sans dire mot, et changea plusieurs fois de couleur en la lisant. Il me demanda ensuite si je n'étois pas chargé d'ajouter de vive voix au contenu de la lettre. Je lui répondis que ma seule instruction por-

toit de lui assurer le secret le plus religieux pour ce qu'il voudroit me confier.

« Voilà, dit-il alors, des personnes bien malheureuses, et on a bien raison de dire que rarement la fortune suit les gens de mérite. Pourquoi don Pedro votre père veut-il les connoître? Ne peut-il les laisser en repos? Qu'y a-t-il de commun entre elles et lui, entre lui et moi? Quel droit a-t-il sur ma personne? Et qui peut m'obliger à lui dire une chose que je ne voudrois pas lui dire? »

Je lui représentai que ce n'étoit pas-là une réponse, et qu'il m'en faloit une. « Encore, continua-t-il, si don Pedro me demandoit cela honnêtement; mais il semble me menacer. Et de quoi me feroit-il repentir? D'avoir gardé un secret dont je suis dépositaire? Mais alors ce seroit à lui à se repentir, car le tort seroit de son côté. »

« Ecoutez, Sancha, lui dis-je, ne nous échauffons pas. Permettez-vous que je lise

la lettre de mon père? » Il me la donna sans difficulté; après l'avoir lue avec attention, je lui parlai ainsi :

« Je crois que vous avez lu cette lettre avec un peu de prévention; je n'y vois rien de menaçant, rien qui n'aille directement aux vues que vous pouvez avoir sur mademoiselle Joséphine et sa tante. J'espère vous le démontrer. Daignez m'écouter quelques minutes avec un peu de patience. — Qu'ai-je à faire, me répondit-il avec feu, d'une démonstration? Je vous dirai franchement que votre procédé n'est pas beau, nullement beau. Rappelez-vous la parole que vous m'avez donnée à Séville. Vous m'y promîtes de ne plus me parler de mademoiselle Joséphine. Vous ne faussez pas votre parole; mais vous écrivez à votre père qu'il me mette le pistolet sur la gorge pour me forcer de dire qui est mademoiselle Joséphine. Est-ce-là un procédé? C'est jouer sur votre parole; c'est me railler; c'est m'insulter.

Pourquoi vous vois-je vous aussi à la poursuite de mademoiselle Joséphine ? Que lui voulez-vous, vous, seigneur, en particulier ? Quelle idée faut-il que je prenne de votre importunité ? Comment dois-je interprèter ce grand intérêt qui vous fait désirer de connoître cette jeune personne ? Est-ce mon secret que vous voulez savoir ? Eh bien ! le voici, seigneur. Je suis le parrain de mademoiselle Joséphine j'ai sur elle toute l'autorité d'un père. Elle ne verra jamais personne ; elle n'écoutera jamais de proposition que de mon aveu. Je vous en dis-là plus peut-être que je ne devrois vous en dire. »

Sancha étoit véritablement en colère ; je ne l'avois jamais vu si animé. Je lui laissai jeter son feu sans l'interrompre ; après quoi je lui parlai ainsi :

« Sancha, vous m'inculpez grièvement. Ne fût-ce que pour entendre mon apologie, vous devez m'écouter. J'ai droit de l'exiger de vous. Soit que vous m'accor-

diez, soit que vous me refusiez ce droit, je le prends. Raisonnons donc sans nous emporter. N'est-il pas vrai que vous prenez un vif intérêt à mademoiselle Joséphine et à sa tante? — Oui, un très-vif. — Vous avez pour cela vos raisons? — Sans doute. — Eh bien! mon père aussi prend intérêt à votre filleule. Il n'y a aucune puissance au monde qui puisse l'en empêcher. Vous avez vos raisons; il a aussi les siennes. On peut prendre intérêt à une personne, sans être son parrain. Qui vous dit que ces raisons ne sont pas aussi puissantes que les vôtres? Vous ne pouvez soutenir la négative, ne les connoissant pas. La justice autant que l'honnêteté, vous impose l'obligation de croire qu'elles sont en effet d'une grande force.

» Or, Sancha, d'après ce raisonnement qui me paroît sans réplique, il est évident que si mon père a de fortes raisons de s'intéresser à mademoiselle Joséphine, il lui devient nécessaire de savoir qui elle

est. Il a pour parvenir à le savoir, deux voies. Une de ces voies, c'est vous-même. Si au lieu de s'adresser à vous, si sans vous prévenir, il eût préféré l'autre voie, c'eût été alors que peut-être vous eussiez trouvé dans son procédé quelque chose de malhonnête. Mais quand il vient directement à vous, quand il ne met entre vous et lui que moi seul, comment pouvez-vous ne pas lui savoir gré d'une démarche que moi je trouve pleine d'égards? Si vous ne la trouviez pas telle, dites-moi donc comment vous voudriez qu'il fît?

« Supposons maintenant que vous vous obstiniez à vous taire, et que par votre obstination vous réduisiez mon père à recourir à l'autre voie, vous voyez bien évidemment que le recours à cette autre voie peut avoir de grands désagrémens pour vous et pour votre filleule. Il n'est pas que mademoiselle Joséphine et sa tante ne vous aient instruit de l'aventure de Saint-Ildephonse. Vous n'êtes donc pas le seul à sa-

voir qui sont ces personnes ; on le sait aussi chez les ministres. Mon père en s'adressant à eux peut donc aussi le savoir. Mais d'après la mauvaise opinion qu'ils ont de ces mêmes personnes, n'est-il pas plus intéressant pour elles qu'on ne s'adresse point à eux, pour ne point leur rappeler une affaire qu'il est évident qu'on veut tenir cachée ? Si on ne craignoit pas un éclat, pourquoi tant de mystère ? pourquoi ce refus opiniâtre de se laisser deviner ?

« Seignéur, me dit Sancha, tant pis pour ceux qui ont mauvaise opinion de mademoiselle Joséphine et de sa tante. Sans doute elles sont bien malheureuses, mais leur vertu égale leur infortune. Vous devez m'en croire sur mon témoignage. »

« Ce n'est pas, repris-je, de quoi il s'agit. Vous ne voulez pas concevoir que d'après l'aventure de Saint-Ildephonse, les apparences sont fortement prononcées contr'elles, et que mon père qui ne con-

noît pas comme vous le fond de l'affaire, ne peut juger que d'après ces apparences, et doit naturellement en conclure qu'il importe à votre tranquillité et à celle de votre filleule, que pour savoir qui est cette jeune personne, on s'adresse à vous, et non aux ministres.

» Soyez juste, Sancha, et convenez que vous n'avez aucune objection à former contre ce que je vous dis. Je me résume donc, et je vous demande : Voulez-vous ou ne voulez-vous pas donner satisfaction à mon père ? — Je ne veux pas. — Vous craignez donc qu'il n'abuse de votre secret ? Cependant son caractère connu devroit vous rassurer. Motivez du moins votre arrêt. — Ceux qui m'ont confié ce secret, ne m'ont pas dit d'en faire part à votre père ; voilà mon motif. — Vous voulez donc qu'il s'adresse aux ministres ? — Il me sera très-désagréable qu'il prenne cette voie ; mais je ne saurois qu'y faire ; et quelque malheur qui puisse en résulter, on

n'aura pas du moins à me reprocher d'avoir trahi un secret. »

« Voilà donc, dis-je alors, Sancha, qui est décidé ; vous persistez à vous taire. J'ai maintenant une observation à vous faire ; et c'est par-là que je finis cet entretien ; mais elle est de la plus haute importance, et je vous prie de n'en pas perdre un mot. Votre secret, Sancha, est le secret de la comédie. Les ministres l'ont, et qui vous dit que leurs commis, sous-commis et d'autres encore ne l'ont pàs aussi? Il y a plus, et si vous voulez, je gage cent pistoles contre vous dix, que Wanderghen qui n'est pas mort, qui ne respire que méchanceté, en sait à-peu-près autant que vous. Je le conjecture d'après quelques confidences que m'a faites Balbuena, et certains mots qui sont échappés à Astucia. Si Wanderghen est instruit, combien d'autres n'aura-t-il pas mis dans la confidence?

» Voilà donc une première vérité qui

est que ce secret que vous gardez si religieusement n'est point un secret, puisque nous aurions peut-être peine à compter le nombre de personnes aussi bien instruites que vous.

» La seconde vérité est frappante et terrible : je vois votre filleule et sa tante environnées d'ennemis ; et parmi ces ennemis il en est de puissans, il en est de bien adroits, il en est de très-intrigans. Qui ont-elles pour les protéger ? Vous seul. Si vous avez, Sancha, la conscience que votre protection toute seule suffira pour les garantir de la puissance des uns, de la malice des autres, je n'ai plus rien à dire, je me retire, et ne vous parlerai de ma vie sur cette matière ; mais si vous n'avez pas cette conscience ; si vous avez besoin pour assurer le bonheur de votre filleule, de protecteurs zélés et qui puissent quelque chose, parlez ; je vous offre mon père et moi. Je suis jeune ; la beauté et les manières aimables de cette filleule m'ont vi-

vement frappé; mais fiez-vous à moi. Du moment où vous aurez confié son bonheur à don Carlos, don Carlos l'adoptera pour sa sœur. »

A ces mots Sancha tira son mouchoir et essuya quelques larmes qui tomboient de ses yeux. « Vous me touchez, me dit-il; et je confesse que vos procédés m'inspirent pour vous une estime et une confiance que rien n'égale.., »

Comme il finissoit ces mots, le docteur San-Domingo parut; il descendoit de chez un nommé Ambroise, garçon de magasin de Sancha. Cet Ambroise avoit été attaqué quelques jours auparavant d'une fièvre chaude. Le docteur nous apprit que la fièvre étoit tombée; que le malade doué d'une très-forte constitution, étoit hors de danger; qu'il pourroit même être purgé le lendemain... « Mais, lui dis-je, docteur, vous êtes donc le médecin de tout Madrid? — Je ne le suis pas, me répondit-il, de mon ami Sancha, car il ne

veut pas être malade. Il fait fort bien, et je ne l'en blâme pas. Vous voyez que l'amitié l'emporte sur l'intérêt, car il me seroit plus commode de payer les livres de Sancha en visites qu'en argent. — Laissons les plaisanteries, dit Sancha. Docteur, j'ai à vous consulter sur une affaire très-importante. »

Sancha conta alors au docteur le sujet de notre conversation et lui demanda avis. Le docteur après l'avoir bien écouté, le prit par la main et le conduisit en m'en demandant la permission, dans une pièce voisine. Ils revinrent quelques minutes après, et le docteur qui tenoit votre lettre à la main, me parla ainsi :

« Je prends, don Carlos, mon sérieux; parce que l'affaire est grave. Je suis le médecin de la tante de mademoiselle Joséphine, comme je suis celui de votre maison. Depuis quelques tems je vois la tante tous les jours, parce qu'elle est malade. Je ne vous ai jamais parlé ni de cette con-

noissance ni de ces visites, parce qu'un médecin a des yeux qui ne voient point et des oreilles qui n'entendent point. Aujourd'hui qu'on me permet de vous le dire, je vous le dis. Je viens de confirmer mon ami Sancha dans la persuasion où il étoit sans doute déja, qu'il est aussi naturel aux personnes de votre maison d'avoir la probité la plus délicate, qu'il l'est à un figuier de porter des figues. En conséquence mon ami Sancha consent de tout son cœur à vous donner satisfaction sur la lettre de votre père. Lisons : *Il m'importe de savoir les noms, demeure et état de ces personnes.* Eh bien, le nom de la tante, est charlotte Roïdera; celui de la nièce, Joséphine Roïdera; leur demeure rue des Bahutiers, au *Lion d'Argent*, chez le seigneur Alvaradez, parfumeur, au troisième; leur état, couturières en robe. Mon ami Sancha ne se contente pas de vous donner ces renseignemens; il accepte l'offre de votre protection pour ces dames. Il y a

mieux encore ; il vous engage à les venir voir ; je les préviendrai de votre visite ; je leur demanderai leur agrément ; je vous ferai part de leur réponse ; nous prendrons jour pour y aller ensemble, et il vaut mieux que ce soit plutôt que plus tard. Vous serez seul avec moi ; nous tiendrons conseil chez elles sur les mesures qu'il convient de prendre pour assurer leur tranquillité. Je me méfie sur-tout de ce Wanderghen qui tout étendu qu'il est sur le lit où vous l'avez mis, fait mouvoir à ce que je crois, ses machines. — Cette affaire, me dit alors Sancha, vous fait beaucoup d'honneur. Comment va-t-il, demanda-t-il ensuite au médecin ? — J'ai vu hier au soir, répondit le docteur, son chirurgien ; il n'a pas de grandes espérances ; il dit que tout au moins cela sera fort long. Il m'a confirmé que le malheureux seroit estropié du bras droit le reste de ses jours. Il n'y a pas de mal en vérité de lui avoir donné cette leçon, et on

feroit

feroit bien d'estropier ainsi au bras droit tous les férailleurs. Nous gagnerions moins d'argent, mais on rendroit un grand service à l'humanité. — Ma foi, pour moi en mon particulier, dit Sancha, il me semble que je suis ici dans le paradis depuis que je n'y vois plus ce mauvais garnement. »

N'ayant plus rien à nous dire, nous nous séparâmes fort satisfaits les uns des autres. J'espère, seigneur et très-cher père, que vous ne le serez pas moins de le confiance que Sancha a bien voulu avoir en moi. Je me flatte aussi que d'après le compte qui vous a été rendu par Cascara de mon aventure avec Wanderghen, vous ne trouverez rien à reprendre dans ma conduite. Je souhaite que Texado en porte le même jugement. L'amitié qui l'a lié quelque tems avec Wanderghen, me rend le malheur de celui-ci infiniment sensible. Je donnerois tout au monde pour que cette affaire n'eût pas eu lieu. Texado

me connoît trop bien pour n'être pas convaincu que je n'ai pu mieux faire, et que ma modération pour les insolences qui ont précédé le dénoûment, a été aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'informerai sans retard mon ami de ce qui se sera passé dans la visite que je dois rendre au premier moment à Joséphine.

---

## LETTRE II.

Moïse Wanderghen à son fils.

Buen-Retiro, 6 Septembre 17...

Il est donc bien vrai, Salomon, que tu t'es battu en duel avec le fils de l'ambassadeur à Naples. Je n'en voulois rien croire; mais la lettre que m'a écrite de ta part ton domestique, m'a confirmé cette nouvelle qui fait grand bruit. J'en aurois bien de la joie si tu n'étois pas blessé. Mon fils, ménage bien ta santé; ne te fais faute de rien; demande-moi tout ce que tu voudras, je te l'enverrai. Mais quand tu seras guéri, ne recommence plus. Tu te croyois bien sûr aux armes; tu vois bien cependant que tu as trouvé ton maître. Tu disois toujours que le jeu des troupes ne valoit rien, et que celui des salles étoit

bien meilleur. Ne t'y fie plus : tous ces jeux-là ne valent rien ni les uns ni les autres. Songe, mon enfant, que je n'ai que toi, et que si je viens à te perdre, il ne me servira de rien, comme tu dis, d'être riche.

On me presse beaucoup de conclure le marché pour l'acquisition du marquisat. Il faut donc faire parler par Astucia à don Juan, afin que ce seigneur nous obtienne cet agrément sans lequel nous ne ferions rien de solide. Ne laisse point de repos à Astucia, qu'il n'ait terminé cette affaire.

Je ne vois pas non plus arriver ce brevet de lieutenant. S'il est vrai qu'on te l'ait obtenu, pourquoi ne te l'envoie-t-on pas? Je ne comprends rien, mon fils, à ces lenteurs; et je ne puis t'exprimer combien il me tarde de te voir lieutenant et marquis. Il me semble que tu devrois avoir déja réussi pour ces deux affaires. Est-ce l'argent qui manque? dis-le moi ; je ne te l'épargnerai pas. S'il faut des cadeaux, des pots-de-vin ; je donnerai tout ce qu'il

faudra. Il me semble qu'on ne peut pas mieux parler ; et quand on a l'argent à sa disposition, comme tu l'as, on ne doit trouver ni refus ni obstacle.

Quoique ta blessure ne soit pas dangereuse, il n'en faut pas moins garder la chambre jusqu'à ce que tu sois parfaitement remis. Ne fais plus d'imprudence, et sur-tout ne te bats plus. Ces officiers ont vu que tu n'étois pas un poltron ; cela doit te suffire.

Adieu, mon petit Salomon ; viens me voir dès que tu te porteras bien. Je te donnerai cent ducats pour tes menus plaisirs.

Je te dirai encore avant de finir, que tes deux ouvrages font beaucoup crier. Prends garde à cela ; c'est moi qui t'ai donné cette éducation ; mais n'en abuse pas. Tiens-toi bien sous la coulevrine de don Juan ; avec de la protection et de l'argent on répond à tout.

## LETTRE III.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

7 Septembre 17....

Je suis bien affligé, mon pauvre Wanderghen, de l'accident qui vous est arrivé. Je n'aurois pas cru que les choses se seroient passées ainsi, et d'après ce que vous m'aviez dit de votre expérience dans les armes, je m'étois attendu que vous resteriez maître de votre jeu. Mais n'en parlons plus. Rétablissez-vous promptement; voilà tout ce que désire votre bon, votre fidèle ami Astucia.

Je vous dirai cependant que j'ai craint d'abord que la foule que vous aviez amenée sur le champ de bataille, ne fût présentée sous un mauvais point de vue

à don Juan de Spinoletto, et qu'il n'en conçût contre vous de l'humeur: mais je me flatte que la manière dont je lui ai écrit à ce sujet, préviendra toute fâcheuse impression. Ne songez qu'à vous rétablir et à être bientôt des nôtres.

On parle fort diversement dans le monde de votre affaire avec don Carlos; j'ai même été instruit qu'on vous avoit noirci dans l'esprit du corrégidor, et qu'il se proposoit de lancer contre vous un décret. J'ai été au-devant; j'ai dépêché un exprès à don Juan, pour qu'il arrêtât toute poursuite. Je ne doute pas qu'il ne le fasse.

Il m'est revenu aussi que le tribunal de l'inquisition se proposoit de censurer un de vos ouvrages et de décréter l'auteur. J'ai encore écrit à ce sujet à don Juan, et je crois que vous pouvez être tranquille sur ce second article comme sur le premier.

Vous voyez, mon cher Wanderghen,

que je n'omets aucune occasion de vous donner des preuves de mon zèle et de mon amitié.

La Mérétrica est venue me voir de votre part ; elle a une physionomie et un maintien si honnêtes, et elle étoit vêtue si décemment, que tout le monde, dans l'hôtel, l'a prise pour une dame de qualité, d'autant mieux qu'elle est venue dans un fort joli équipage. J'ai fait affaire avec elle pour mille piastres. Elle m'a juré que ce n'étoit qu'à votre seule considération, qu'elle ne me demandoit pas davantage. Il me semble cependant que la somme est raisonnable. Je conviens d'un autre côté que la chose a ses difficultés, et que ces enlèvemens ne se font pas toujours sans inconvéniens.

Elle m'a dit qu'elle vouloit cinquante piastres d'avance, et en outre un bon de votre main, pour le reste de la somme payable dans la quinzaine où l'affaire aura réussi. Je lui ai donné les cinquante

piastres. Quant au bon, je lui ai dit que vous ne pouviez pas en faire un, parce que vous étiez blessé au bras droit. Elle m'a alors demandé le mien, et je n'ai pas hésité de le lui faire, parce que je connois assez don Juan pour être certain qu'il ne se fera pas tirer l'oreille pour me rembourser et au-delà.

La Mérétrica m'a dit beaucoup de bien de vous; elle m'a assuré qu'elle n'avoit jamais connu enfant de famille qui payât aussi généreusement que vous. Aussi m'a-t-elle ajouté que lui demander un service de votre part, c'étoit la prendre par son foible.

Voilà donc, mon ami, que nous touchons au but. Vous allez être complètement vengé du petit Texado, et les faveurs de don Juan vont pleuvoir sur votre tête et sur la mienne. Texado en sera quitte pour prendre une autre dame de ses pensées. Don Carlos sera à la vérité un peu honteux d'avoir été le chevalier de ladite

dame; mais il a besoin de ces sortes de leçons, et comme son instituteur je la lui dois en conscience.

Je ne vais pas vous voir pour trois raisons : la première, c'est qu'il ne faut pas qu'on apperçoive de l'intelligence entre vous et moi; la seconde, c'est qu'à cause d'une petite mercuriale qui m'a été faite par la senora vaporeuse, je suis tenu de me montrer assidu auprès de son cher fils ; la troisième, c'est que je ne dois point quitter l'hôtel, afin que la Méré-trica sache où me trouver lorsqu'elle aura pris l'oiseau au filet.

Adieu, Wanderghen ; travaillez à votre rétablissement. Personne ne le désire plus que moi.

---

# LETTRE IV.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

8 Septembre 17...

RECONNOISSEZ dans cette écriture de mon fidèle domestique Aaron, celle de votre ami Wanderghen. Ce que ma main ne peut tracer, la sienne va l'écrire. Il est l'âme de mes conseils, le dépositaire de mes pensées; et je le fais de plus aujourd'hui l'interprète de mes sentimens.

Votre lettre, mon cher Astucia, a versé un baume salutaire sur ma blessure, et si j'en recevois encore deux ou trois comme celle-là, je serois parfaitement guéri. On dit que les Espagnols sont vindicatifs; je suis donc furieusement Espagnol, car la vengeance est pour moi comme pour les

dieux, une volupté. De toutes les passions qui règnent dans le cœur de l'homme, il n'en est aucune qui règne avec plus d'empire que celle-là dans le mien. Je lui sacrifierois goût, penchant, tranquillité, fortune, santé, tout ce qui flatte le plus les autres hommes. Ah ! comme nous allons rire et du petit Texado et du chevaleresque don Carlos ! Et la petite Joséphine, croyez-vous que je ne lui en veuille pas un peu aussi ? Oui, je lui en veux. Elle a laissé un de mes billets sans réponse ; elle a refusé une collation dans mon petit jardin ; il faut qu'elle me paie cette incongruité. Ah ! par Abraham, envoyez-moi cette Mérétrica ; il faut que je l'embrasse ; mon estime pour elle est à son comble.

Recueillez-vous, Astucia ; écoutez une de mes conceptions :

Etendu sur ce lit d'honneur, pensez-vous que Wanderghen végète dans l'inaction ? Pensez-vous que Wanderghen reste

oisif? Non : il médite. Et quoi? Vengeance, et toujours vengeance. Don Carlos ne bouge de chez la mère de Texado. Donc, don Carlos a ses vues dans ces visites journalières. Je l'ai surpris parlant avec complaisance à Bénédictine, et lui faisant de doucereux complimens sur la manière dont elle se met. Donc, don Carlos est amoureux de Bénédictine. J'ai surpris Bénédictine lui lançant des œillades tendres. Donc, Bénédictine est amoureuse de don Carlos. Ce raisonnement est invincible, et voilà qui explique l'étonnante assiduité de don Carlos chez la mère de Texado. Je vous défie d'en trouver une autre raison.

Bénédictine, il est vrai, n'est ni jolie, ni belle; ses grands yeux sont morts, mais enfin ils sont grands; sa bouche béante lui donne un air stupide, mais ses dents ne sont pas laides; sa taille n'est pas une taille de nymphe, mais son embonpoint n'est pas désagréable; il l'est d'autant

moins, qu'on ne peut disconvenir qu'elle n'ait la peau fort blanche. De tout cela je conclus que l'on peut fort bien, sans être taxé de mauvais goût, avoir un caprice pour Bénédictine. Pourquoi don Carlos n'auroit-il pas ce caprice? Je l'ai bien moi; oui, je l'ai, je le confesse. Nous sommes donc rivaux.

D'après toutes ces idées que roule mon imagination pendant que mon corps est oisif, je brasse une nouvelle intrigue dont je fais jouer les ressorts au premier rayon de convalescence qui vient me luire, et j'enveloppe dans l'intrigue et don Carlos et toute la famille Texado.

Mille actions de grâce des mouvemens que vous vous donnez pour me préserver de la dent des tigres déchaînés contre moi. C'est le sort des grands hommes d'être persécutés. Mon duel avec don Carlos prouve que je ne suis pas un poltron. Mes écrits ne sont pas sans génie. Que puis-je ambitionner de plus? Com-

bien qui, à mon âge, voudroient se ceindre le front du double laurier de Mars et d'Apollon? Est-il étonnant qu'en me montrant avec cet éclat, je fasse rugir les envieux? Qu'ils rugissent, je ne les crains pas. Ma plume confondra les uns; mon épée me rendra redoutable aux autres. Adieu, Astucia, je suis tout à vous; envoyez-moi toujours des nouvelles aussi agréables que celle que je viens de lire dans votre lettre.

---

# LETTRE V.

Don Juan SPINOLETTO à Inigo ASTUCIA.

Aranjuez, 25 Août 17...

HOMME exécrable, âme infernale, qu'avez-vous fait ? Etoit-ce ainsi que je l'entendois? Je voulois un duel franc et loyal de camarade à camarade, et vous avez exposé don Carlos à être traîtreusement assassiné. Vous avez lâché contre lui une meute de brigands. Le rapport que vous me faite, n'est pas exact ; vous avez déguisé la vérité. J'aime mieux en croire les camarades de don Carlos et le public, que vous. Encore une équipée de ce genre-là, et je vous livre pieds et poings liés, entre les mains dè don Pedro.

Savez-vous, méchant homme, que le corrégidor vouloit instrumenter, et que ce

n'est qu'à ma prière qu'il s'est désisté ? Savez-vous que Wanderghen pouvoit avoir là une mauvaise affaire sur les bras? Savez-vous que vous étiez impliqué dans la procédure? Comment seriez-vous sorti de cette affaire ? Tombez donc à mes genoux, et bénissez mon inépuisable bonté qui vous a tiré de ce précipice.

C'est bien sérieusement aussi que les inquisiteurs vouloient travailler Wanderghen; et sans moi, sans la lettre que je leur ai écrite, Wanderghen tomboit tout vivant dans leurs mains.

Je ne m'en suis pas tenu là: j'ai obtenu à Wanderghen, comme il le désiroit, son admission dans *la societad de los amicos del pays*. Je vous envoie le titre. Il peut préparer son discours de réception. Sa blessure lui donne tout le tems de le faire bien fleuri.

Mais ne vous y trompez pas. Astucia: ce n'est pas pour vous complaire que je rends

tous ces services à Wanderghen. C'est à la considération de la petite Settenilla qui lui est fort attachée, et qui est fort complaisante ; mais on se lasse de tout, des complaisances comme des infidélités. Cela vous avertit qu'il faudroit songer sérieusement à effectuer sur-le-champ la grande promesse dont vous me bercez depuis si long-tems.

De grâce, mon cher Astucia, mon bon ami Astucia, faites-moi donc voir cette merveille des Espagnes. Vous êtes un homme divin, et qui n'avez pas votre pareil. Aussi comptez sur toute ma reconnoissance. Je paierai au centuple le plaisir que vous m'aurez fait. Vous et Wanderghen, vous n'aurez plus qu'à demander, et vous aurez tout ce que vous désirerez. Mais pour cela, il faut que je sois content. Jusques-là je suspends l'effet de mes promesses, car vous sentez que ce n'est pas à moi à payer d'avance. Aussi-tôt que les vôtres seront réa-

lisées, je vous envoie à Smyrne; je fais entrer Wanderghen dans les gardes-valonnes, puisque don Carlos ne veut pas de lui; et je lui envoie en bonne forme l'agrément pour l'achat du marquisat de Rio-Bello qui est une fort belle terre. Je la connois pour y avoir chassé. Voilà de quoi aiguillonner votre émulation à tous les deux. Voyons maintenant votre savoir faire.

Wanderghen est, je crois plus adroit que vous. Vous n'avez jamais pu désembourber don Carlos; il est toujours enfoncé dans la fange texadine. Wanderghen m'a promis que sous quelques jours, il lui feroit fermer la porte de la femme Texada. Je gage qu'il tient parole. Ce sera une honte pour vous dont l'esprit n'a pu venir à bout de cet exploit.

Mais, mon cher ami Astucia, j'oublie tout; je ne veux point me brouiller avec vous. Je vous aime en vérité cordialement, et je vous regarde comme un homme im-

payable, si vous faites ce que j'attends de vous. C'est alors que vous connoîtrez que je vous suis bon ami et chaud protecteur.

---

## LETTRE VI.

Fernand TEXADO à Salomon WANDERGHEN.

Naples, 11 Septembre 17....

Vous prenez la mouche bien mal-à-propos, mon cher Wanderghen. Votre lieutenance n'étoit pas mon affaire; j'ai fait sur cela ce que je devois faire, ce qu'à ma place vous eussiez dû faire. Si vous voyez de travers, ce n'est pas ma faute. Je me réduits maintenant à désirer que vous reveniez à de meilleurs sentimens, et j'aime à croire que c'est dans un moment de dépit que vous m'avez écrit votre extravagante lettre. Mais si vous êtes résolu à m'oublier pour toujours, moi je n'oublierai jamais que vous avez été mon ami, et ce souvenir m'engagera dans toutes les occasions où je le pourrai raisonnablement, à vous être utile.

L'ambassadeur m'apprend que don Carlos a dû acquitter ou acquittera pour moi, les cinquante piastres dont je vous étois redevable. Je suis honteux d'avoir été si long-tems votre débiteur ; mais c'est une confusion que je ne croyois pas devoir jamais éprouver. Convenez que vous vous étiez fait une bien singulière idée de l'amitié. Deux hommes ne sont pas amis, parce qu'ils ne savent rien se refuser ; ils le sont, parce que les désirs et les mouvemens sympathiques qui les rapprochent, n'ont rien de contraire ni à l'ordre, ni à la justice, ni à la raison.

Adieu, Wanderghen ; si vous revenez à moi, mes bras vous sont ouverts ; si vous ne revenez pas, il faudra bien se passer de vous.

*P. S.* En cachetant ma lettre j'en reçois une de Madrid, par laquelle on m'apprend que vous venez de publier deux ouvrages composés et imprimés dans le tems où vous vous disiez mon ami, et où

vous sembliez en avoir les manières et les procédés. On me marque que dans un de ces deux ouvrages, vous tracez de don Carlos et de moi un portrait où tout est méchanceté et imposture. Grand merci, Wanderghen; vous êtes prophète et plus que prophète. En écrivant cette double satyre, vous lisiez dans l'avenir qu'un jour il vous prendroit fantaisie de demander une lieutenance, et que moi je refuserois d'appuyer votre demande.

Je vous pardonne ce qui me concerne; mais je ne vous pardonne pas ce qui est relatif à don Carlos. Je ne mourrai pas à Naples; je retournerai quelque jour à Madrid; je vous y joindrai.

Wanderghen, mon pauvre Wanderghen, votre tête est bien malade; si la maladie a gagné le cœur, vous n'avez plus à attendre dans ce monde que mépris et infamie.

## LETTRE VII.

Le même à don Carlos DE MASSARÉNA.

Naples, 27 Juin 17....

PUISQUE ma bonne petite Rosalie, mon cher et mille fois très-cher ami, a la permission de vous entretenir, que cette lettre vous soit commune avec elle. Que dis-je, infortuné Fernand ! Vous ne la voulez plus voir cette aimable enfant ! Qu'avez-vous? au nom de Dieu! qu'avez-vous don Carlos ? Seroit-il possible que vous eussiez quelque sujet de plainte contre quelqu'un de la famille ? Est-ce contre moi ? Ah ! parlez, demandez, exigez. Me voilà dévoué à tout ce qu'il vous plaira faire de moi. Quelque dure que soit l'épreuve où vous me mettrez, je la

la subirai avec joie pour regagner votre confiance, votre amitié. Mais non, il n'est pas possible; vous ne me haïssez pas; votre cœur ne sait pas haïr. Non, non, vous ne tiendrez pas votre résolution; vous reverrez ma Rosalie. Ne la contristez pas. Comment pourriez-vous vous résoudre à donner du déplaisir à cette enfant? C'est un ange, c'est la candeur, c'est l'innocence même. Elle croira qu'elle vous a déplu; que vous avez à vous plaindre d'elle; sa belle âme en sera déchirée, et vous nous ferez périr de chagrin, elle et moi.

Allons, don Carlos, promettez-moi que vous la reverrez. Si cependant il importe à votre bonheur de ne la plus revoir, je ne vous presse point; je respecte vos motifs; mais je me plains à vous de ne pas me les faire connoître. Dans le cas donc où vous persisteriez dans votre étrange résolution, je me borne à vous demander de faire passer à ma chère

sœur, cette lettre quand vous l'aurez lue.

Je ne vous parle point de Wanderghen ; si vous lisiez ce que cet insensé m'a écrit, vous auriez peine à en croire vos yeux. Renfermons-nous, comme vous le dites, dans le mépris. Perdez de vue cet homme, et ne vous abaissez pas à avoir avec lui aucune sorte d'explication.

J'ai à vous entretenir aujourd'hui, mon cher don Carlos, d'une affaire bien autrement importante, bien autrement sérieuse que la folle incartade de ce Wanderghen. Cet hermite dont je vous ai dit un mot dans ma dernière lettre.... Cet hermite que j'ai vu en songe.... Quelle histoire ! Par où vous la commencer ?

Vous connoissez par les livres le mont Pausilype qui est aux environs de Naples. Le tombeau de Sannazar qui est au-dessus de ce mont, dans l'église des Servites ; le voisinage du tombeau de Virgile, de la Solfatera, de la caverne

qu'on appelle la Grotte-aux-Chiens ; les flammes et la fumée que vomit le mont Vésuve ; le spectacle de la mer ; la vue de Naples ; celle des isles qu'on apperçoit dans le lointain ; tout fait de ce mont et de ses environs un tableau pittoresque et délicieux, dont l'œil ne peut se rassasier. Vous savez que j'aime la promenade avec passion. La première fois que mes pas me portèrent sur le sommet de ce mont, je restai immobile ; je ne pouvois plus m'en arracher, et je me promis de revenir souvent visiter tous les sites de la montagne et tous les paysages qui l'avoisinent. Je n'ai pas manqué en effet de me rendre vers ces lieux enchantés, chaque fois que mes occupations me l'ont permis. Là j'erre à l'aventure sans tenir de route certaine, et je rêve à Joséphine, à vous, à Rosalie, à tout ce que j'aime. La solitude est un baume pour mon âme. Au milieu des champs, en pleine campagne, seul avec moi-même, je jouis

de tout mon être; il me semble que je suis meilleur. La beauté du ciel, la richesse du sol, le parfum des plantes, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bruit des cascades, tout agit à-la-fois sur mon âme, et la met dans une situation douce et paisible où je voudrois toujours être. En contemplant l'infinie et magnifique profusion avec laquelle le Créateur a dispensé à l'homme ses bienfaits, je deviens plus sensible et plus aimant. Et lorsqu'il faut m'arracher à ces voluptueuses sensations; lorsque la nuit m'avertit qu'il est tems de regagner la ville, je sens involontairement mon cœur se gonfler; je soupire, je m'afflige comme l'esclave qu'on ramène au travail.

A la troisième ou quatrième promenade que je fis au mont Pausilype, je m'enfonçai à la nuit tombante dans une si profonde rêverie, que j'oubliai et moi-même et la nature entière. Je marchois machinalement; je ne voyois, ni n'entendois

rien. Enfin je m'éveille, je sors de ce sommeil ; je reprends l'usage de mes sens ; j'ouvre les yeux. Quel est mon étonnement de me trouver enveloppé de l'obscurité la plus noire ! Je lève mes regards vers le ciel ; le ciel a disparu ; je n'apperçois rien. Je promène ma vue autour de moi ; je ne démêle aucun objet. Je porte ma main sur le sol ; je le trouve assez uni, mais point d'herbe, ni de signe de végétation. J'avance quelques pas en portant toujours la main devant moi, je me sens arrêté par un obstacle qui m'empêche d'aller plus loin. Je reviens sur mes pas ; j'avance et je rencontre encore un obstacle qui m'avertit de m'arrêter. Je ne comprenois rien à ce phénomène, je ne savois où je me trouvois, ni comment j'avois été transporté là. Un silence effrayant ajoutoit à l'embarras de ma situation. J'avois beau prêter la plus grande attention, le bruit le plus léger ne venoit pas frapper mon oreille. Ce qui augmentoit mon trouble,

c'est que je n'attendois aucun adoucissement du retour du soleil sur l'horison. Je me souvenois d'avoir vu le ciel fort serein et fort pur avant de me laisser aller à la rêverie qui me valoit cette aventure, et je me disois que si je ne voyois pas les étoiles, je ne verrois pas plus le soleil. D'où je concluois que je me trouvois dans un endroit inaccessible à la lumière, et où peut-être jamais homme n'étoit entré. Je me reprochai alors de m'être hasardé seul à parcourir des lieux que je ne connoissois pas; mais les reproches que je me faisois, ni ne m'expliquoient comment j'étois arrivé dans cet endroit, ni ne me donnoient la clef de cette prison. Je laissai donc là les reproches; je me recueillis plus que jamais, et à force de prêter l'oreille, il me sembla que j'entendois quelque bruit non-loin de moi. M'imaginant qu'il pouvoit venir de quelque bête malfaisante qui rôdoit dans cet abîme, je frappai rudement la terre avec

ma canne, à différentes reprises, pour effrayer l'animal et l'écarter de moi. Une voix alors se fit entendre, et me cria, mais sans émotion : *Qui va-là ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ?* Quelle voix, mon cher don Carlos ! Je crus entendre celle d'un ange, ou plutôt je vous avouerai ma folie, je crus reconnoître dans ce peu de mots, quelque chose de la prononciation de Joséphine. Jamais sons plus mélodieux n'avoient frappé mon oreille; ils me pénétrèrent l'âme, et me rendirent d'abord immobile et muet. Revenu de ce saisissement involontaire, je répondis : « Prêtez secours à un étranger qui, sans connoissance de ces environs, s'est égaré, et est venu tomber, il ne sait comment, dans ce gouffre. » J'eus à peine prononcé ces mots, que je me sentis saisir par la main, et la même voix me dit : « Suivez-moi; vous pouvez bien vous être égaré; mais vous n'êtes pas dans un gouffre; c'est ici la grotte qui traverse la monta-

gne dans toute sa longueur; c'est un chemin public, et qui est même assez fréquenté pendant le jour. »

Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes à l'ouverture de la grotte; je reconnus à la lueur des étoiles, que mon conducteur étoit hermite; mais je pus d'autant moins distinguer ses traits, que son capuchon lui cachoit la moitié du visage. Je le remerciai du service qu'il m'avoit rendu. « Le service, me dit-il, est foible; vous en auriez été quitte pour passer la nuit où je vous ai trouvé. Les voyageurs qui seroient survenus pendant la journée, vous auroient rendu le service que vous avez reçu de moi. » Je voulus au sortir de la grotte, prendre congé de lui. « Point du tout, me dit-il. Est-ce à Naples que vous allez? — Oui, lui répondis-je. — Eh bien! ajouta-t-il, je vais vous mettre sur la route; vous pourriez encore vous égarer. D'ailleurs il est tard; ces endroits reculés ne sont pas bien

sûrs la nuit ; vous seriez exposé à faire quelque sotte rencontre, et il ne faut pas de Carybde tomber en Sylla. — Mais vous, lui dis-je, mon père, ne vous exposerez-vous pas en revenant tout seul par ces sentiers ? Il me paroît que votre hermitage est dans ces quartiers-ci. — Il y est ; mais je ne crains rien ; je ne marche jamais sans deux fidèles compagnons. » Je regardai alors tout au tour de l'hermite, pour voir si quelqu'un le suivoit. « Vous cherchez, me dit-il, mes deux compagnons ; les voici. » Il tira en même tems de dessous sa robe, deux pistolets qu'il me montra. Je n'avois pour toute arme que ma canne. Tout autre à ma place, n'eût pas été satisfait à la vue de ces deux pistolets. Il eût été effrayé de se trouver seul à un tel endroit et à une telle heure, avec un hermite ainsi armé. Mais le son de voix de cet homme m'avoit singulièrement prévenu en sa faveur. Il ne me vint pas même à l'idée qu'il pût avoir

des desseins sinistres. « Il ne ſaut pas vous étonner, me dit-il, de me voir ainsi armé. Pour être hermite on n'en a pas moins le droit naturel de se déſendre. »

Arrivés sur la route de Naples, nous prîmes congé l'un de l'autre. J'éprouvai une sorte de regret de me séparer de lui, je lui renouvelai mes remercîmens, je le priai de m'indiquer au juste le lieu de sa demeure, et de me permettre de lier plus amplement connoissance avec lui. « Ma cellule, me répondit-il, est sur le revers nord de la montagne ; je vous y recevrai bien volontiers, car vous me paroissez un très-honnête jeune homme. Mais comme vous auriez de la peine à trouver ma solitude, je me tiendrai aux environs, si vous voulez m'indiquer le jour et à-peu-près l'heure où vous viendrez me voir. — Dès demain, lui répondis-je, vers les six heures du soir je serai au pied de la montagne. — Votre empressement, dit-il, me flatte et me fait plaisir. Je vous

montrerai tout ce qu'il y a de curieux dans mon canton, mieux qu'un cicérone, et vous en retiendrez si bien la topographie, que vous ne vous égarerez plus. »

Tout en cheminant vers Naples je ne pensai qu'à mon homme; je me sentois plus léger; je ressentois un véritable contentement d'avoir fait sa rencontre, sans pouvoir m'expliquer autrement cette satisfaction, sinon que ses manières et le son de sa voix m'annonçoient qu'il valoit la peine que je me liasse avec lui.

Le lendemain je ne manquai pas de me trouver vers les six heures au bas de la montagne. Je le rencontrai dans une prairie, au bord d'un ruisseau, sous un saule, un livre sous le bras, et les yeux collés contre terre. Je l'abordai et lui demandai pardon de l'avoir interrompu, croyant qu'il méditoit, et que le livre qu'il tenoit sous le bras, étoit un livre de prières. Il me détrompa, me dit qu'il herborisoit, et que le livre qu'il avoit sous le bras,

étoit le *Genera Plantarum* de Lynnée. Je le priai de me mener d'abord dans sa demeure. Il se rendit à mon désir, en me disant qu'il me prioit cependant de ne l'indiquer à personne, vu qu'il avoit renoncé au genre humain, et qu'il étoit bien résolu de ne recevoir, autant qu'il dépendroit de lui, aucune visite. « Je vous reçois cependant vous, m'ajouta-t-il; mais je vous avoue avec franchise que je ne puis m'en défendre. Je vous dirai avec la même franchise que vous me plaisez. Il s'élève ainsi quelquefois dans le cœur de l'homme de ces mouvemens sympatiques dont on ne peut pas se rendre raison, mais auxquels on est bien aise d'obéir. L'instinct qui me pousse vers vous, semble m'annoncer je ne sais quoi d'heureux. Je n'en suis pas moins étonné de me reconnoître ce penchant pour vous, car s'il peut y avoir des rapports entre nos caractères, il n'y en a aucun entre nos âges. »

Comme j'éprouvois moi-même ce qu'il

me disoit sentir, je ne fus point étonné de sa confidence. Ce qu'il me dit sur nos âges, fit que je le considérai plus attentivement que je n'avois encore fait. Je trouvai un homme de quarante à quarante-cinq ans, se tenant fort droit, mais penchant légèrement la tête sur le côté droit. Sa physionomie, sans être trop belle, ni trop régulière, me plut infiniment, sur-tout lorsqu'il ôta son capuchon. L'ensemble de cette physionomie avoit ce mêlange de gravité et de douceur qui m'attire toujours lorsque je l'apperçois sur le visage de ceux que j'aborde. Il n'avoit point la tête rasée, ni la barbe longue, comme nos hermites d'Espagne. Ses cheveux étoient seulement coupés en rond, et il me parut que mon hermite n'avoit pas renoncé à toute toilette. Sa barbe avoit au plus deux jours. Sa robe de même couleur que celle des capucins, me sembla d'un drap très-fin et très-léger. En tout il avoit, sans être recherché, cet

air de propreté qui plaît, qui semble ajouter à la dignité de l'homme, et qui sied toujours dans quelque condition que l'on soit placé. Comme il faisoit fort chaud, il tiroit de tems en tems de sa manche un grand mouchoir blanc que je remarquai être d'une toile extrêmement fine.

Nous montâmes jusqu'aux trois quarts de la montagne. Là, nous fîmes des détours et des circuits que lui seul connoissoit ; nous entràmes ensuite dans une grotte dont l'entrée étoit fort basse, mais dont la voûte, taillée par là nature elle-même dans le roc, avoit environ huit pieds de haut, et paroissoit toute parsemée de diamans : ce qui étoit l'effet de la cristalisation. Nous tournâmes sous cette voûte environ un demi-quart-d'heure. Au sortir de la grotte, nous trouvâmes une esplanade d'une assez grande étendue ; nous nous enfonçâmes dans un bois de laurier qui formoit l'équerre, et de manière qu'il

présentoit une barrière au vent du nord et à celui de l'ouest. Le côté vers l'orient étoit ouvert, et la vue y embrassoit un horison immense. Le dos de la montagne défendoit cet endroit des vents du midi. Tout l'espace compris entre les deux aîles du bois, le dos de la montagne, et la ligne qui terminoit le terrein vers l'orient, formoit un quarré long, qui pouvoit avoir environ trente arpens. Ce terrein étoit cultivé de manière qu'il contenoit un peu de tout. On y voyoit des prairies arrosées d'une foule de petits ruisseaux, de petits bouquets de bois, des champs d'orge, de bled, d'avoine, un verger, un jardin potager, un petit vignoble, une orangerie. Des brebis, des vaches, des ânesses, des chèvres paissoient dans les prés. Au-dehors et le long des deux aîles du bois, régnoit un précipice dont on avoit peine à voir le fond; il en étoit de même vers l'orient; là le terrein étoit coupé perpendiculairement, et se perdoit dans un

abîme où l'on n'appercevoit que des pointes de rocher. Le dos de la montagne n'étoit lui-même qu'un roc élevé taillé à pic ; de sorte que lorsqu'on se trouvoit au milieu de cette étrange campagne, on ne pouvoit dire comment on y étoit venu ; et il n'eût pas été possible en effet d'y arriver ni d'en sortir sans un guide.

L'hermite me conduisit par des allées tournantes à la manière des Anglois , et bordées de toutes sortes d'arbrisseaux odoriférans, vers sa demeure qu'il appeloit son château. A l'entrée étoit un quarré de gazon. Le bâtiment étoit composé à droite d'une petite chapelle fort propre dans laquelle je vis trois tableaux de bons maîtres, dont l'un entr'autres de l'Espagnolet, qui fait honneur à notre pays. Le corps du bâtiment étoit composé à rez-de-chaussée d'un vestibule très-frais, à droite d'une salle à manger dans laquelle je vis un christ de marbre, d'une grande beauté ; à gauche d'une autre salle boisée, dont tous les meu-

bles consistoient en quelques chaises de bois ou de paille, en un tour, et toutes sortes d'outils de menuiserie. Dans le vestibule on trouvoit un petit escalier qui conduisoit à l'étage au-dessus. Il étoit composé à droite d'un cabinet d'étude meublé fort modestement, mais dans lequel je vis une bibliothèque assez bien choisie, de livres latins, espagnols et italiens. La première classe ne contenoit que des philosophes, des poëtes, des historiens. Les ouvrages ascétiques composoient la plus grande partie des deux autres classes. Tout le reste formoit un recueil des meilleurs écrits sur la botanique, l'histoire naturelle, l'agriculture. Je remarquai que dans tous ces livres, il n'y avoit pas un seul roman, pas même notre Don-Quichotte, pas même le Télémaque de Fénélon, que les François estiment tant. J'en fis l'observation à mon hermite; il me répondit: « Je n'aime pas les mensonges; je n'aime pas à lire ce que je n'ai aucun

intérêt à retenir dans ma mémoire, quand je l'ai lu; et la vie de l'homme est trop courte, sa vocation trop belle, pour perdre le tems en sornettes, et à se nourrir l'esprit de contes de Peau-d'Ane.

La pièce à gauche étoit la chambre à coucher, tendue d'un papier vert dont le cadre étoit une guirlande de roses. Des tableaux et des estampes de piété, tous ouvrages de bons artistes, tapissoient les deux faces latérales de la chambre. Les rideaux du lit ainsi que des deux croisées qui éclairoient cette chambre et recevoient le soleil levant, étoient blancs. Le lit dont les draps étoient très-fins et très-blancs, me parut rebondi et valoir celui d'un directeur de religieuses.

A côté du lit étoit un prie-dieu; sur ce prie-dieu au pied d'un crucifix, on voyoit sous un verre une tête de mort non-décharnée, mais avec toutes ses chairs. Elle avoit la bouche entr'ouverte et laissoit voir de belles dents. Les yeux étoient fermés. A

la couleur des cheveux on voyoit qu'elle avoit appartenu à un homme blond, et par les traits du visage on jugeoit que c'étoit celle d'un homme d'une trentaine d'années.

Cette image me fit horreur; je reculai trois pas. « Je ne m'étonne point, me dit l'hermite, de l'aversion que vous témoignez. Vous êtes jeune; à votre âge on n'aime pas à fixer ses yeux sur ce qui nous rappelle une destruction à laquelle vous arriverez cependant, et avec laquelle par conséquent il convient de se familiariser, pour se mettre en état non-seulement de ne pas la craindre, mais même de la désirer. Eh! croyez-moi, quand vous connoîtrez parfaitement le monde et les hommes, vous la désirerez, si toutefois vous avez de votre destinée l'idée que vous devez en avoir. Mais laissons-là ce grave et triste sujet, car vous n'êtes pas venu ici pour entendre un discours de morale. Je vous apprendrai seulement pour satisfaire votre cu-

riosité, que cette tête qui, quoique la mort ait éteint ses traits, respire encore ; comme vous voyez, le repentir et le remords, est celle du devancier de mon prédécesseur. Celui qui la portoit, a écrit lui-même l'histoire de sa vie. Elle contient des événemens plus extraordinaires qu'aucun de ceux dont vous ayez jamais entendu parler. J'ai le manuscrit dans ma bibliothèque ; vous pourrez en prendre lecture (1) ici dans les visites que vous me rendrez ; mais je vous préviens qu'il vous faudra plus d'une séance pour le lire, parce qu'il est fort long. La manière dont cette tête

---

(1) Ce manuscrit tomba dans la suite entre les mains de Fernand Texado ; de celles de Fernand Texado dans celles du libraire Sancha, et il est tombé enfin dans les nôtres. Il sera possible que nous le donnions un jour au public. On y lira une histoire dont les divers événemens présentent, comme le dit l'hermite, le plus grand intérêt, et ce qui n'est pas moins précieux, de grandes leçons sur le châtiment qui suit toujours le crime.

a été embaumée et enfermée sous verre, la préserve de toute corruption.

La vue de cette tête et le discours de l'hermite m'affectèrent désagréablement ; je sentis une tristesse sombre et noire envelopper mon âme. Je me hâtai de la dérober aux pénibles sensations qui l'agitoient. « Descendons, dis-je à l'hermite ; allons ailleurs ; je ne suis pas bien ici ; quittons cette chambre ; je ne voudrois pas y coucher. — Descendons, répondit l'hermite ; je vous plains si vous n'avez pas le courage de contempler les tableaux qui présentent l'humanité sous son véritable point de vue ; et ce point de vue n'est pas beau ; il faudra bien que tôt ou tard vous voyiez les hommes comme ils sont ; mais à votre âge on chérit les illusions ; on se tient toujours loin de la réalité ; c'est qu'à votre âge on est heureux, et vous éprouverez un jour que c'est le malheur qui conduit à la vérité. »

L'hermite voyant que sa morale qui ne

me paroissoit pas bien intelligible, m'attristoit, changea de propos, et me mena voir le reste de son domaine.

L'aîle du bâtiment qui faisoit face à la chapelle; n'étoit composée par bas que d'une grande pièce qui contenoit les outils du jardinage et du labourage.

Derrière le bâtiment on voyoit une immense basse-cour, au milieu de laquelle étoit une grande pièce d'eau bien empoissonnée. La basse-cour étoit parfaitement bien garnie de toutes sortes de volailles. On y voyoit aussi outre les étables, une grande volière pleine d'oiseaux de plusieurs espèces différentes.

Après avoir traversé là basse-cour, nous entrâmes dans un petit bois de cyprès. Je crois que tous les hiboux de la terre de Labour s'étoient donnés rendez-vous dans ce lugubre bosquet, car ils y faisoient une symphonie bruyante et extraordinairement affligeante. « C'est ici, me dit l'hermite en avançant toujours, c'est ici le cimetière,

c'est-à-dire, l'endroit où sont ensévelis ceux qui m'ont devancé dans ce séjour. Voilà, ajouta-t-il en me montrant un autel au milieu d'un petit carrefour où venoient aboutir les divers sentiers du bois, voilà où je viens tous les jours méditer et prier. » Cet autel n'étoit autre chose qu'une pierre carrée posée sur un tas de cailloux. Au milieu de la pierre s'élevoit une croix, et à chaque coin de l'autel étoit une tête de-mort. Ces têtes-ci n'étoient pas comme celle de la chambre à coucher, elles étoient décharnées. On voyoit aussi autour de l'autel, quelques ossemens couchés par terre en forme de croix.

« En vérité, dis-je à l'hermite, je ne conçois pas quel goût, quel plaisir on peut trouver à s'environner de ces affreux objets; mais ce que je conçois, c'ést qu'à force d'y coller ses yeux, son imagination, on devient chagrin, misantrope, attrabilaire. — Et méchant, dit l'hermite; avouez

que c'est ce que vous vouliez ajouter. Voilà les hommes, continua-t-il, ils vous contraignent de fuir leur société, de chercher un asyle au milieu des tombeaux, et là même ils voudroient vous faire la guerre ; ils vous envient la déplorable tranquillité dont vous y jouissez ; et ce qui est le fruit de leur injustice, ils le regardent comme un effet de votre humeur, comme s'il pouvoit se trouver un être raisonnable qui ne préférât les avantages qu'offre la société aux désagrémens sans nombre d'une retraite où l'on vit seul. »

« Vos réflexions, dis-je à l'hermite, m'attristent l'âme ; je ne refuse pas de croire qu'elles ne contiennent un fond de vérité ; mais je ne me soucie nullement de concevoir cette sorte de vérité ; et je crois qu'il sera toujours tems de haïr les vivans, et de vivre parmi les morts. — Dieu veuille, répondit l'hermite, que vous n'en soyez jamais réduit à cette horrible extrémité ! mais au surplus, ajouta-t-il, changeons de

matière

matière, puisque vous n'aimez pas les conversations trop sérieuses. Vous n'avez pas la force de vous replier sur vous-même au milieu de ces cyprès, en présence de ces tristes restes qui vous annoncent ce que vous serez un jour, vous n'auriez pas le courage de contempler un objet qui est la seule chose un peu remarquable renfermée dans ce bosquet; retournons au logis. — Cet objet, lui dis-je, est-il aussi hideux que tout ce que je vois ici? — Mille fois plus affreux, me répondit-il; son histoire se lie à celle de la tête; vous lirez tout cela dans le manuscrit. — Dans ce cas-là, répliquai-je en le prenant par la main et l'entraînant, retournons comme vous dites, au logis; je ne veux point voir cet autre objet; l'air qu'on respire ici est pour moi un poison; j'ai besoin d'en changer; je sens que mon sang se glace, qu'une secrète horreur trouble mon imagination; tenez, mon père, il me semble que j'entends des sons plaintifs, des gé-

missemens; il me semble que des spectres m'environnent, qu'ils me poursuivent. »

Il me sembloit véritablement que je voyois, que j'entendois tout cela ; tel est l'effet d'un fort ébranlement donné à l'imagination. Je me hâtai donc de sortir de ce séjour de la mort. Je doublai tellement le pas, que l'hermite avoit peine à me suivre. Il me conduisit dans la salle à manger où il me présenta des rafraîchissemens que j'acceptai, mais auxquels je ne trouvai aucune saveur, tant tout ce que je venois de voir m'inspiroit de dégoût ; il me sembloit que je n'étois plus capable d'aucune sensation agréable. Je me dépêchai de manger un ou deux fruits, et je ne dissimulai pas l'envie que j'avois de reprendre sur-le-champ le chemin de Naples. Mon hermite voyant mon impatience, me dit en souriant : « Vous ressemblez à un homme qui va voir des prisonniers, et qui craint que les portes qu'on vient de fermer sur lui, ne se rouvrent

plus. Rien de semblable ne vous arrivera ici. Retournons sur-le-champ puisque vous le désirez ; je ne vous retiendrai pas une minute ; je vois bien que vous n'avez nul goût pour la vie que je mène ici ; mais aussi vous ne deviez pas vous attendre qu'un hermitage seroit un paradis terrestre. »

En disant cela nous nous avancions dans les prairies par lesquelles nous étions venus. « Ce paysage-ci, dis-je à l'hermite, est délicieux ; je l'ai trouvé tel en arrivant. Actuellement je trouve cet enclos un désert épouvantable, et j'aimerois mieux la mort que de l'habiter. Je vous plains, lui ajoutai-je, je vous plains de toute mon âme, de vivre dans cette monotone et silencieuse solitude. — Et moi, me répondit-il, je ne demande au ciel qu'une chose, c'est que les hommes ne m'envient pas cette solitude, et qu'ils veuillent m'y laisser vivre. »

Je ne fus content que lorsqu'après avoir

traversé le bois, la grotte, être sorti du labyrinthe obscur que formoient mille petits sentiers, je me trouvai au bas de la montagne en plein champ. Il me sembla que je recouvrois ma liberté. Mon cœur se dilata, et je repris ma gaîté. « J'avoue, dis-je à l'hermite, que comme le penchant plus que la curiosité m'avoit porté à faire votre connoissance, je m'attendois que les momens que je passerois aujourd'hui avec vous, seroient pour moi plus agréables qu'ils ne l'ont été. Ce n'est pas votre faute si je me suis trompé; c'est celle de votre maudite prison. Mon cœur me dit que je serai dorénavant plus heureux. Vous m'avez promis de me servir de cicérone, je vous somme de votre parole. Dès demain je reviens ici; vous me montrerez s'il vous plaît, le reste de la montagne et ses environs. Je me promets beaucoup d'agrément de vos remarques et en général de votre conversation. Je ne refuse même pas d'aller quelquefois me

reposer dans votre hermitage, mais c'est à condition que vous ne me menerez ni dans la chambre à coucher, ni dans le cimetière. — Je vous reverrai toujours avec beaucoup de plaisir, me répondit l'hermite ; je vous attendrai demain dans cet endroit-ci, à la même heure où vous êtes venu aujourd'hui, et puisque vous n'aimez que les instructions agréables, je me conformerai à votre goût. »

C'est ainsi que se passa notre première visite. Au premier courier je reprendrai la suite de cette histoire. Vous n'imaginez pas, mon cher ami, combien les aventures de cet hermite vont influer sur le reste de ma vie.....

Dieu ! qu'apprends-je ! que lis-je ! En finissant cette lettre, votre père m'en remet une que lui écrit Cascara. Il est donc vrai que ce Wanderghen, que cet homme exécrable menace vos jours ! Ma répugnance à quitter Madrid, à me séparer de vous, étoit donc bien fondée. Ah ! que

ne suis-je là pour vous faire un rempart de mon corps, pour faire mordre la poussière à ce vil spadassin! Bon Dieu! peut-être le coup, le fatal coup est déja porté, peut-être êtes-vous blessé; peut-être!.... Quelles journées, quelles nuits, quels momens je vais passer jusqu'à la réception du premier courier! .. Et c'est moi, c'est moi misérable qui ai procuré à don Carlos la connoissance de ce monstre! Je mérite que don Pedro m'enfonce un poignard dans le sein; que toutes les furies de l'enfer me déchirent les entrailles.

---

## LETTRE VIII.

Le même au même.

Naples, 15 septembre 17....

Dieu soit loué! je respire. Je reverrai, j'embrasserai encore mon ami; il vit; vous êtes sain et sauf, mon cher don Carlos; le ciel s'est déclaré pour la vertu: il vous a arraché des griffes des vautours. Le scélérat Wanderghen n'a pas triomphé; vous vivez: peu m'importe ce qu'il deviendra; mais s'il conserve la vie, ce sera pour ourdir contre vous de nouveaux complots; tenez-vous en garde contre ses machinations.

Que j aime mon papa! je l'embrasse de toute mon âme. Son zèle, son affection pour vous, sont impayables. A son âge, avec ses infirmités, quelle présence d'es-

prit, quel courage! Ah! le bon papa mérite que vous et moi l'aimions de tout notre cœur.

Je reviens, mon cher don Carlos, à mon hermite. Après la visite dont je vous ai parlé, je ne laissai guère passer de jours sans l'aller voir; mais je ne me souciai plus de remonter dans son hermitage. Malgré la disproportion de nos âges, nous nous liâmes étroitement. Nos entretiens rouloient toujours ou sur la morale, ou sur l'histoire naturelle, ou sur les phénomènes de la physique, ou sur les loix, les mœurs et les usages des divers peuples; et je puis dire que j'en ai plus appris dans sa conversation que dans les livres. Lorsque je voulois la diriger sur ce qui lui étoit personnel, sur son pays, sur sa famille, sur les raisons qui l'avoient engagé à renoncer aux hommes dans un âge où l'on peut encore goûter les jouissances du monde, il éludoit mes questions, et me ramenoit à ce qui faisoit le principal sujet

de notre entretien. Je n'insistois pas dans la crainte de l'offenser, ou que les instances que je lui aurois faites pour satisfaire ma curiosité, ne le déterminassent à rompre avec moi, et à me dire un éternel adieu. J'en aurois été réellement désespéré, parce que je me faisois un véritable besoin de converser avec lui.

Un jour que je fus amené par la conversation à lui apprendre que j'étois Espagnol et secrétaire de l'ambassade de Madrid à Naples, il me sembla lire dans ses yeux qui sont très-expressifs, que cette confidence lui étoit plus agréable que fâcheuse. Il me fit beaucoup de questions sur le compte de l'ambassadeur; il me demanda sur-tout si c'étoit un homme juste; s'il n'étoit point comme presque tous les hommes, susceptible de prévention; si dans le cas où l'occasion s'en présenteroit, il auroit le courage d'avouer une erreur dans laquelle il seroit tombé,

et d'exercer la justice en dépit de son amour propre et des criailleries des hommes en place.

La manière dont je répondis à ses questions, le satisfit tellement qu'il s'écria : « Voilà donc enfin, dieu merci, un homme selon mon cœur; celui-là du moins ne fera pas chorus avec les ignorans et les méchans pour égorger l'innocence. »

Je remarquai aussi que depuis le jour où je lui fis cette confidence, il s'attacha plus particulièrement à moi, et qu'il devint plus caressant, plus affectueux. J'imaginai qu'il n'étoit pas fâché d'avoir contracté une liaison qui lui donnoit l'espoir de conquérir dans le cas où il en auroit besoin, la protection de l'ambassadeur. J'en conclus que l'intérêt étoit le guide de tous les hommes, et que dans quelqu'abnégation qu'on se fût enfoncé, on marchoit toujours sur les pas et avec lebâton de ce guide.

Ma liaison avec cet homme singulier, ſit un certain bruit. On m'en railla chez l'ambassadeur. Fierbrac, secrétaire de l'ambassade de France, ne m'épargna pas non plus les plaisanteries. Il me sollicita plusieurs fois avec ſeu et avec importunité, de lui ſaire ſaire connoissance avec l'hermite. Je m'en défendis toujours, parce que je n'avois point reçu de l'hermite la permission de lui amener un second. D'ailleurs je craignois quelque indiscrétion de la part de Fierbrac qui est bon, aimable, point sot; mais qui a dans l'esprit une présomption, et dans le caractère une pétulance que rien ne sauroit retenir.

Un jour que nous étions arrêtés avec l'hermite dans une prairie au pied du mont Pausylippe, et que je considérois de tous mes yeux une tarentule dont il me ſaisoit l'histoire, je me sens frapper sur l'épaule; c'étoit Fierbrac qui me saute au col, et qui me crie en riant à gorge déployée: « Ah! cadédis, mon ami, je vous

y prends avec votre hermite; il faut qu'il me mène à son hermitage; je veux le voir. »

Je fus un peu déconcerté par cette brusque rencontre: « Mon père, dis-je à l'hermite, ce jeune homme est un de mes amis et mon camarade; il est secrétaire de l'ambassade de France, comme moi de celle d'Espagne. C'est un bon enfant qui a beaucoup d'esprit, et pourvu que vous lui accordiez qu'il n'y a point de région dans l'univers qui vaille la Gascogne, vous serez fort content de lui. Tenez, il va vous dire que dans son pays, il y a de plus belles tarentules que celle-là. » Fierbrac en appercevant la hideuse araignée, pâlit, recula d'horreur; ensuite mettant le pied dessus et l'écrasant, il s'écria: « Fi, fi, donc, mon ami, que dites-vous là? Vive la Gascogne! Il n'y a point de ces vilaines bêtes venimeuses. Pas un scorpion, pas une vipère. Il n'y a dans mon pays, que des animaux bienfaisans. L'air y est si pur

que pour pouvoir y vivre, il faut être sans fiel. Oui, oui, homme ou bête, si on a du venin, il faut y crever tout de suite. »

Cette gasconade mit l'hermite en bonne humeur. Je lui dis : « Mon père, quoique ce jeune homme-ci soit mon ami et mon confrère, je vous prie d'être bien persuadé que ce n'est point moi qui l'amène ici. Je n'aurois pas pris une telle licence, sans vous en avoir demandé l'agrément. — Oh! pour cela, dit Fierbrac, c'est la vérité. Je suis venu ici de mon propre mouvement. Menez-moi, bon père, voir votre hermitage. »

Comme il pressoit vivement le bon père, celui-ci à la fin se tournant vers moi, me dit : « Eh bien! j'y consens; mais c'est à une condition. Lorsque nous serons arrivés à ces sentiers tortueux que vous appellez le labyrinthe, nous lui banderons les yeux, et nous ne lui ôterons le bandeau que lorsque nous serons sur mon terrein.

— J'y consens, dit Fierbrac ; je suis initié aux mystères de la maçonnerie ; dussiez-vous m'ôter mon bandeau au milieu de tous les diables de l'enfer, sandis ! je n'aurois pas peur. »

La chose fut exécutée comme l'hermite l'avoit proposée. Fierbrac en revoyant la lumière, resta quelques minutes immobile, occupé à promener ses regards autour de lui. « Ah ! diable, s'écria-t-il ensuite, je ne m'attendois pas à celui-là ; voilà une belle vue. On ne voit rien de pareil en maçonnerie : c'est ici le jardin d'Eden. — Oui, lui dis-je, ce lieu est enchanté : mais le mystère consiste à savoir comment vous y êtes venu, et comment vous en sortiriez si vous étiez abandonné à vous-même. »

Il fit alors avec nous le tour de l'enclos, ne trouvant aucune issue, voyant de trois côtés un précipice extrêmement profond, et de l'autre une roche nue et roide, il convint qu'il ne comprenoit rien à sa

translation dans ce jardin d'Eden ; et qu'il y mourroit, s'il falloit qu'on laissât à son imagination à trouver le moyen d'en sortir. « Ceci, dit-il, est un enchantement. Pourvu que j'en sorte, que m'importe que ce soit aussi par enchantement ? Mais, bon père, continua-t-il en s'adressant à l'hermite, il n'y avoit dans le paradis terrestre, qu'un fruit défendu ; je suppose que dans le vôtre, il n'y en a qu'un non plus, goûtons donc des autres ; rafraîchissons-nous, car j'ai extrêmement chaud. »

Sur cette demande l'hermite nous fit prendre la route de sa salle à manger. Chemin faisant nous cueillîmes un melon d'eau et un melon de Malte. Arrivés dans la salle, nous dressâmes la table ; l'hermite mit dessus les deux melons, divers autres fruits, des gâteaux, un pain dont la farine étoit plus blanche que la neige, une caraffe de limonade, une d'orgeat, et quelques caraffons de vin.

Fierbrac se mit à table, but et mangea

comme un homme qui mouroit de soif et de faim. Il trouva les deux melons presque aussi bons que ceux de Gascogne, et le vin presqu'aussi bon que celui de Bordeaux. Quand il eut vuidé deux caraſſons de vin, il se mit à babiller avec une volubilité dont il n'y a point d'exemples dans notre Espagne. « Ah ça! bon père, j'avois cru jusqu'à présent, qu'un hermite étoit un animal crasseux; mais sandis! vous, vous êtes un hermite petit-maître, un hermite galant. Vous avez-là des souliers un peu épais à la vérité et noués avec un cordon; mais ce ne sont pas des sandales. Tudieu! ajouta-t-il, en levant familièrement la robe de l'hermite, vous n'allez pas jambes nues; vous avez-là des bas d'un fil bien blanc et bien fin, et je gagerois que sous votre mandille, il y a une bonne chemise de fin lin. Votre mandille elle-même n'est pas si chétive; elle est d'un bon drap, et je m'en accommoderois bien pour me faire faire une redin-

gotte. Vous vous rasez à frais comme un jeune cadet, et votre chevelure ronde est assez ragoûtante. Vous ne ressemblez pas mal à un abbé musqué. — Eh bien! dit l'hermite, que concluez-vous de tout cela? Si j'étois sale, crasseux, dégoûtant, vous diriez que je vous fais horreur; que je vous donne de l'aversion pour mon état, et pour la piété dont on doit y faire profession; que ce n'est pas l'habit qui fait le moine, et qu'on peut tout aussi-bien chanter les louanges de Dieu et le servir avec une robe propre, qu'avec des guenilles. Que de fades quolibets ne lanceriez-vous pas contre moi, si vous me voyiez une robe en lambeaux, des pieds nuds couverts de fange, une tête pelée. une barbe longue et mal-propre? Vous me voyez mis d'une manière simple et qui n'a rien, ni pour votre vue, ni pour votre odorat, de désagréable; et cela encore est pour vous un objet de plaisanterie. Comment faut-il donc se mettre pour avoir votre appro-

bation? Vous avez, mon cher seigneur, la maladie de presque tous les hommes, qui est de juger précipitamment et suivant les apparences. Blâmer ceux de ma profession, qui exercent sur eux-mêmes des rigueurs dont je ne suis pas encore capable, et me blâmer moi, parce que je ne suis pas arrivé-là, ne voyez-vous pas que c'est une contradition? Vous ne me croyez sans doute pas en démence? Dans ce cas-là vous devez présumer que j'ai mes raisons pour me mettre comme je me mets, et que ces raisons sont bonnes. Pourquoi par exemple, ne pas présumer que le passage brusque et subit de toutes les commodités, à toutes les privations de la vie, seroit pour moi un état trop violent qui épuiseroit mes forces, ou me contraindroit à revenir sur mes pas? En raisonnant sur cette conjecture, vous trouveriez peut-être que s'il faut louer ceux qui ont plus de courage que moi, il ne faut pas non plus blâmer celui qui à mon exemple,

contracte par dégré l'habitude des sacrifices. »

« Oh! bon père, dit Fierbrac, mettez-vous comme il vous plaira, cela m'est fort égal ; votre exemple sera nul pour moi, car la peste m'étouffe, si j'ai envie de me faire hermite. La robe fut-elle de drap d'or ou de soie, il y a toujours au bout un capuchon; et je n'aime pas emboîter ma tête dans un capuchon. Mais, dites-moi donc, bon père, vous étiez donc à votre aise dans le monde? De quel pays êtes vous? Etes-vous Napolitain, Sicilien, Vénitien, Romain, Florentin? Y a-t-il long-temps que vous êtes ici? Quelle cause vous a fait prendre un si étrange état? Est-ce la perte d'un procès, une affaire d'honneur, l'infidélité ou la mort de votre maîtresse? Quel rang teniez-vous dans le monde? Etiez-vous marié, garçon? Comment diable avez-vous fait pour découvrir cet hermitage-ci? Pourquoi avez-vous un plus grand terrein, un plus beau

logement que ces autres hermites pouilleux que j'ai rencontrés par-ci par-là, dans le royaume de Naples? A quoi passez-vous ici votre journée? Comment faites-vous pour ne pas périr d'ennui seul ici nuit et jour? Qui cultive vos prés, vos jardins? D'où tirez-vous vos vivres? Qui vous fait votre pain? Est-ce que vous n'avez, pour vous garder que ces deux gros dogues qui sont venus nous flairer en entrant dans la salle? »

« Juste ciel! dit l'hermite, quelle volubilité! quel flux de paroles! Quelle affluence de questions! Vous êtes inépuisable, mon cher seigneur; s'il me prenoit fantaisie de vous presser de semblables demandes, quelle opinion auriez-vous de moi? Vous me répondriez sans doute, que vous n'êtes point venu ici pour me faire votre confession. Pourquoi se dispenser envers autrui des égards qu'on exige pour soi-même? Et qui vous dit que je n'ai pas intérêt à refuser les révélations que vous dé-

sirez? Où voulez-vous d'ailleurs que je trouve le temps nécessaire pour répondre à cette multitude de questions? Où trouveriez-vous celui d'entendre mes réponses? Les gens du monde sont en vérité bien étranges; ils vantent la politesse, l'urbanité; ils se piquent même d'en faire montre; mais ils ne sont polis qu'envers ceux qu'ils croient avoir intérêt de ménager. Ils sont rustres, grossiers, incommodes pour ceux qu'ils croient pouvoir dédaigner impunément...... »

« Oh! ventre saint-gris, répondit Fierbrac, vous vous fâchez, père hermite, n'en parlons plus. Vous m'avez l'air d'un original, d'un drole de corps; voilà pourquoi je désirois connoître les aventures de votre vie. Vous ne voulez pas les dire, eh bien! gardez-les pour vous; je n'insiste pas. Je sais comme vous dites, que ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Si la robe que vous portez couvre un galant homme, tant mieux pour vous; mais, vive Dieu! je ne

croirai jamais que c'est cette robe, qu'elle soit de drap ou de bure, qui fait le galant homme..... »

Fierbrac n'attendit pas la réplique à ce méchant raisonnement; il sortit brusquement, nous disant qu'il alloit pourvoir à un petit besoin. Quelques minutes après il rentra, les yeux égarés, le visage pâle, les cheveux hérissés. « Que diable, dit-il à l'hermite, faites-vous là-haut, bon père, de ce morceau de mort? — Et vous, répondit l'hermite, qu'alliez-vous faire là-haut où est ce morceau de mort? »

Fierbrac se tut; mais pendant que l'hermite arrangeoit dans un buffet la desserte de la collation, il me tira à part et me dit à voix basse : « Mon ami, nous ne sommes pas ici en sûreté. Il y a de la sorcellerie, de la diablerie, du maléfice dans le fait de cet homme. Il n'est pas ce que vous pensez. La curiosité m'a fait monter dans une des deux chambres qui sont ici dessus. J'ai ouvert une armoire, j'ai vu

pendu à un porte-manteau un frac gris fort propre, et à côté un long et large damas. J'ai tiré un tiroir de la commode, j'y ai vu deux pistolets d'arçon et deux de poche. J'ai tiré un autre tiroir, j'y ai trouvé une petite boîte quarrée; je l'ai ouverte, il y avoit dedans le portrait d'une jeune fille d'environ dix-huit ans, belle comme l'amour. Je suis entré dans l'autre piece, j'y ai vu de mes yeux, de mes deux yeux, une tête de mort toute fraîche. Mon ami, cet homme a une physionomie qui trompe; c'est un vieux coquin qui fait des sortilèges pour que les jeunes filles soient amoureuses de lui. Nous n'avons rien de mieux à faire que de sortir d'ici le plus promptement possible. Je n'ai pas envie que mon chef soit embaumé. Les Napolitains ont assez de celui de Saint-Janvier; il ne faut pas qu'ils aient encore celui de Fierbrac. »

Je ne pus m'empêcher de rire aux éclats des conjectures, de la terreur, des

réflexions de Fierbrac. L'hermite me demanda le sujet de ma grande gaîté ; je lui répondis que mon confrère, quoique d'un pays où les hommes sont plus braves que par-tout ailleurs, avoit tellement peur de la tête de mort, qu'il vouloit sur-le-champ regagner le chemin de Naples. « Qu'à cela ne tienne, repondit l'hermite ; partons à l'instant : mais à une condition, c'est que votre cher confrère sortira d'ici comme il y est venu, c'est-à-dire, qu'il se laissera bander les yeux ; sinon il tiendra compagnie à la tête de mort. — Parbleu ! dit Fierbrac, bandez-moi les yeux, le nez, la bouche, les oreilles ; mais mettez-moi hors d'ici. » En disant cela, il tira son mouchoir qu'il se laissa doucement attacher sur les yeux.

Lorsque nous fûmes au bas de la montagne, prêts à prendre congé de l'hermite, Fierbrac, lui dit : « Ah ça ! bon père, je vais maintenant vous parler sérieusement. J'avois grande envie de vous voir ; cette

envie est satisfaite; je ne recommencerai pas. Vous êtes tout au moins un homme fort singulier; mais qui que vous soyez, peu m'importe; c'est votre affaire et non la mienne. Ce bandeau que vous m'avez mis sur les yeux, n'est pas une malice que vous avez voulu me faire; c'est une précaution que vous avez prise contre ma curiosité, et que vous avez cru masquer par vos plaisanteries. Vous ne me connoisse pas, bon père; vous n'avez à craindre de moi aucune indiscrétion. Ma place et les devoirs que j'y remplis, m'ont fait contracter l'habitude de respecter les secrets d'autrui. Je respecterai le vôtre, qui que vous puissiez être. Il est d'ailleurs dans mon naturel de ne me mêler que de mes affaires personnelles, et de ne point m'inquiéter de celles qui me sont étrangères. Vous pouvez donc dormir en paix, tout comme si vous ne m'aviez jamais vu. »

L'hermite répondit à cette déclaration

par des complimens et par des excuses, sur ce qu'il ne croyoit pas devoir fatiguer les autres, de confidences qui ne pouvoient les intéresser en aucune manière.

Fierbrac a tenu parole; il ne s'est jamais entretenu de l'hermite qu'avec moi seul. Lorsque nous lui eûmes fait nos adieux, Fierbrac me demanda quel plaisir je pouvois trouver à fréquenter ce singulier corps, et quel fruit j'attendois d'une liaison avec un tel original. « C'est, lui répondis-je, parce qu'il est original, parce qu'il est extraordinaire, que je désire ardemment connoître l'histoire de sa vie. Je ne sais quel démon me pousse à avoir cette connoissance : mais enfin je désire ardemment de l'avoir; je brûle de me satisfaire. J'espère y parvenir avec de la douceur, de la déférence, avec des procédés qui me gagneront peu-à-peu sa confiance. — Grand bien vous fasse, me dit Fierbrac; pour moi j'ai assez de cet homme; j'en suis rassasié; je n'aime point les gens qui

s'écartent de la route battue, et qui ne courent qu'après le merveilleux, qu'après les bizarreries; je vous avoue même que je suis naturellement porté à me méfier d'eux. — Reste à savoir, répondis-je, si on est toujours maître de rester dans la route battue; et avant de mal penser de ceux qui l'ont quittée, ne convient-il pas de connoître leurs raisons? Je suspends donc mon jugement sur l'hermite, jusqu'à ce que je connoisse les siennes. »

Je l'ai eue, don Carlos, cette connoissance; mais d'une manière à laquelle je ne m'attendois guère, et qui sera pour vous aussi un grand sujet d'étonnement. Je remets ce récit à ma première lettre; je suis obligé de terminer celle-ci, ayant des dépêches à expédier par le même courier qui vous la portera.

---

# HUITIEME PARTIE.

---

## LETTRE PREMIÈRE.

Fernand TEXADO à don Carlos DE MASSARÉNA.

Naples, 18 Août 17...

SANS préambule je reprends mon récit.

Un jour au sortir de table, votre père me dit : « Fernand, irez-vous aujourd'hui vous promener vers la Solfaterra ? — Oui, seigneur. — L'hermite dont vous vous raffolez vous attend-il ? — Il m'attend. — Lui avez-vous promis de le voir aujourd'hui ? — Je le lui ai promis. — A quelle heure vous attend-il ? — Vers les six heures. — A quel endroit vous êtes-vous donné rendez-vous ? — Auprès de

la Grotte-aux-Chiens.—Eh bien, Fernand, vous ne verrez point aujourd'hui le merveilleux hermite. Il est nécessaire que vous portiez une dépêche de notre cour chez l'ambassadeur de France; il est prévenu; il vous attend à six heures; cette affaire ne peut pas se remettre. Adieu.

Je me rendis en effet chez l'ambassadeur de France sur les six heures. L'affaire dont j'avois à l'entretenir, me retint chez lui deux mortelles heures. Il étoit trop tard pour aller voir l'hermite. Je joignis Fierbrac; nous allâmes faire un tour sur le port, et je rentrai à l'hôtel vers les dix heures. Le Suisse en m'appercevant me dit d'un air presqu'effaré: « Le seigneur ambassadeur est rentré.—Eh bien! lui répondis-je, qu'y a-t-il là de singulier?— En rentrant, continua le Suisse, il a demandé si vous étiez arrivé. Sur ce qu'on lui a répondu que non, il a ordonné qu'on vous allât chercher sur-le-champ chez l'ambassadeur de France. On ne vous y a point

trouvé. Le seigneur ambassadeur a paru en montrer de l'humeur, et a commandé qu'à quelqu'heure que vous rentrassiez, on vous dît de passer dans son cabinet. »

Cet avis m'alarma. Je m'attendis à quelque chose d'extraordinaire; et comme s'il n'eût pas fallu en être instruit tôt ou tard, je me repentis d'être rentré d'aussi bonne heure. Il n'y avoit pas moyen de reculer. Je gagnai en tremblant, et le cœur extrêmement agité, le cabinet de votre père. Je le trouvai assis dans l'attitude d'un homme qui rêvoit profondément. Il avoit le coude appuyé sur le bras du fauteuil et la tête sur sa main. En me voyant il se leva avec vivacité, et me dit : « Seigneur Texado, vous êtes un méchant physionomiste. Votre hermite m'a tout l'air d'être un franc vaurien. — Quoi! répondis-je tout étonné, est-ce que Fierbrac vous..... — Il ne s'agit point, reprit votre père en m'interrompant, il ne s'agit point de Fierbrac qui ne m'a rien dit. Il s'agit de vous, de vous seul.

Il faut que vous livriez cet hermite entre mes mains. — Qui? moi! m'écrirai-je avec horreur, que je fasse un tel office! Non, certes, ne l'attendez pas de moi. — Prenez-vous, ou ne prenez-vous pas intérêt à lui? — Je ne cache point que je lui suis attaché, et que je suis fort éloigné d'en avoir l'idée que vous venez de manifester. — Quelle que soit votre opinion sur son compte, aimez-vous mieux que je l'envoie chercher par trente fusiliers que de l'amener vous-même ici? — Seigneur.... — Je n'ai pas besoin de votre réponse; voici la conduite que vous tiendrez. Demain vous irez le joindre à l'heure où vous avez coutume de lui rendre visite. Vous irez en voiture, et en descendrez assez loin du lieu où vous devez le rencontrer, pour que le cocher ne vous voie point l'aborder. Vous menerez avec vous Miguel Catalinos mon valet-de-chambre; vous pouvez-vous fier à lui; vous exigerez de votre hermite, qu'il quitte sa robe et qu'il prenne

un habit de cavalier. S'il n'en a point, Miguel vous en donnera un de ma garde-robe, ou vous en acheterez un. Vous attendrez pour arriver avec lui à l'hôtel, qu'il ſasse tout-à-fait nuit. Vous le conduirez dans la chambre que vous aurez eu soin de lui ſaire préparer, et lui donnerez à souper dans la vôtre. Le lendemain matin vous prendrez le chocolat ensemble, et vous descendrez aussi-tôt après tous les deux dans mon cabinet. Vous pouvez vous retirer, Fernand; ce que je dis-là est si clair que tout commentaire est inutile. Il ſaudra, seigneur Texado, me donner la preuve qu'il n'y a pas collusion entre vous deux, et me rendre raison du déſaut de votre mémoire. Adieu, encore une fois; vous pouvez vous retirer. »

Je quittai votre père sans proférer une seule parole; j'étois tout étourdi de ce qu'il venoit de me dire, et aussi sot qu'un écolier que son régent surprend en ſaute.

« Que signifie ceci ? me dis-je à moi-même lorsque je fus seul dans ma chambre. L'hermite est un scélérat ; je suis en collusion avec lui ; il me faut rendre raison du défaut de ma mémoire. On ne m'a appelé je crois, qu'une ou deux fois, Fernand ; me voilà redevenu seigneur Texado. *Fiat lux*. Je veux mourir si je comprends quelque chose à tout ceci ; mais j'aurois beau donner l'essor à mon imagination, je n'y comprendrois pas davantage. L'hermite est un scélérat ou un honnête homme. Je ne pense pas que depuis qu'on argumente, on ait mieux posé un dilemme. Si c'est un scélérat, pourquoi ces ménagemens ? Pourquoi loger dans son hôtel un scélérat ? Si c'est un honnête homme, quel droit a-t-on de troubler sa tranquillité ? Que ne le laisse-t-on en repos ? Ah ! don Pedro, don Pedro, je n'ai ni votre esprit, ni votre expérience ; mais vos façons de faire me semblent fort bizarres. Et il faut que moi je serve d'instrument à cette

violation du droit des gens! c'est-à-dire, que de secrétaire d'ambassade, me voilà transformé en alguasil. Oh! seigneur ambassadeur, celle-là est trop forte; il n'y a jamais eu de sergent dans ma famille, et il n'y en aura jamais. Et bien oui; mais si je n'y vais pas, on enverra à ma place trente fusiliers. En conscience je suis obligé d'éviter cette humiliation à ce digne homme; oui, c'est un homme de bien; s'il ne l'étoit pas, je ne me sentirois pas un si grand penchant, une si forte affection pour lui. Je n'ai d'ailleurs reçu de lui que de bons procédés; et il ne devra peut-être les malheurs qui l'attendent, qu'à la complaisance qu'il a eue de me montrer sa retraite. Allons, n'importe. Supposons que je me détermine à faire ce qu'on exige de moi. Et qui vous dit, seigneur ambassadeur, que cet homme consentira à me suivre sur ma simple sommation? S'il ne me suit pas, vous direz qu'il y a collusion, que je perds la mé-

moire, et je ne serai plus que seigneur Texado. »

Je m'endormis en faisant toutes ces réflexions, et dormis assez bien. Le lendemain en m'éveillant, mes irrésolutions recommencèrent. « Voici, me dis-je, une bien cruelle journée. » Je ne savois véritablement à quoi me déterminer. Ma mission me répugnoit singulièrement; je n'osois cependant m'en décharger sur un autre. J'étois tenté d'aller faire des observations à votre père; je me levois de ma chaise, je descendois, mais je restois au milieu de l'escalier; je n'avois pas le courage d'aller plus loin. A table don Pedro dut s'appercevoir que j'étois rêveur et triste; mais il ne me parla pas plus de l'hermite que s'il n'en eût jamais été question.

Le tems cependant avançoit, et il me fallut prendre mon parti. Je fis arranger proprement une chambre à côté de mon appartement; je fis mettre les chevaux à la voiture, et dis à Miguel de me suivre.

Le carosse arrêta sur la route, et je m'avançai seul à travers champ vers l'endroit où je comptois trouver mon hermite. Je le rencontrai précisément dans la même prairie où Fierbrac nous avoit surpris. En m'appercevant il me sauta au cou, et me témoigna qu'il avoit été extraordinairement inquiet de ne m'avoir pas vu la veille. « Je me suis, ajouta-t-il, trop accoutumé à vous; vous seriez mon fils, que je ne vous aimerois pas davantage, et je vous avoue avec ingénuité que quand il faudra nous séparer pour toujours, je ne sais pas si je serai assez fort pour supporter cette séparation. » Je le remerciai beaucoup de ce qu'il avoit eu la bonté de concevoir pour moi de tels sentimens. Ensuite venant au fait, je lui dis :

« Mon père, je vous apporte une nouvelle qui vous étonnera peut-être. Le seigneur ambassadeur d'Espagne désire vous voir. — Non, non, me dit-il, ne me l'amenez pas; je ne veux pas de ces visites.

— Je ne vous l'amènerai pas, car ce n'est pas chez vous qu'il veut vous voir, c'est chez lui. — Que dites-vous-là? Et de quelle nature est ce désir de l'ambassadeur? — De la nature de tous les désirs qu'il forme, c'est-à-dire, d'une volonté ferme, stable, et à laquelle on chercheroit en vain à se soustraire. — Je ne m'étonne point, Fernand, que vous sachant que je suis ici, l'ambassadeur le sache aussi; mais pourriez-vous me dire la raison qui lui fait désirer de m'entretenir? — Vous la savez certainement mieux que moi. Ce n'est point ici l'instant de vous rien déguiser. Je ne sais point qui vous êtes; ce n'est pas que je n'eusse été très-curieux de le savoir; mais j'attendois de vous avoir inspiré assez de confiance pour que cette ouverture vînt de vous-même. Il n'en est pas de même de l'ambassadeur. Il sait certainement votre histoire, ou du moins il croit la savoir. Comment cette connoissance lui est-elle venue tout d'un coup? Ce n'est peut-

être pas un mystère pour vous ; c'en est un pour moi. Je vous dirai de plus pour que vous vous mettiez en état de répondre aux questions qu'il pourra vous faire, qu'il a de vous une opinion très-défavorable. — Je ne m'en étonne pas ; il est comme les autres. Mais croyez-vous qu'il veuille me faire un mauvais parti ? — Vous voyez que la manière dont il s'y prend pour vous attirer chez lui, n'a non-seulement rien qui doive vous effaroucher, mais n'est même pas malhonnête. Je ne lui ai point laissé ignorer que j'étois votre ami, il ne pouvoit donc pas vous envoyer un messager qui vous fût plus agréable. — Non certainement. Vous ne partagez donc pas l'opinion qu'il a sur mon compte ? — Pouvez-vous me faire une telle question ? Je me suis donc bien mal fait connoître à vous, si vous n'êtes pas entièrement convaincu que je paie par un parfait dévoûment à vos intérêts, l'amitié que vous voulez bien me porter ? — Avez-vous du crédit

sur l'esprit de l'ambassadeur? — Je vous étonnerois si je vous faisois le récit des bontés qu'il m'accorde. Son fils n'en est pas mieux traité que moi ; mais ne nous flattons pas. Personne, personne n'a du crédit sur son esprit. Si ce qu'on lui demande est juste, il l'accorde sur-le-champ sans difficulté, de quelque part que lui vienne la demande ; mais j'aimerois mieux rènoncer à le voir, et me retirer pour toute la vie dans votre hermitage, que de me hasarder à lui faire une prière qu'il jugeroit contraire à la justice. — J'avois un pressentiment de tout ceci. Hier à l'heure où vous avez coutume de venir, j'apperçus aux environs de la Grotte-aux-Chiens, un homme de belle taille, d'une physionomie noble, ayant l'œil un peu arrogant, une cicatrice à la joue, qui cherchoit à me bien envisager. Il revint même trois ou quatre fois sur ses pas pour me mieux examiner. Il étoit seul ; mais j'apperçus dans le lointain une voiture et

quatre laquais. Ne seroit-ce point l'ambassadeur ? — C'est lui-même ; du moins je le décide ainsi d'après le portrait que vous m'en faites. Il n'y a pas de doute qu'il a voulu vous voir de près, et je ne m'étonne plus maintenant de ce qu'il ne voulut pas hier que je vinsse vous voir à mon ordinaire. — Je l'ai eu présent à l'imagination toute la nuit. Je dois me tenir en garde contre lui ; je crois que la prudence le veut ainsi. Dans la position où je me trouve, il ne me convient pas de rien donner au hasard. S'il arrivoit tel événement qui peut très-naturellement arriver, vous seriez le premier à me blâmer de m'être mis sous la griffe du lion. En conséquence je ne suis point tenté de déférer au désir de l'ambassadeur. Il jurera, il pestera, il machinera ; que m'importe ? Je suis introuvable dans mon hermitage ; j'y ai des vivres, et je puis y en introduire autant que je voudrai sans qu'on le sache ; j'en serai quitte pour n'en plus sortir ; il y a

des prisons plus désagréables que celle-là.
— Fort bien ; si c'est-là votre dernière résolution, je retournerai à l'hôtel comme j'en suis venu. J'aurai les prémices de l'orage ; je m'en tirerai comme je le pourrai. Mais puisque nous tenons ici conseil, permettez-moi avant de vous arrêter à cette dernière résolution, de vous présenter une ou deux observations. Il est indubitable que vous avez une affaire quelconque. Si cette affaire est de nature que vous ne puissiez obtenir ni grâce, ni pardon, ni indulgence, restez ici, cachez-vous plutôt dans les entrailles de la terre, car vous êtes perdu si vous tombez entre les mains de son excellence. Si au contraire cette affaire est d'une telle nature, que vous ne soyez que malheureux, et qu'elle vous laisse irréprochable du côté de la probité comme j'en suis parfaitement convaincu, venez, espérez tout de l'ambassadeur, parce que comme je ne puis trop vous le répéter, c'est un homme

éclairé, droit, juste, et qui comme le chancelier Cramer, laisseroit brûler sa main dans un brasier, s'il avoit été assez malheureux pour que sa main eût contribué à la perte d'un homme innocent. En supposant toujours que l'affaire qui vous retient ici, n'est que malheureuse, vous devez avoir un grand intérêt à la faire finir, soit pour vous personnellement, soit pour vos parens et vos amis. Peut-être êtes-vous père de famille. Dans ce cas vous devez désirer ardemment d'être rendu à ceux qui vous doivent le jour. En partant donc toujours de cette supposition, que votre affaire peut avoir une issue heureuse, bien loin de répugner à vous livrer à l'ambassadeur, vous devez remercier le ciel qui vous jette dans les bras d'un homme duquel vous devez attendre ce que peut-être nul autre n'eût fait. Au surplus si vous ne venez pas, qu'arrivera-t-il? On enverra ici des soldats, un régiment, deux régimens, s'il le faut. Ils environneront la

montagne ; ils en battront si bien tous les buissons, qu'enfin ils découvriront votre retraite. On déterre bien des faux-monnoyeurs dans les abîmes de la terre. Vôtre hermitage est-il plus difficile à trouver ? Prendrez-vous la fuite ? Et en aurez-vous le tems ? Peut-être une heure après mon retour à Naples, le blocus de votre retraite sera-t-il commencé. Et quand vous pourriez fuir, où irez-vous ? Vous n'auriez peut-être une retraite assurée qu'en Angleterre. Mais il y a loin d'ici. Et d'ailleurs est-ce vivre que de vivre comme Caïn ? »

C'est ainsi que je parlai à l'hermite, et je ne sais où je trouvai toutes ces raisons, car je n'avois pensé à rien de tout cela avant de l'aborder. Mon discours lui fit impression. « Fernand, me dit-il, vous raisonnez on ne peut pas mieux ; je défie qu'on trouve dans aucune université, un meilleur logicien que vous. Vous me décidez : je me rends. Si ma confiance en l'intégrité

de l'ambassadeur est trompée, vous en aurez bien du regret. Vous ne penserez pas un jour de votre vie à moi sans verser des larmes de sang; vous désirerez ne m'avoir jamais connu; et il ne sera plus tems. Quand faut-il que je me rende à la ville? — Sur-le-champ; on exige que vous y soupiez et y couchiez ce soir. — Cela ne se peut pas. Sorti d'ici je ne sais pas quand j'y rentrerai, ni même si j'y rentrerai jamais, et je ne veux pas y laisser les effets qui m'appartiennent. Comment en si peu de tems les emballerons-nous et les transporterons-nous? — Je vois que les hermites de votre trempe ne sont pas aussi philosophes que Bias qui portoit tout son avoir avec lui; mais ce n'est pas ici le moment de plaisanter. Vous me faites-là une difficulté à laquelle je n'avois pas pensé. Si votre paquet n'avoit pas été plus gros qu'un sac de nuit ou qu'un porte-manteau, nous l'aurions traîné hors des limites de votre solitude : un domes-

tique de l'ambassadeur, que j'ai laissé-là sur le chemin de Naples dans le carosse, et qui est un garçon fort discret, seroit venu nous débarrasser du fardeau. — Dès que vous avez un carosse et un laquais, nous pouvons sortir de cet embarras. Je me contenterai pour aujourd'hui d'un porte-manteau. J'ai un moyen d'avoir mes autres effets quand je le désirerai. — Je dois vous dire encore qu'il vous faut prendre un habit de cavalier; l'ambassadeur ne veut point voir votre robe dans son hôtel. Je n'ai point apporté d'habits, parce que vous en avez un là-haut, et peut-être plus d'un. »

Tout étant ainsi arrangé je dis à l'hermite de prendre les devants, et de s'aller tenir caché à l'endroit où commençoient les tours et détours qui conduisoient chez lui. Je fis avancer la voiture au bas de la montagne, et je dis à Miguel de me suivre. A l'entrée des circuits je lui ordonnai de m'attendre; je disparus à ses yeux; je

joignis l'hermite, et nous montâmes ensemble à l'hermitage. Son paquet fut bientôt fait; il s'habilla ensuite, fit une prière de quelques minutes dans sa chapelle, et nous partîmes portant à nous deux le porte-manteau. Nous le remîmes à Miguel lorsque nous l'eûmes rejoint; nous montâmes en voiture et prîmes le chemin de la ville.

La nuit étoit avancée lorsque nous arrivâmes à l'hôtel. Je demandai si l'ambassadeur s'étoit enquis de moi, s'il s'étoit informé si j'étois rentré. On me répondit qu'il n'en avoit pas soufflé le mot, et qu'il étoit déja couché. J'admirai cette tranquillité.

Nous montâmes l'ex-hermite et moi, dans ma chambre; on nous servit à souper. Il mangea d'assez bon appétit. Sa sérénité m'étonnoit d'autant plus, que pour moi je n'étois pas tranquille. Je ne pouvois m'empêcher d'avoir de l'inquiétude sur la fin de cette aventure, et je me re-

pentois de n'avoir pas refusé la commission dont il avoit plû à votre père de me charger. Ce que je sentois au fond de moi-même, me sembloit du remords.

Après le souper un domestique conduisit mon homme dans sa chambre. Le lendemain matin quand il parut chez moi, je lui demandai comment il avoit passé la nuit. Il me répondit qu'il avoit passablement bien dormi. Je lui en fis mon compliment, lui ajoutant que sa tranquillité me faisoit augurer que la journée qui commençoit, seroit heureuse pour lui. Je n'avois cependant pas intérieurement cette consolante idée. Je ne pouvois me défendre d'une certaine terreur qui augmentoit à mesure que l'heure du déjeûner approchoit.

Le chocolat pris, je dis à mon commençal : « Allons, voilà l'heure fatale arrivée; descendons au tribunal ; vous allez entendre votre jugement. — Mon jugement, me dit-il ; le pire, c'est de me re-

mener où on m'a pris. J'entends bien, Fernand, que m'étant livré à vous, c'est à vous si les choses ne tournent pas à mon gré, à me réintégrer dans ma première prison. » Ces paroles me frappèrent, et n'eurent d'autre effet que d'augmenter ma frayeur sur le parti qu'alloit prendre votre père.

Vous verrez, mon cher don Carlos, dans ma première lettre, ce qu'il résolut; qui étoit ce prétendu hermite, et combien j'étois fondé à prendre intérêt à lui.

---

## LETTRE II.

Le même au même.

Naples, 19 septembre 17...

Je ne trouvai point à mon ex-hermite mauvaise mine sous son habit de cavalier, si ce n'est que ses cheveux taillés en rond lui donnoient un peu l'air d'un ministre anglican. Il avoit mis pour paroître devant votre père, un habit de drap gris-blanc fort simple, et en bon espagnol il s'étoit ceint le corps d'une épée. Je ne sais point ce qui se passoit dans son âme, mais il ne paroissoit absolument aucune altération sur sa figure.

Nous trouvâmes don Pedro devant son bureau, écrivant fort paisiblement. Dès qu'il nous apperçut, il se leva, et d'un ton très-peu gracieux dit à mon homme:

« D'où vient, seigneur, paroissez-vous devant moi avec une épée? Avez-vous d'autres armes sur vous? — J'ai, répondit l'ex-hermite, deux pistolets dans mes poches. — Remontez, lui dit votre père, dans votre chambre, et déposez-y vos armes; vous ne devez point en avoir; vous êtes mon prisonnier. »

L'ex-hermite sans répliquer, sortit du cabinet. « Restez, Fernand, me dit votre père; il est bon que vous soyez présent à cet entretien. » Il se remit ensuite à écrire très-tranquillement. Je remarquai qu'il avoit sur son bureau deux pistolets anglois. Je ne l'avois jamais surpris dans son cabinet avec de telles armes.

Lorsque l'ex-hermite fut rentré, don Pedro se leva de nouveau et lui dit: « Vous n'êtes pas plus hermite que moi; vous n'êtes point Italien; vous êtes Espagnol; vous avez surpris un passe-port sous le nom d'Antonio Roïdera; ce n'est point votre nom; vous vous appelez César

de Suza ; le vaisseau qui vous a reçu dans le port de Cadix, a essuyé un naufrage ; il a perdu quelques hommes; on vous a cru quelque tems du nombre des morts, et vous avez vraisemblablement accrédité ce bruit. »

Cette apostrophe me jeta dans la plus grande surprise, et me fit une telle impression, que reculant trois pas et envisageant avec une sorte d'horreur l'ex-hermite, je m'écriai involontairement : « Quoi! vous êtes ce fameux César de Suza ? Juste ciel ! comme j'étois trompé ! »

« Seigneur Texado, me dit don Pedro, votre étonnement est ici hors de place ; vous connoissez aussi-bien que moi, une partie de ce mystère. Vous avez le signalement de César; vous en avez fait dresser un double procès-verbal. Pourriez-vous m'expliquer d'une manière satisfaisante, comment cela est sorti de votre mémoire ? »

« Seigneur, répondis-je, vous me remettez sur la voie, je me rappelle actuel-

lement qu'à la suite d'un long entretien dont vous m'honorâtes, vous me chargeâtes de porter chez un ministre et chez notre consul, un signalement; je me rappèle fort bien que chez l'un et chez l'autre, je me fis délivrer une expédition de la remise que je faisois, mais je vous jure sur mon honneur que j'étois si préoccupé de ce qui avoit fait le sujet de la conversation, que je ne pensois pas à autre chose; qu'il ne me vint point à l'idée de lire le signalement, et qu'après avoir déposé les papiers dans un carton, je n'ai jamais eu la fantaisie de regarder ce qu'ils contenoient. »

« Vous le jurez sur votre honneur, me dit don Pedro; j'agrée votre excuse; vous n'en avez pas moins fait une faute dont vous voyez aujourd'hui la conséquence. Les procès-verbaux ont été signés par vous, et vous ne devez rien signer que vous n'en ayez pris une lecture réfléchie. »

Don Pedro s'adressant ensuite à César

de Suza qui ne me paroissoit point ému, lui dit : « Et vous, seigneur, vous m'avez entendu ; vous savez que ce que j'ai dit est la vérité ; jugez-vous maintenant. — Seigneur, répondit de Suza, en quelle posture comparois-je ici ? — Je n'entends rien à votre demande. — Si je comparois comme accusé, si vous êtes mon juge, la justice veut que vous m'écoutiez avant de me condamner. — Je ne suis point juge ; je ne juge point ; c'est à Madrid qu'on vous jugera ; ou pour mieux dire, vous y êtes déja jugé ; vous avez été condamné au dernier supplice ; l'arrêt a été exécuté en effigie, et il porte confiscation de biens. D'après cela quand je serois juge, que pourrois-je juger ? — Ces nouvelles m'accableroient, si l'aveuglement et l'injustice de mes semblables m'étoient moins connus ; et si depuis long-tems je ne m'attendois pas à tout de leur part. D'après le témoignage du jeune Fernand qui nous écoute, je me suis flatté que vous ne

partageriez pas la précipitation avec laquelle le commun des hommes dispose des réputations, et voue souvent au mépris et même à la mort, des gens de bien. Il y a cependant malheureusement trop d'exemples d'injustes condamnations, pour qu'on ne dût pas se tenir en garde contre le retour d'erreurs aussi cruelles. Il n'en est rien ; et comme le dit un écrivain versé dans l'histoire des peuples, l'exemple des générations passées est toujours perdu pour la génération actuelle. Je fais une bien triste expérience de cette funeste bizarrerie. Mais je laisse-là ces réflexions qui après tout, pourroient se trouver dans la bouche d'un coupable, comme d'un homme innocent. Qu'il me soit seulement permis de vous demander, d'après ce que vous me faites l'honneur de me dire que vous n'êtes pas mon juge, de vous demander, dis-je, à quoi se réduit donc votre ministère à mon égard? — A exécuter les ordres dont je suis

chargé, et qui se renouvellent avec une sorte d'importunité à chaque courier qui arrive de Madrid. On y a vent, on y est à-peu-près persuadé que vous êtes caché dans le royaume de Naples. — Me pardonnerez-vous si j'ose vous prier de me confier ce que portent ces ordres? — Ils portent de vous arrêter et de vous envoyer sous bonne et sûre garde en Espagne par le premier navire qui mettra à la voile. — Et vous exécuterez ces ordres? — Si la chose étoit moins grave, votre question m'apprêteroit à rire. Et quel droit s'il vous plaît, seigneur, ai-je d'interrompre le cours de la justice, quand sur-tout je sais qu'il lui importe de donner un grand exemple; quand je suis sommé par des ordres que rien ne m'autorise d'enfreindre, d'obéir à ses décrets? — Et si j'étois innocent, seigneur?... — Jour de Dieu! si vous étiez innocent, toutes les puissances de la terre ne parviendroient pas à vous arracher de mes bras; je livre-

rois plutôt à la mort mon fils, ce jeune homme qui est ici présent, que de laisser traîner à l'échafaud un homme dont l'innocence me seroit connue. »

Ces paroles, le ton avec lequel elles furent prononcées, nous émurent vivement de Suza et moi; et par un mouvement simultané nous tombâmes aux pieds de votre père, nous embrassâmes ses genoux. De Suza le regardant affectueusement, lui dit: « Eh bien! seigneur, je suis innocent. » Moi je m'écriai: « Oui, oui, il est innocent. Sont-ce là les yeux, est-ce là le maintien d'un vil assassin? Homme adorable! continuai-je en m'adressant toujours à votre père, prenez cet infortuné sous votre protection. Votre cœur ne vous dit-il pas qu'il la mérite? Faites-lui autant de bien qu'on a voulu lui faire de mal; je vous le demande, je vous en conjure au nom de votre fils. Le seigneur de Suza est peut-être père de famille.... »

« Levez-vous, levez-vous, nous dit don

Pedro en m'interrompant ; ce n'est point ainsi qu'on traite des affaires aussi sérieuses. »

En me levant je sautai au col de de Suza, et je lui dis : « Eh bien ! avois-je tort ? Ne vous avois-je pas dit que c'étoit le ciel qui vous adressoit un tel protecteur ? Allez, allez, croyez-moi, vous touchez à la fin de vos malheurs ; vous ne serez plus hermite ; vous reverrez votre famille. »

« Ce Fernand, gromela tout bas don Pedro, a la même sensibilité que don Carlos ; ces deux enfans ont été jetés dans le même moule. » Elevant ensuite la voix, il me dit : « Fernand, modérez-vous ; vous avez une impétuosité incroyable. Voyez quelle contradiction dans vos mouvemens : il n'y a qu'un instant César de Suza vous faisoit reculer d'horreur, et actuellement César de Suza est un ange. Asseyons-nous, ajouta-t-il, et traitons cette affaire froidement. Seigneur, continua-il en s'adressant à de Suza, je ne puis refuser de vous en-

tendre ; mais pour que vous ne divaguiez point, pour que vous écartiez de ce que vous me direz, tout ce qui est étranger à l'énorme forfait dont vous êtes accusé, je pose moi-même l'état de la question ; c'est-à-dire, que je m'en vais présenter historiquement toutes les circonstances de cet attentat. Vous parlerez ensuite en renfermant votre apologie, s'il vous est possible d'en faire une, dans le cercle que vous aura tracé mon récit. Ecoutez-moi avec la plus grande attention.

» Don Juan de Spinoletto, frère de ma femme, se trouve intéressé à demander vengeance de l'attentat dont il s'agit, et certes, ce n'est pas sans raison. Vous ne pouvez vous-même que l'en louer. Spinoletto avoit un frère cadet qui donnoit de grandes espérances, mais qui dès l'âge de vingt ans, manifesta une forte antipathie pour toutes les dignités, pour toutes les places, pour tous les emplois de la société. On voulut du moins essayer de le faire

entrer dans l'état ecclésiastique; ce fut inutilement. Il entra dans un corps religieux qui n'existe plus. A la dissolution de ce corps on mit tout en œuvre pour l'engager à prendre parti dans le clergé séculier; ce fut encore inutilement. Il avoit fait sa profession; il étoit dans les ordres; il refusa d'être délié de ses vœux, et suivit les débris de son corps à Rome, où il mourut quelques mois après généralement regretté de tous ceux qui l'avoient connu, et de moi en particulier qu'il avoit toujours beaucoup aimé. Quelques heures avant sa mort, il écrivit à son frère une lettre fort touchante, dans laquelle il lui assuroit n'avoir eu dans tout le cours de sa vie, d'autre chagrin que de ne pas lui voir faire un assez bon usage de la fortune dont il jouissoit.

» Par cette mort Spinoletto et sa sœur se trouvèrent réunir sur leurs têtes, tout le bien de leur père et de leur mère, qui étoit considérable; la mère étoit fille uni-

que. Le père avoit une sœur qui épousa Philippe Wenceslas Ondondéros de la Torré qui fut gouverneur de Madrid. Philippe eut deux garçons et point de filles. Il est notoire, seigneur de Suza, que vous étiez étroitement lié avec le cadet qu'on appeloit Joseph. Cela est si vrai, que votre liaison avoit passé en proverbe, et qu'on disoit dans toutes les sociétés de Madrid : *Qui voit Joseph, voit César ; qui voit César, voit Joseph.*

» A l'âge d'environ vingt-cinq ans Joseph disparoît sans qu'on puisse dire ce qu'il est devenu. Toutes les recherches que l'on fait pour le découvrir, sont infructueuses. Deux ans après, Gabriel, son frère aîné, meurt de la petite-vérole. La désolation du père et de la mère est à son comble ; Spinoletto la partage parce qu'il affectionnoit beaucoup sa tante, et qu'il comptoit même faire passer les dignités dont il est revêtu, sur la tête de son cousin Gabriel. On sent alors vivement le

regret de n'avoir plus Joseph. On renouvelle les recherches; on prodigue l'argent; on envoie jusqu'aux isles Philippines; on n'est pas plus heureux cette fois-ci que la première; on n'a aucune nouvelle de l'infortuné Joseph. Philippe Wenceslas de la Torré succombe au chagrin de se voir sans enfans, il meurt; six mois après son épouse le suit au tombeau. Voilà donc une famille éteinte. Spinoletto qui la regardoit comme la sienne, en a eu et en conserve un tel chagrin, que je lui ai souvent entendu dire que quoi qu'il aimât beaucoup sa sœur, il se croyoit seul dans le monde, depuis que cette famille n'y étoit plus. Il m'a même assuré qu'il aimoit infiniment plus Joseph que Gabriel, parce qu'il trouvoit à celui-là une ardeur plus martiale, des goûts, un caractère plus analogue aux siens.

» Or, qu'arrive-t-il ? chose inconcevable! Après six ans d'absence, le malheureux Joseph paroît. Comment paroît-il?

Un homme est assassiné à Aguilar del Campo ; cet homme c'est Joseph, unique héritier de Philippe Wenceslas de la Torré. Vous avez un domaine auprès d'Aguilar del Campo. C'est dans l'enclos de votre domaine que Joseph a été assassiné, à cinquante pas de votre maison, dans un sentier qui conduit à un petit bois. Chose non moins inconcevable ! on trouve dans la poche de la victime, un mouchoir à votre marque ; ses bas, sa chemise sont aussi à votre marque ; il étoit en mules, en robe-de-chambre, et la robe-de-chambre est reconnue par tous les habitans d'Aguilar, pour vous appartenir ; ils disent vous l'avoir vue souvent.

» Mais voici qui est horrible : cette catastrophe n'est point la suite d'une querelle, d'un duel, d'une rencontre, comme on voudra l'appeler ; c'est le plus lâche, le plus infâme assassinat. Joseph est trouvé étendu par terre, présentant les pieds au petit bois ; de sorte que lorsqu'il a été

frappé, il tournoit le dos à votre maison. Il conste des procès-verbaux et du témoignage de tous les habitans d'Aguilar qui sont accourus autour du cadavre, qu'il avoit reçu un coup de couteau dans les reins, un second coup dans la poitrine et un troisième dans le cœur. Un couteau ensanglanté est trouvé à côté de lui; ce couteau a un manche argenté sur lequel sont gravées vos armoiries.

» Un fait bien singulier, c'est qu'on fait passer devant le cadavre, tous les habitans d'Aguilar, de l'un et de l'autre sexe, depuis l'âge de six ans, jusqu'à l'âge le plus avancé. Il n'y en a pas un seul qui dise connoître cet infortuné; tous jurent qu'ils ne l'ont jamais vu vivant; que ses traits, que sa physionomie leur sont absolument inconnus.

» On trouve parmi ses papiers une sorte de testament où il se plaint beaucoup de sa famille, sans épargner même son cousin don Juan Spinoletto. Par ce testa-

ment, qui fait-il son héritier? César de Suza dont ce même testament est un panégyrique emphatique. Un homme de trente ans, qui se condamne au célibat pour avoir le plaisir de laisser tout son bien à un ami, c'est bien certainement une bizarrerie sans exemple, et qui présente au premier coup-d'œil l'effet d'une inconcevable séduction.

» Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on ne peut pas s'arrêter à la conjecture que ce malheureux s'est défait lui-même. Un suicide ne se frappe point par derrière. Il n'a point intérêt à prolonger son supplice. Il cherche à se frapper d'un coup mortel.

» Poursuivons : d'après ces indices tous les soupçons se portent sur vous. On va aux informations; il en résulte que depuis environ six ans vous n'avez plus bougé de votre domaine, et que vous y avez vécu d'une manière fort retirée, vous séquestrant peu-à-peu de toute connois-

sance, de toute société. L'époque de votre retraite est donc à-peu-près celle où Joseph disparut.

» Cet infortuné a dû être assassiné dans la soirée ou dans la nuit; car des ouvriers qui quittèrent votre enclos entre cinq et six heures de l'après-midi, ne virent rien. Ces mêmes ouvriers y étant retournés le lendemain matin entre huit et neuf heures, trouvèrent le cadavre.

» Ce n'est pas tout, et je ne crois pas que dans aucune affaire, il se soit accumulé plus de présomptions contre un accusé. Il résulte de plus des informations, que dans la journée même où Joseph a été assassiné, on vous vit le matin en petite veste, bêchant tranquillement votre jardin, et que l'après-midi vous vous promenâtes à cheval, aux environs de votre enclos.

» Il résulte encore que pendant les quinze jours qui ont précédé l'assassinat, vous avez été absolument seul chez vous,

allant vous-même à vos provisions, faisant vous-même votre cuisine et tout le tracas de votre ménage. Il n'est pas pourtant que vous n'ayez une famille, que vous n'ayez au moins un domestique.

» Enfin dès qu'on a connoissance de l'assassinat, les officiers de justice se transportent chez vous. Ils n'y trouvent ni vous, ni personne; votre maison étoit un désert où il ne restoit plus que les gros meubles; tout le reste avoit été enlevé. »

Tel fut, mon cher don Carlos, le récit de votre père. Je connoissois cette aventure seulement par le bruit qu'elle avoit fait, c'est-à-dire en gros, comme l'on connoît toutes celles où l'on n'est pas personnellement intéressé; mais il s'en faloit de beaucoup que j'en connusse toutes les particularités. La clarté avec laquelle don Pedro en fit l'histoire,. leur donnoit à mes yeux une force qui n'étoit pas à l'avantage de l'accusé. Chacune me sembloit une preuve contre lui, et à mesure que

votre père avançoit dans son récit, je voyois jaillir une lumière qui me montroit que le coupable étoit à côté de moi, que c'étoit César de Suza. L'ensemble de toutes ces circonstances me parut démontrer jusqu'à l'évidence qu'il étoit l'assassin de Joseph. Cette conviction me souleva le cœur au point que je reculai involontairement ma chaise d'auprès de celle de l'accusé. Je blâmai même intérieurement la patience de votre père à entretenir et à envisager aussi long-tems un homme que je ne regardois plus que comme un misérable, que comme un malfaiteur. De Suza cependant, la main droite dans le sein, la gauche dans la poche de la veste, un genou sur l'autre, écoutoit d'un air serein, et ne sembloit pas plus affecté que s'il se fût agi de tout autre intérêt que du sien. Je ne concevois rien à cette sérénité. Voilà, me disois-je à moi-même, l'effet que produisent les grands forfaits : ils donnent à l'âme l'insensibilité, la dureté du

marbre. Mais non, reprenois-je ensuite ; l'âme d'un scélérat doit être tourmentée de la crainte, déchirée par le remords ; ses angoisses doivent se peindre dans les yeux, dans les traits de la figure. Cette contradiction dans mes idées remplissoit mon esprit de trouble, tandis que le récit de votre père abreuvoit mon âme d'indignation.

Don Pedro qui s'apperçut que je m'agitois sur ma chaise, que je souffrois, me dit : « Fernand, votre imagination bouillonne ; jamais sans doute rien de semblable à ce que vous venez d'entendre, n'avoit encore frappé vos oreilles. Plus cependant une action vous paroît sortir hors des règles ordinaires, plus vous devez vous appliquer à la considérer froidement, afin de mieux appercevoir et mieux saisir toute l'utilité qui peut en sortir ; si au contraire vous vous laissez frapper trop vivement, votre vue se trouble, et vous n'appercevez que l'écorce de ce qu'il fal-

loit approfondir; je vous ferai de plus observer que ces impressions qui ébranlent si fortement les sens, qui produisent à l'extérieur des effets dont les spectateurs sont effrayés, ne font qu'effleurer l'âme, et n'y laissent aucune trace. En se laissant maîtriser par la force de ces impressions, on peut bien devenir fou, mais on ne devient jamais sage. J'ai connu des personnes extraordinairement sensibles qui en sortant d'un évanouissement que leur avoit causé leur sensibilité, rioient à gorge déployée, si le premier objet qu'on leur présentoit au sortir de ce mal-aise, étoit un objet risible. Chez ces sortes de gens, le corps est tout, et l'âme très-peu de chose. J'ai souhaité, Fernand, que vous fussiez présent à cet entretien; s'il ne sert qu'à vous affliger, qu'à vous faire désirer d'en voir la fin, vous n'en aurez retiré aucun fruit. L'événement qui en fait le sujet, étant bien saisi par vous, vous offrira, quand vous le méditerez dans le

silence de la solitude, plus d'une leçon. Si par exemple, les juges et le public s'étoient trompés en désignant César de Suza pour l'auteur de l'assassinat dont nous nous entretenons ici, quelles tristes, mais quelles utiles leçons naîtroient de cette erreur ! »

Don Pedro après m'avoir fait cette mercuriale dont la dernière phrase me parut une supposition chimérique, revint à de Suza, et lui dit : » Je vous ai parlé, seigneur, sans fard, sans ménagement ; il est juste qu'après m'avoir entendu avec patience, vous parliez à votre tour sans être interrompu ; mais avant de vous céder la parole, je vous ferai deux courtes questions : Pensez-vous que dans le récit que je viens de vous faire, il y ait une seule circonstance qui puisse être ou révoquée en doute, ou contredite? — Aucune. — Pensez-vous que Joseph de la Torré se soit défait lui-même? — Il est impossible. — Mais dans ce cas-là, ne pus-je

m'empêcher de m'écrier : César de Suza est convaincu. — Voilà, dit votre père, une exclamation que je ne veux pas caractériser, et que je voudrois n'avoir pas entendue. — Jeune homme, dit à son tour de Suza avec un ton de fierté que je ne lui avois pas encore vu, vous passez bien vîte de la confiance au soupçon, de l'amitié à la haîne; vos yeux ne sont pas encore assez bons pour lire dans le cœur d'un homme de bien. Ne soyez jamais malheureux, car vous courriez risque de perdre vos amis, de n'être plaint par personne, et d'entendre chacun vous dire que vous méritez votre malheur. — Seigneur, dit votre père à de Suza, c'est à votre tour : parlez, s'il vous plaît. Fernand n'interrompra point. Il a dû vous dire ce qu'il étoit ici. Il faut bien accorder quelque licence au fils de la maison; et l'âge d'ailleurs de Fernand a besoin d'indulgence. »

Cette seconde mercuriale me remplit

de confusion ; je sentis toute la faute que j'avois faite en affligeant de Suza ; je compris qu'en partant même de l'idée qu'il étoit coupable, je n'avois pas droit de l'humilier. Je le priai de la manière la plus affectueuse d'excuser et d'oublier ma sottise. Je remerciai don Pedro de m'avoir redressé, et je reconnus franchement que je ne méritois point les paroles obligeantes dont il avoit bien voulu accompagner la réprimande. Je me sentis plus content de moi-même après cette sorte de réparation, et je m'apprêtai à ne rien perdre de ce qu'alloit dire de Suza. Voici comment il parla :

« Seigneur, si la vérité a été dans votre bouche, elle sera aussi dans la mienne ; je la dois à votre caractère, à la complaisance avec laquelle vous m'écoutez, pouvant vous dispenser de cette formalité ; je la dois sur-tout à ma conscience dont je ne suis nullement tenté de troubler la paix, car alors mon infortune seroit complète.

En

En vous promettant la vérité je n'entends pas pour cela rendre compte de cet ensemble, de cet amas de bizarreries qui composent l'événement dont je suis la victime. J'avoue franchement que je ne puis les expliquer, que c'est une énigme dont je ne puis trouver le mot. Tout ce qu'il m'est possible de faire, c'est de raconter nûment les faits qui me concernent, tant ceux qui ont précédé que ceux qui ont accompagné l'assassinat de Joseph de la Torré.

» Je ne suis pas né heureux. Mon père dépensa une partie de sa fortune au service; il dépensa l'autre partie et tout le bien de ma mère, à faire construire des bàtimens que ses créanciers saisissoient ensuite. J'avois onze ans lorsqu'il mourut, et ma sœur étoit encore en nourrice. Il n'a eu que nous d'enfans. Ma mère quoiqu'elle eût apporté une dot assez considérable, ne put sauver du désordre où se trouvèrent les affaires de la famille après

la mort de mon père, que le petit domaine qui est auprès d'Aguilar del Campo. Elle avoit toujours été sujette à des affections de mélancolie ; la mort de mon père, la situation où cette mort la laissoit elle et ses enfans, aggravèrent cette disposition naturelle ; elle tomba dans une maladie de consomption, et ne survécut qu'un an à mon père. Il sembloit qu'elle lisoit dans l'avenir le sort qui m'attendoit, car en mourant elle m'adressa après m'avoir donné sa bénédiction, ces tristes paroles : « César, quand vous serez grand plaignez-moi, mais chérissez ma mémoire, et ne m'en voulez pas si je vous ai laissé le malheur pour héritage. Ne donnez que de bons exemples à votre sœur ; soyez pour elle un bon frère. Hélas ! elle n'aura pas d'autre fortune que celle que vous lui ferez. »

» Ma mère, par son testament nous donna pour tuteur un honnête négociant de Tarazona, appelé André Sancha, dont

le fils est aujourd'hui libraire à Madrid. J'ai de grandes obligations et au père et au fils. »

A ce mot de Sancha je tressaillis; j'allois faire une foule de questions, mais un coup-d'œil de votre père me fit comprendre que je devois me taire. De Suza s'apperçut de mon saisissement, me considéra beaucoup froidement, et continua de la sorte :

« Le peu de fortune que me laissoit ma mère, ne permettant pas à André Sancha de faire aucune dépense pour mon éducation, il m'obtint par le crédit d'un de ses amis, une place de page chez le gouverneur de Madrid, et il prit chez lui ma sœur.

» Je me rappelle que j'entrai chez Philippe de la Torré précisément le jour où naquit Joseph. Je ne prévoyois guères combien cet enfant me feroit un jour verser de larmes. Sorti de sa première enfance il manifesta un goût extraordi-

naire pour les armes. J'avois le même goût. Dès l'âge de six ans il ne cessoit de dire que quand il seroit grand, il iroit tuer tous les maures, tous les mahométans, tous les infidèles. Dès qu'il pouvoit s'échapper des femmes, il couroit dans ma chambre, et me demandoit l'explication des instrumens de mathématiques, des plans de fortifications qu'il y voyoit. Je satisfaisois sa curiosité enfantine, et je croyois faire une action innocente. A l'âge de dix ans il m'écoutoit avec une avidité incroyable; il connoissoit les noms de tous les régimens espagnols, et faisoit les évolutions militaires comme un vieux soldat. Dans la partie de la tactique, de l'attaque et de la défense des places, il étoit à-peu-près aussi savant que moi. Il me répétoit continuellement qu'il ne seroit content que quand il se verroit à la tête d'un régiment dont je serois major. De mon côté je n'avois d'autre ambition que de porter les armes.

» Je m'apperçus trop tard que j'avois eu tort de fortifier le penchant du jeune Joseph pour une profession qui ne devoit pas être la sienne. Il me revint que son père et sa mère le destinoient à l'état ecclésiastique, et qu'ils avoient ordonné à ses maîtres de diriger toutes leurs instructions de manière à le porter vers cet état. Je ne sais pas quelles pouvoient être les vues de ses parens; mais enfin tel étoit leur but. De son côté il résista à toutes leurs mesures avec une force et une énergie fort au-dessus de son âge. Je me souviens qu'une fois son précepteur lui remontrant devant une compagnie choisie, qu'il devoit s'estimer infiniment heureux d'embrasser le parti auquel on le destinoit, puisqu'il n'y avoit pas de plus grand bonheur que de servir Dieu exclusivement, il lui dit avec une hardiesse qui étonna tous ceux qui l'entendirent : *Apprenez que qui sert bien son pays, sert bien son Dieu.*

» A mesure que le petit Joseph avançoit en âge, sa répugnance pour l'état ecclésiastique augmentoit avec les instances de ses parens. J'avoue que je ne faisois rien pour vaincre cette répugnance, n'étant en aucune manière chargé de son éducation, je ne croyois pas être obligé de me prêter aux desseins de sa famille. Lors donc que nous étions ensemble, nous ne parlions que guerre, et nous dévorions l'histoire des grands capitaines.

» On sut de quelle nature étoient les entretiens que nous avions, et je perdis les bonnes grâces des parens de Joseph. J'avois vingt-deux ans, et on ne me parloit d'aucune place. Je demandai une sous-lieutenance, on me la refusa; on m'offrit l'emploi de sous-gouverneur, j'en écrivis à André Sancha. Son fils qui étudioit alors à Madrid, m'apporta la réponse. Elle portoit qu'il falloit accepter sans balancer, parce qu'on n'avoit point

eu le tems de bonifier assez ma petite fortune, pour que je pusse vivre de mon revenu ; que d'ailleurs il falloit économiser pour ma sœur. Je déférai à l'avis de Sancha, mais non sans humeur contre le gouverneur de Madrid.

» Joseph ne manquoit pas de me venir joindre toutes les fois qu'il le pouvoit ; et c'étoit toujours sur la guerre que nos conversations rouloient. Lorsqu'il eût atteint l'âge de quinze ans, on commença à le presser vivement de prendre le petit collet ; il paroît même qu'on voulut employer la violence. Je m'apperçus que la contrariété qu'on lui faisoit éprouver, aigrissoit son caractère et allumoit son imagination. Je l'exhortai alors à dissimuler, à attendre du tems l'occasion de suivre son goût, et à donner à ses parens la légère satisfaction de prendre l'habit ecclésiastique, ce qui ne l'engageoit à rien ; mais il ne me fut jamais possible de le porter à cette condescendance.

» Un jour on usa de supercherie pour l'entraîner dans un séminaire; on l'y tint renfermé sous la conduite d'un précepteur qui ne le perdoit pas de vue. Malgré cette vigilance il trouvoit le moyen de m'écrire tous les jours; j'allois aussi le voir le plus souvent que je pouvois; mes remontrances pour l'engager à céder quelque chose aux désirs de ses parens, ne pouvoient rien sur son esprit. Chaque fois que je le voyois, je le trouvois dans un état violent; il rouloit dans sa tête les projets les plus extravagans.

» Pendant sa détention dans ce séminaire je pressai Philippe de la Torré, son père, de m'obtenir un brevet de lieutenant; je ne reçus de lui que des refus accompagnés des paroles les plus désobligeantes. Je perdis patience; je le quittai et sortis de son hôtel. Le fils d'André Sancha m'offrit la moitié de son logement; je l'acceptai, et avec le peu d'argent que j'avois économisé chez le gouverneur, je me

mis à vivre à mes dépens en attendant mieux. Je fis la connoissance de la fille d'un orfèvre, qui étoit orpheline, mais majeure; je lui plus, je l'épousai. Je n'avois nul goût pour son commerce; elle y renonça à ma considération et en réalisa tous les effets. Sa fortune n'étoit pas considérable; mais elle nous suffisoit pour vivre même avec une sorte d'aisance.

» Cependant Joseph au bout de dix-huit mois ou de deux ans de détention, brisa sa chaîne. On ne pouvoit pas absolument l'en blâmer ; mais malheureusement en la brisant, il fit une action de laquelle il eut ensuite bien de la honte. Il se leva pendant une nuit, ouvrit un tiroir du secrétaire de son précepteur, et y prit tout l'argent qu'il y trouva. Il descendit ensuite dans le jardin, en escalada le mur et se sauva à Salamanque où il se donna pour un pauvre écolier qui venoit y faire ses études.

» Il m'écrivit cette équipée; je l'en re-

primandai; je lui envoyai l'argent nécessaire pour remplacer celui qu'il avoit pris à son précepteur, et je l'exhortai à revenir au plutot dans le sein de sa famille. Quelques mois se passèrent sans qu'il se rendit à mes instances. mais je sus que l'argent pris au précepteur avoit été restitué.

» Pendant cet intervalle mon épouse mit au monde une fille à qui je donnai le nom de mon jeune et malheureux ami; je l'appellai Joséphine........ »

Comment vous peindrai-je, mon cher don Carlos, ce que j'éprouvai en entendant prononcer ce nom si cher à mon cœur? Je ne fus pas maître de moi, j'interrompis brusquement de Suza; je m'écrai : « Dieu! qu'entends-je? Où suis-je? Quelle rencontre! quoi! vous êtes le père de Joséphine! — Est-ce que vous connoissez ma fille? me demanda froidement de Suza. — Si je la connois, répondis-je! juste ciel! oui, je la connois. Oui, oui,

vous êtes son père, vous avez son accent, vos yeux me rappellent les siens. Ah! ce n'est pas sans raison qu'un penchant irrésistible me portoit vers vous. — Vous la connoissez? me demanda de nouveau de Suza. — Oui, oui, répliquai-je, je l'ai vue, je lui ai parlé, je la connois, je l'adore. — Vous vous méprenez, dit de Suza, il n'est pas possible que vous la connoissiez; ce nom n'est pas si rare, qu'une autre ne puisse aussi-bien le porter. Tenez, ajouta-t-il, détrompez-vous, revenez de votre erreur. »

En disant cela il tira de sa poche une petite boîte et de la boîte un portrait qu'il me remit, en me disant : « La voilà, ma Joséphine, est-ce celle que vous connoissez? — Si c'est-elle! m'écriai-je, en jetant un coup-d'œil sur ce portrait, et en le portant à mes lèvres. Oui, la voilà, la voilà elle-même. Tenez, seigneur, continuai-je en présentant le portrait à don Pedro, connoissez-la, connoissez Joséphine;

jugez par ce seul portrait combien de grâces sont répandues sur l'original, et combien légitimes sont les sentimens que m'a inspirés cette céleste créature. »

« Belle en effet, très-belle, dit don Pedro en considérant le portrait. Il le remit ensuite à de Suza qui en le recevant, dit : « Je le reprends; c'est un bien qu'en l'absence de l'original, je ne céderois pas volontiers. Mais quelle aventure! avec quelle bizarrerie s'enchaînent les événemens de ma vie! Je suis errant dans le monde entier. Je ne sais quel charme, quel instinct me pousse à Naples; et c'est à Naples, c'est dans cet hermitage, c'est ici que je trouve un ami de mon infortunée Joséphine. Seigneur, continua-t-il en s'adressant à votre père, quand les malheurs qui m'accablent, seroient tombés avec justice sur ma tête, ma fille ne-mérite pas de les partager. Il ne faut pas que ce soit en vain que le ciel à travers tant d'infortunes, amène son père auprès de vous. Elle a besoin de protec-

tion; je vous supplie de lui accorder la vôtre.

« Seigneur, lui répondit votre père; j'avois intérêt de connoître qui étoit Joséphine, qui étoit sa tante. Je ne prévoyois certes pas que ces éclaircissemens me viendroient de vous-même. J'ai dû les chercher ailleurs. C'est un grand bonheur pour le libraire Sancha que je sache dans ce moment tout ce qu'il m'importoit de savoir. Mon fils par une lettre que je n'ai pas encore eu le tems de montrer à Fernand, parce qu'elle m'est arrivée ce matin seulement, m'apprend que Sancha prié par un billet de ma main de lui donner des éclaircissemens sur Joséphine et sa tante, lui a dit que votre fille s'appeloit Joséphine Roïdera et votre sœur Charlotte Roïdera. C'est un mensonge abominable et imprudent; abominable, parce qu'il annonce une méfiance qui outrage mon caractère et blesse l'estime que Sancha ne peut refuser à mon fils. Le mensonge

est imprudent, en ce que me rappelant le nom sous lequel vous avez surpris un passe-port, il est tout simple que, pour suivre vos traces, il falloit commencer par suivre celles de votre fille, de votre sœur ; il falloit les interroger juridiquement ainsi que Sancha, peut-être même les incarcérer tous trois; mais très-certainement faire un éclat qui eût occasionné bien des désagrémens à ces trois personnes. Voilà comme la vérité préserve des embarras où fait tomber le mensonge. Voilà encore comme l'on s'attire par sa faute des malheurs dont ensuite on accuse la rigueur du ciel et l'injustice des autres hommes.

« Fernand, continua don Pedro en s'adressant à moi, lorsque vous avez laissé allumer dans votre âme une passion sur laquelle il est inutile de vous dire ce que je pense, vous ne vous êtes pas seulement inquiété si la jeune personne qui en étoit l'objet, avoit un père. Le voilà, vous le trouvez dans une situation déplorable;

vous le voyez enfoncé dans l'abîme du malheur. N'ajoutez pas à son infortune ; n'oubliez pas qu'il est le père de votre Joséphine, que lui seul peut en disposer. Je ne sais pas au surplus ce que la découverte que vous faites aujourd'hui, produira pour les idées que vous vous êtes mises en tête ; ce n'est pas d'ailleurs ce dont il s'agit dans ce moment ; il faut laisser César de Suza nous continuer son récit et nous apprendre ce qu'il sait sur l'assassinat de ce pauvre Joseph. Continüez, Seigneur, dit don Pedro à de Suza ; ce que vous venez d'entendre sur votre fille, a droit de vous étonner, mais ne peut vous alarmer ; je vous ai dit que Fernand étoit auprès de moi l'égal de mon fils ; et je connois les devoirs d'un père. Continuez. »

César de Suza apres avoir témoigné qu'il étoit loin de concevoir la moindre alarme sur les sentimens d'un jeune homme qui méritoit que don Pedro le chérît comme son fils, continua ainsi son histoire que je lui promis de ne plus interrompre.

« Je disois donc que pendant le séjour que Joseph faisoit *incognito* à Salamanque, mon épouse mit au monde une fille que j'appelai Joséphine, et que François Sancha, mon commensal, tint sur les fonts de baptême.

» Joseph se détermina enfin à revenir à Madrid ; il descendit chez moi avec des habits en fort mauvais état. Il me conta en particulier une anecdote que sa famille n'a jamais sue, et qui pourroit peut-être jeter quelque lumière sur le motif qui l'avoit engagé à faire son testament. Il me raconta qu'en se sauvant du séminaire il avoit enjambé le mur après l'avoir escaladé, pour pouvoir tirer à lui l'échelle qui lui avoit servi à monter; que, dans le mouvement qu'il se donna pour en venir à bout, il avoit senti que le poids de son corps écrasoit un des morceaux de verre dont le mur étoit hérissé ; qu'un des éclats l'avoit déchiré douloureusement, et qu'il avoit même vu le sang ruisseler en

abondance. Il m'ajouta qu'ayant fait à pied la route de Madrid à Salamanque, qui est de trente-cinq lieues, il avoit souffert dans ce trajet tous les tourmens imaginables; qu'arrivé à Salamanque il n'avoit pu résister à la vivacité de ses douleurs; qu'il s'étoit mis entre les mains d'un chirurgien qui après l'avoir visité, lui avoit après deux jours de repos, fait une amputation qui le condamnoit à un célibat perpétuel. Cette anecdote expliqueroit comment, quoiqu'il fût jeune encore lorsqu'il fit son testament, il n'avoit point été arrêté pas la possibilité de se marier un jour et d'avoir des enfans.

» Le récit de Joseph me fit verser des larmes; je déplorai beaucoup sa destinée qui quoiqu'il appartînt à une des premières maisons d'Espagne, le rendoit plus malheureux que s'il fût né de parens misérables. Je lui représentai que l'accident qui lui étoit arrivé, le laissoit sans objection contre la volonté de ses parens. Il

me répondit que ne devant cet accident qu'à leurs persécutions, il ne faisoit au contraire qu'accroître son aversion pour ce qu'ils désiroient de lui; qu'il se garderoit bien de leur parler de ce malheur, parce qu'il donneroit trop de force à leurs raisonnemens et à leur importunité; que jamais il ne s'étoit senti plus d'ardeur pour le service, et qu'au surplus il ne seroit pas le premier grand capitaine qui fût mort sans postérité. Tout ce que je pus gagner sur lui, fut qu'il retourneroit chez ses parens, et qu'il y paroîtroit même en habit noir et en petit collet, afin d'amortir un peu par cet habillement, le feu des ressentimens que sa vue réveilleroit en eux. Il suivit mon conseil, et ce fut moi qui fis les frais de ce premier habit.

» Dès le lendemain il vint me voir, et il ne manqua pas un seul jour de venir passer la plus grande partie de son tems avec moi. Il me disoit chaque fois que l'habit qu'il portoit, bien loin de lui don-

ner le goût de la profession dont il étoit la livrée, lui en inspiroit une aversion invincible, et que s'il consentoit à le porter, ce n'étoit que pour donner plus d'éclat à une action qu'il méditoit, et qui forceroit l'église à le rejeter et ses parens à lui faire reprendre l'épée.

» Voici quelle fut cette action : un jour qu'il se promenoit au Prado, le jeune Lirios fils du premier ministre, qui ne le connoissoit point, mais que Joseph connoissoit fort bien, passa à côté de lui et le coudoya ; il est vraisemblable que ce fut involontairement. Joseph lui dit qu'il n'enduroit point qu'on le coudoyât. Lirios le regarda avec mépris, l'appela prestolet et blanchec. Pour toute réponse, Joseph qui peut-être avoit fait la faute de chercher ou du moins de désirer cette occasion, le frappa à la joue. Lirios mit sur-le-champ l'épée à la main ; Joseph arracha celle du premier homme qui passoit, et se battit si vaillamment, que sans recevoir une égra-

tignure, il blessa dangereusement son adversaire qui heureusement ne mourut pas de cette blessure, mais qui en fut malade plus de six mois.

» Cette affaire fit un grand bruit. Quelques jours après le pauvre Joseph fut envoyé dans la tour de Ségovie. Il avoit tant de ressource dans l'esprit, que là même il trouva moyen de m'écrire par tous les couriers; il parvint même à s'évader de cette prison comme du séminaire. Il revint à Madrid et ne manqua pas de descendre chez moi. Il n'osoit retourner dans sa famille, je le tins caché pendant quelques jours dans mon logement; mais on avoit suivi ses traces; un ordre de son père vint l'arracher de mes bras.

» Je crus cependant et il crut comme moi, que la persécution s'étoit ralentie. Il revint à l'ordinaire passer ses journées avec moi. Il me dit qu'on lui laissoit toute liberté, et qu'on ne lui parloit plus du petit collet. C'étoit un calme qui annon-

çoit une nouvelle tempête. Deux ou trois mois après ce second retour dans sa famille, il m'aborda un jour le visage abattu, l'air consterné; il me dit qu'il étoit perdu sans ressource, que sa tête s'aliénoit, que le malheur se colloit à ses pas, et qu'il craignoit de succomber à son désespoir. Lui ayant demandé le sujet de cette grande tristesse, il me répondit qu'il croyoit qu'on avoit obtenu un second ordre pour le faire enfermer, et qu'il craignoit qu'il ne fût mis à exécution dès le lendemain. Ce fut ce jour-là qu'il me dit avoir la certitude qu'il devoit sa détention dans la tour de Ségovie, aux sollicitations de son cousin Spinoletto qui pour faire valoir son crédit, avoit la fureur de se mêler de toute affaire. Il m'ajouta qu'il lui étoit revenu que son cousin Spinoletto s'étoit encore mis en avant pour surprendre ce second ordre. Je lui dis tout ce que je crus propre à le calmer, et à lui faire supporter avec résignation le nouveau malheur

qu'il craignoit. Il me demanda si je ne pourrois pas le cacher dans mon domaine d'Aguilar dont je lui avois souvent parlé. Je lui répondis que je m'exposerois à tout pour lui éviter le désagrément d'une seconde détention, et pour ne pas me séparer de lui : mais que je ne pouvois le recevoir dans mon domaine ; qu'il seroit moins en sûreté-là que par-tout ailleurs, parce que son cousin avoit dans les environs des terres où il venoit souvent chasser, et qui étoient affermées à un nommé Jérôme Astucia dont le fils Inigo Astucia étoit un garçon haîneux qui avoit eu avec moi des différens très - sérieux pour des limites, dans lesquels il avoit succombé, et qui, en conséquence du peu de succès qu'il avoit retiré de ses friponneries, m'avoit voué une inimitié éternelle, et se vantoit journellement qu'il me perdroit tôt ou tard. Je représentai à Joseph qu'un tel garnement ne manqueroit pas de rôder autour de ma demeure, et d'épier

mon genre de vie ainsi que mes liaisons, pour trouver l'occasion de me susciter une méchante affaire. Joseph écouta mes observations en silence; il ne me répondit rien; il m'embrassa en versant un torrent de larmes, et me dit : « Adieu de Suza, adieu mon bon, mon seul ami; je crois que c'est pour la dernière fois que je vous embrasse. » Après ces tristes adieux il me quitta brusquement.

» Le lendemain ni les jours suivans, je ne le vis point. Le bruit courut d'abord qu'il avoit été enfermé de nouveau; mais les recherches multipliées qui furent faites par sa famille pour le découvrir, l'argent qui y fut dépensé, firent tomber ce bruit, et tout le monde resta persuadé qu'il avoit disparu de lui-même; je partageai cette opinion; je me laissai aller aux conjectures les plus alarmantes, et je désespérai de plus revoir mon cher Joseph. Cet événement changea totalement mon caractère; je devins sérieux, triste, mélancoli-

que et indifférent pour toutes les jouissance de la société.

» Je remarque ici que je ne suis pas d'accord avec ceux qui m'ont métamorphosé en scélérat, sur la date d'une époque importante de ma vie. Ils me font fuir dans ma retraite d'Aguilar aussi-tôt après que Joseph eut disparu. Je ne m'y rendis guère que dix-huit mois après ; de sorte que je n'y ai été renfermé que quatre ans et quelques mois.

» Environ donc dix-huit mois après que Joseph eut disparu, ma femme fut attaquée de la petite vérole. Cette cruelle maladie emporta cette année beaucoup de monde à Madrid ; il y eut très-peu de maisons qui furent exemptes des ravages de ce fléau. La nature de la petite vérole dont mon épouse fut attaquée, étoit de la plus grande malignité. Gabriel, frère aîné de Joseph, venoit me voir de tems à autre, non qu'il fut conduit chez moi par l'amitié. Il aimoit à me surprendre, et je

voyois

voyois bien que ses visites n'avoient d'autre motif que de découvrir si je ne cachois pas son frère dans mon logement. Le troisième jour de la maladie de ma femme, il vint me voir. Ce jour-là la petite-vérole avoit fait son éruption. Je ne quittai point mon épouse ni le jour, ni la nuit. J'étois assis à côté de son lit, lorsque Gabriel arriva. Sans me faire prévenir, sans se faire annoncer il entra précipitamment dans la chambre. Les rideaux du lit étoient tirés. Ses yeux se portèrent d'abord sur la malade. En contemplant ce visage que l'éruption défiguroit d'une manière horrible, et qu'il avoit vu quelques jours auparavant brillant de beauté, il resta immobile; il pâlit; il porta la main sur son front en disant : je suis frappé; c'est fait de moi. Il se regarda ensuite dans la glace; la pâleur qu'il apperçut sur son visage, acheva de le remplir de terreur. Il sortit et me quitta sans me dire un seul mot.

» Dès le soir Gabriel fut attaqué d'une

forte fièvre, et il se mit au lit; la petite-vérole se manifesta pendant la nuit, et l'emporta le cinquième jour. Ma femme l'avoit devancé, de deux jours au tombeau.

» J'ai su que Spinoletto avoit répandu dans le monde que j'avois introduit à dessein Gabriel dans ma chambre, afin de lui donner la mortelle inoculation qu'il y trouva. Il est possible que cette fable ait trouvé quelque croyance et donné de la force à la prévention qui me poursuit. Spinoletto, par tout ce qui m'est revenu de son caractère, n'est point méchant: il n'est que léger. Je parle ici devant son beau-frère; mais il me sera permis de me plaindre de ce que les loix sont indulgentes contre l'imposture, quelle que soit la source qui l'a produite. Il seroit aisé de prouver que la calomnie a traîné plus d'un innocent à l'échafaud.

» Devenu veuf, privé de mon pauvre Joseph que je croyois perdu pour toujours,

le séjour de Madridme devint insupportable; les hommes me devinrent presque odieux. Ce fut alors què j'allai m'ensevelir dans ma retraite d'Aguilar. Je savois que Jérôme Astucia étoit mort; que Spinoletto avoit mandé auprès de lui le fils Inigo Astucia; que le père avoit été remplacé dans la ferme, par un nommé Balbuéna qui étoit un bon homme dont le fils étoit un garçon sans fiel. J'avois donc la certitude de n'avoir de ce côté-là aucun désagrément. Les autres habitans d'Aguilar ne me connoissoient pas; et je ne savois pas encore qu'on pût haïr cordialement les gens qu'on ne connoît pas.

» J'emportai avec moi à Aguilar des livres, des instrumens de mathématiques, et principalement tout ce qui pouvoit me donner du goût pour l'histoire naturelle et l'agricultùre. J'emmenai ma fille. Ma sœur voulut me suivre aussi. Effrayée de la douleur que m'avoit occasionnée la perte de Joseph, et celle plus récente de

mon épouse, alarmée de la manière singulière dont je m'affectois des méchans bruits qui couroient sur mon compte dans quelques cercles de Madrid, elle me jura qu'elle ne m'abandonneroit point; qu'elle ne se marieroit même jamais pour être entièrement occupée de moi et m'empêcher de tomber, disoit-elle, dans un état complet de morosité.

» J'emmenai un seul domestique. Je n'étois pas riche, et je voulois économiser non-seulement pour ma Joséphine, mais encore pour ma chère sœur, dans le cas où elle viendroit à perdre le goût du célibat. D'ailleurs le garçon que j'emmenois, étoit propre à tout, à la cuisine, à l'écurie, au jardinage. Nous nous promettions ma sœur et moi, de l'aider. Il étoit un peu taciturne; mais je ne haïssois pas ce caractère silencieux. Il étoit garçon perruquier, et me coëffoit depuis quelques mois; il consentit volontiers à quitter sa boutique pour me suivre. Il

avoit long-tems servi un maître à Paris, où il s'étoit parfaitement instruit de la langue françoise; et je désirois que ma Joséphine l'apprît. Enfin si je me bornai à ce seul domestique, c'est qu'il entroit dans mes principes de m'aider le moins que je pourrois des autres hommes.

» Nous trouvâmes en arrivant dans mon domaine que c'étoit une fort agréable retraite. Les bons soins de notre tuteur André Sancha l'avoient arrondi et mis en bon état. Il n'y manquoit rien de ce qui pouvoit satisfaire mes désirs. Malgré les deux grandes pertes que j'avois faites, j'aurois pu trouver encore dans cette solitude quelques instans de bonheur, si elle eût été inaccessible aux hommes. Vérité affligeante! Part-tout où il y a des hommes, par-tout la vertu est aux prises avec la calomnie et persécutée.

» Il y avoit-là un fermier qui ne me plut pas; je le renvoyai dès que son bail fut expiré. D'ailleurs n'ayant pas d'occupation

plus importante que l'agriculture, je voulois exploiter moi-même. Ce fermier, ses enfans, ses domestiques répandus dans la petite ville d'Aguilar, y semèrent mille mensonges contre moi, qui rappelèrent ceux du méchant Inigo Astucia, et les changèrent en vérités. On avoit laissé contracter aux habitans l'habitude de venir danser tous les dimanches dans mon enclos. Il étoit trop petit pour les contenir tous; je ne sais pas comment le fermier se tiroit de cet inconvénient. Quant à moi, je sais que ceux et celles qui n'étoient pas admis, faisoient au-dehors un bruit épouvantable, lançoient des pierres, et menaçoient chaque fois d'une irruption qui mettroit tout à feu et à sang chez moi. Ceux et celles qui étoient admis, n'étoient guères plus raisonnables. On s'injurioit, on se battoit; et chaque danse étoit suivie d'un dégât dont je supportois moi seul tous les frais. Ces divertissemens auxquels je ne prenois aucune part, me devinrent

d'autant plus incommodes que le bruit rauque des instrumens agrestes formoit une cacophonie très-peu récréative, et qui me sevroit de toute application à la lecture. Je finis donc, par défendre la danse dans mon enclos. Avant la défense je n'avois qu'une partie des habitans pour ennemis ; après la défense ils le furent tous.

» L'hiver, Ambroise mon domestique, pour charmer l'ennui des longues soirées, admettoit quelques hommes et quelques femmes dans sa cuisine, pour faire avec lui ce qu'on appelle la veillée. Ceux qui n'étoient pas admis, disoient que je tenois chez moi des conciliabules où l'on machinoit la perte de la paroisse ; ceux qui étoient admis brisoient mes vases, goûtoient à mes plats, buvoient mon vin, et contrôloient ma manière de vivre. Il fallut donc faire de la veillée, comme de la danse ; et il en fut de cette seconde expulsion comme de la première. Ceux qui avoient été admis, allèrent faire bande contre moi avec les non-admis.

» Une foule de nécessiteux assiégeoit la porte de mon enclos dès le lever du soleil, et se mettoit sur mon passage lorsque j'allois à la promenade. Je donnois ce que je pouvois donner. On trouvoit que je ne donnois pas assez. Les uns disoient que j'avois des prédilections ; ceux-là que je donnois moins à ceux qui avoient plus besoin, et plus à ceux qui avoient moins de besoins ; d'autres crioient que je donnois de mauvaise grâce ; et lorsque le curé dans ses prônes parloit du mauvais riche, chacun prétendoit que c'étoit moi qu'il avoit voulu désigner.

» Je ne pouvois pas tout faire lorsque la saison des grands travaux de la campagne arrivoit ; je prenois deux, trois, et quelquefois quatre ouvriers. Si j'exigeois qu'ils ne passassent pas les trois quarts de leur journée à fainéanter au pied d'un arbre, ou à boire dans un cabaret, ils me maudissoient le soir dans leur famille ; ils disoient à leurs enfans et à leurs voisins,

que j'étois un maître impitoyable, et leur démontroient par des contes qu'ils imaginoient, que j'étois plus nuisible au canton qu'un loup-garou. Si j'entendois ne les payer que comme payent ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre, ils soutenoient que je devois payer comme les riches; si je payois comme les riches, ils crioient que je devois payer plus que les riches, parce que selon eux, j'avois le plus joli domaine des environs. Lorsque la cessation des travaux me forçoit de les renvoyer, ils le trouvoient très-mauvais, et alloient conter à ceux qui vouloient l'entendre, que je leur avois dit que je m'étois mis en tête de faire mourir de faim tous les ouvriers d'Aguilar.

» J'avois un télescope, une machine électrique, une machine pneumatique, un miroir ardent, des alambics, des oiseaux empaillés, un automate, un petit charriot à ressort, une lanterne magique pour amuser ma Joséphine. Dès que je tou-

chois à un de ces instrumens, si j'étois apperçu par un habitant, il couroit raconter de côté et d'autre que j'allois évoquer les démons, tourmenter les morts, et faire battre le soleil avec la lune. Si le tonnerre grondoit, si la grêle tomboit, s'il se manifestoit une éclipse, tout cela étoit l'ouvrage de mes maléfices. J'avois fait un pacte avec le diable, j'étois sorcier, je portois malheur au pays.

» Je ne pouvois avoir le montant d'une dette, obtenir l'acquit d'un droit légitime, qu'il ne me fallût l'arracher par les voies judiciaires; et comme j'avois toujours l'avantage dans ces luttes importunes et journalières, il en résultoit clairement que j'avois ou corrompu ou ensorcelé les juges. Les juges eux-mêmes prenant leur part de la contagion, convenoient avec leurs amis que j'avois trop souvent recours aux huissiers; que j'étois d'une humeur difficile, d'un caractère inflexible, et le fléau de tous ceux qui avoient affaire avec moi.

» Les poëtes et les romanciers vantent les mœurs du village ; voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé à Aguilar. Insensiblement la prévention et la haîne montèrent à un point que tous les excès furent permis contre moi. Une nuit on vola ma basse-cour ; une autre nuit on égorgea mes moutons et mes chèvres ; une autre fois on arracha une de mes palissades ; une autre fois on empoisonna ma pièce d'eau. C'étoit chaque jour une violence nouvelle. Les juges lorsque j'invoquois leur autorité, s'étonnoient de ne voir que moi, m'exhortoient à la patience, m'engageoient à tolérer, à dissimuler, à ramener les esprits par la douceur. On alla une fois jusqu'à mettre le feu pendant la nuit dans un grenier du bon homme Balbuena. Et ce qui n'est peut-être jamais arrivé, la plainte contre l'incendiaire précéda le délit. L'incendiaire c'étoit moi. Je vis par la date de la plainte qu'elle étoit du 9 Juin, et le feu avoit été mis chez Bal-

buéna le 11. J'en fis l'observation aux juges; ils voulurent d'autres preuves. Heureusement Balbuéna le fils en donna une sans réplique. Il avoit surpris l'incendiaire sur le fait, et comme il est vigoureux, il l'avoit saisi au collet, traîné et renfermé de sa propre autorité dans une de ses caves. Il fit descendre les juges dans cette cave, et leur montra le coupable qui croyant qu'on venoit le chercher pour le conduire au supplice, avoua son crime, et ajouta qu'il ne l'avoit commis que parce que les choses avoient été arrangées de manière à me faire passer pour l'incendiaire. Ce misérable étoit un des fils du fermier que j'avois renvoyé. Il ne fut point puni, et je n'eus aucune sorte de satisfaction de cette noire machination. Balbuéna même eut à essuyer tant de désagrémens pour la généreuse action qu'il avoit faite, qu'il fut obligé de quitter le pays; je ne sais ce qu'il est devenu. »

» Les persécutions sans cesse renais-

santes que j'essuyois, les dangers auxquels ma vie étoit exposée, me déterminèrent moi-même à battre en retraite. Ma sœur et ma fille n'osoient m'en ouvrir l'avis, parce qu'elles pensoient que j'avois à cœur de vivre dans une possession que je tenois de mes parens, et à laquelle j'avois fait des améliorations qui devoient naturellement m'y attacher. Mais je voyois que ma Joséphine et ma sœur souffroient cruellement de ma position; qu'elles tressailloient au moindre bruit qu'elles entendoient; que souvent même dans la nuit, ne se fiant pas à la vigilance des chiens, elles faisoient des rondes autour de la maison. Autant donc et plus encore pour leur tranquillité que pour la mienne, je résolus de retourner à Madrid, d'affermer mon domaine, de laisser passer trois années entières sans y revenir, et de n'y passer après ce laps de tems que la belle saison. Elles goûtèrent ma résolution; Ambroise fut le seul à témoigner du dégoût pour le

séjour de la ville ; il se plaisoit dans ma campagne, parce qu'il courtisoit la fille de mon ancien fermier ; il prétendoit même l'épouser ; mais il fallut obéir.

» La nuit même qui suivit le jour où je manifestai cette résolution, il m'arriva un malheur qui ne fit que me confirmer dans le parti que je venois de prendre. Je fus volé. On passa par la fenêtre de mon cabinet, du moins je le présumai ainsi, parce que je la trouvai ouverte, et j'étois certain de l'avoir fermée la veille. J'avois seulement oublié de tirer le volet. On avoit pris la précaution de casser un carreau de vitre pour pouvoir faire jouer l'espagnolette. La porte de mon cabinet étoit fermée ; celle de mon armoire étoit forcée. On m'y prit de l'argenterie et en outre un sac qui contenoit quelques piastres. J'avois heureusement la veille transporté mes autres sacs d'argent dans ma chambre, pour compter ma petite fortune, et je les y avois oubliés.

» Ce qu'il y eut de singulier dans cet accident, c'est que ma sœur et ma fille avoient fait une ronde à minuit, et avoient trouvé les chiens bien éveillés. Ambroise me dit en avoir fait une à deux heures du matin, et avoir également trouvé les chiens bien éveillés. Et cependant le vol se fit sans que les chiens aboyassent. Ambroise m'expliqua cette singularité en m'assurant qu'il y avoit dans les campagnes des gens qui avoient l'art de charmer les chiens.

» Le matin même où je m'apperçus de ce vol, je louai une chaise avec deux mules, et j'envoyai ma sœur, ma fille et Ambroise à Madrid, avec tout ce que je pus leur faire emporter. La raison qui me fit hâter ce départ, c'est que je compris que dès que ceux qui m'en vouloient, avoient le secret d'approcher si près de ma personne, ils pourroient bien un jour passer du vol à l'assassinat. Je donnai aux deux voyageuses une lettre pour le libraire Sancha, afin qu'il eût la complaisance de leur trou-

ver un logement, et j'ordonnai à Ambroise de venir me joindre dès que le logement seroit trouvé et convenablement meublé. Le bon homme Balbuéna voulut bien conduire lui-même la chaise, étant bien aise, disoit-il, de trouver cette occasion d'aller rendre une visite à don Juan de Spinoletto. Il se fit suivre par un de ses domestiques à cheval, cet homme lui étant nécessaire pour des achats qu'il avoit à faire à Madrid et dans les environs ; de sorte qu'au moyen de cette escorte, je fus tranquille sur le compte de mes voyageuses.

» Dès qu'elles furent parties, je mis en ordre mes papiers, et j'employai le tems jusqu'au retour d'Ambroise, à arpenter mon enclos et à en évaluer les différens produits. Je mandai ensuite le frère du bon homme Balbuéna, et je lui afferma mon domaine.

» Quatorze jours se passèrent sans qu'Ambroise parût. Le quinzième arriva l'effroyable événement dont le souvenir

rouvre toutes les plaies qu'il a faites à mon cœur. Je m'étois en effet promené à cheval l'après-midi ; je m'étois même un peu avancé sur la grande route dans l'espoir que je pourrois voir arriver Ambroise ; mais le ciel se couvrant de nuées qui présageoient un orage, je revins sur mes pas et je rentrai chez moi. J'y fus à peine, qu'en effet il tomba de la pluie mêlée d'un peu de grêle. L'orage ne dura que quelques minutes ; dès qu'il fut passé, je sortis dans mon enclos pour voir si la grêle n'avoit rien endommagé... Ici mon cœur se serre, et je doute si j'aurai la force d'achever cet affreux récit ; mais il le faut, je vous le dois. C'est sur-tout en me retraçant la plus terrible des images, que je sens le malheur distiller dans mon âme toute son amertume. Si vous connoissez l'amitié, croyez, croyez que nul homme au monde ne peut souffrir plus que je ne souffre dans cet instant.

» Comme je passois devant une petite porte de mon enclos, qui donnoit dans

un bois épais, j'entends frapper rudement et à coups redoublés contre cette porte. J'ouvre. Ciel! qui apperçois-je? Joseph, mon ami Joseph. Il se jette dans mes bras; je le serre étroitement dans les miens. Notre saisissement fut si grand que nous ne pouvions proférer une seule parole. Enfin il s'écrie: « Grâces au ciel! mon cher César, nous voilà réunis; les jours nébuleux passent, et les beaux leur succèdent. Mon pauvre Joseph, lui dis-je, comme vous voilà fait, comme vous êtes mouillé! Et d'où venez-vous donc? Du diable, me répondit-il, de la Russie, de Saint-Pétersbourg; je n'allois pas mal: de goujat, de simple soldat, j'étois déja devenu capitaine... Mais, continua-t-il, vous avez raison, je suis mouillé, percé jusqu'aux os, allons changer de tout, c'est le plus pressé. »

» Nous courûmes en effet et nous eûmes bientôt gagné la maison. Joseph avoit un frac, rouge dont les boutons de cuivre portoient le n°. 33. Il avoit à son

chapeau un bouton aussi de cuivre sur lequel étoit gravé le même n°. Il avoit sur l'épaule gauche un semblable bouton et à l'extrémité de l'épaule, un de ces petits cordons d'or qui servent à retenir l'épaulette. Sa veste et sa culotte étoient couleur ventre-de-biche ; il portoit des bottines, et tenoit à la main un jonc. Je me hâtai de lui faire boire un verre de mon meilleur vin. Je lui fis chauffer une chemise, des bas, et je l'habillai depuis la tête aux pieds. Les premiers devoirs remplis, je courus à mon colombier, à ma basse-cour ; je tuai ce que j'avois de plus délicat ; il me suivoit, et voyant mon empressement il me demanda pourquoi je lui apprêtois des choses si exquises. L'enfant prodigue est de retour, lui dis-je, il faut bien tuer le veau gras. J'entrai ensuite dans la cuisine où il me suivit encore. Etonné de me voir un tablier devant moi, et de l'ardeur avec laquelle je faisois cuire les viandes, il me dit : « Dieu

me pardonne! César, vous êtes cuisinier. Joseph, lui répondis-je, vos malheurs m'ont brouillé avec les hommes; je voudrois être tout, afin de pouvoir me passer du genre humain. Sâvez-vous au reste, continuai-je, les grandes pertes que vous avez faites? Savez-vous que vous n'avez plus ni frère, ni père, ni mère, qu'il ne vous reste plus que votre cousin et moi? Je le soupçonnois, me répondit-il, vous me le confirmez.... Mais, pour Dieu! repris-je, expliquez-moi donc comment après tant d'années d'absence et de silence, vous êtes tombé tout-à-coup là devant cette petite porte. Faites, faites, me dit-il, votre cuisine; vous n'entendriez pas la moitié de ce que je vous dirois. L'histoire est longue, nous la conterons après souper; vous m'entendrez sans distraction. En attendant, continua mon malheureux ami, et pour vous donner le tems d'aller plus vîte, je vais faire un tour dans votre enclos; le tems s'est remis, et je veux

faire connoissance avec vos arbres. Votre chienne, ajouta-t-il, ne me dira-t-elle rien? Rien du tout, lui répondis-je; l'accueil que je vous fais, lui est un avertissement de ne pas s'alarmer de votre présence. Au surplus pour mieux vous tranquilliser, je la garderai ici avec moi. Malheureux que j'étois! j'envoyois mon ami sans défense au-devant de son assassin.

» J'avois outre cette chienne qui étoit de forte taille, un chien de même espèce. J'avois permis à ma sœur et à ma fille de l'emmener à Madrid, afin d'ajouter à la force de leur escorte. Peut-être si je l'eusse eu avec moi, mon ami seroit-il encore en vie; peut-être cet animal en rôdant dans l'enclos pendant que je jasois avec Joseph, eût-il découvert l'assassin, et l'eût-il ou déchiré ou forcé à la fuite. Hélas! conjecture inutile! Joseph n'est plus, et c'étoit chez moi qu'il devoit trouver la mort!

» Dès que ce malheureux jeune homme

ſut sorti de la cuisine, j'en ſermai la porte pour que la chienne ne le suivît pas. Il n'y avoit guères plus de six minutes qu'il m'avoit quitté, que la chienne poussa un cri extraordinaire et lugubre. Je crus que méconnoissant déjà Joseph, c'étoit contre lui qu'elle vouloit courir. Hélas! c'étoit un avertissement qui m'étoit donné par cet animal fidèle, que mon ami étoit dans ce moment aux prises avec son assassin. O fatalité! je ne compris pas cet avertissement. Quel démon m'aveugloit! Au lieu d'abandonner ma chienne à son instinct, je lui imposai silence. Elle se tut; mais elle s'élança avec fureur contre la porte qu'elle sembloit vouloir briser avec sa tête. Je poussai l'aveuglement jusqu'au bout; je resistai à ce second avertissement. L'animal alors comme désespéré de ne pouvoir me faire ouvrir la porte, se jeta contre les barreaux de la croisée, et les mordit avec rage. Je commençai enfin à croire que cette violente agitation pou-

voit être un signal d'alarme. Je retins la chienne par le collier, et j'écoutai avec la plus grande attention ; je n'entendis rien. J'appelai d'une voix forte, Joseph, Joseph! L'écho seul me répondit. Jamais silence ne fut plus effrayant. Je prêtai encore l'oreille; je redoublai d'attention ; je cherchois à démêler si je n'entendrois pas au moins marcher. Même silence. O nuit, nuit affreuse! que tu fus lugubre! L'ange de la mort avoit étendu sur toute la contrée son voile funèbre. A force de prêter l'oreille, je crus entendre un sourd gémissement. Je pressentis alors que tout étoit perdu. Je courus à la porte en criant comme une mère qui voit son fils frappé de la mort. : Joseph, Joseph, où est-tu ? Dieu! rendez-moi mon Joseph ; si je ne le revois, j'accuse votre providence. Quel blasphême! j'en rougis aujourd'hui. Le désespoir égare la raison, et quel désespoir égale celui que j'éprouvai dans ce terrible moment !

» Dès que j'eus ouvert la porte, ma chienne courut dans l'allée où couloit le sang de mon ami. Sans s'arrêter elle s'élança dans le petit bois, fit deux ou trois fois le tour de l'enclos sans rien découvrir, vint me rejoindre, et me conduisit en hurlant d'une manière lamentable vers le corps de mon ami. Quelle image! je vis Joseph étendu sur le sable, baigné dans son sang. Je mis un genou en terre, j'approchai mon visage du sien. Il respiroit encore. L'infortuné me reconnut. Le croirez-vous? Il me sourit, il me tendit la main. Je la saisis cette main; je la baisai avec transport. Quel monstre? lui dis-je.... Je ne le connois pas, me répondit-il, d'une voix éteinte; il avoit un masque. César, ajouta-t-il, le ciel me punit d'avoir eu dans ma jeunesse si peu de déférence pour mes parens; je leur devois plus d'égards et je ne leur ai été qu'un sujet de chagrin. Mon repentir et la résignation avec laquelle je fais le sacrifice de ma vie, me vaudront

vaudront mon pardon. C'est déjà pour moi une bien douce consolation de mourir dans les bras de mon ami. César, n'irritez pas le ciel par trop de douleur; nous nous réunirons pour ne plus nous séparer. Ecoutez-moi : vous ne trouverez dans mes poches que quelques pièces de monnoie et un porte-feuille qui ne contient autre chose que mon extrait-baptistère, mon testament et les aimables lettres que vous m'écriviez autrefois. Tout le reste est dans mon porte-manteau qu'il faut aller chercher à . . . . . . » Ici le malheureux Joseph se tut un instant, fit un effort comme pour se soulever, et retombant il s'écria douloureusement : « O Dieu ! comme je souffre ! votre miséricorde me rassure.... Elle est infinie.... Recevez-moi dans votre sein.» A ces mots ses yeux se fermèrent ; il expira ; je ne tins plus dans mes bras qu'une pièce de marbre, que le cadavre de mon ami. O Joseph, Joseph ! trop malheureux ami, bon

jeune homme digne d'un meilleur sort; et j'ai pu m'arracher de ce cadavre! et j'ai pu lui survivre! Je l'ai perdu, perdu pour toujours; et c'est moi que l'on accuse........ »

A cet endroit de son récit, de Suza oppressé par sa douleur, posa les deux coudes sur le bureau, joignit les mains, et baissa la tête comme pour se recueillir. Nous respectâmes son silence. Votre père le regardoit fixement; et il me sembloit voir de l'intérêt dans la manière dont il le regardoit. Pour moi je donnai un libre cours à mes larmes; j'aurois étouffé si elles ne se fussent pas fait jour. Je ne savois ce qui me touchoit le plus, ou de la destinée du malheureux Joseph, ou de celle du père de Joséphine. Après quelques instans de silence, de Suza continua ainsi :

« Que vous dirai-je? Puis-je me souvenir de tout ce que je fis dans des momens où le désespoir abat le courage le plus intrépide, et où la raison se perd par

l'excès de la douleur? J'arrosois le corps de mes larmes; j'allois, j'errois sans m'arrêter à aucune détermination. Tout-à-coup cette foule de présomptions dont vous venez de faire le détail, se présenta avec force à mon imagination. Je me vis au milieu des bourreaux; je me vis traîner à l'échafaud au bruit des malédictions publiques. » Non, non, me dis-je alors, je ne donnerai pas ce nouveau crime à commettre à mes semblables; je n'irai pas présenter mes mains aux chaînes; ce ne sont pas des anges qui rendent la justice, ce sont des hommes; son glaive frapperoit ma tête. Si je ne dois laisser à ma fille et à ma sœur que la misère et l'opprobre, je leur conserverai du moins le seul protecteur que la publicité de cette effroyable aventure va leur laisser. S'il plaît au ciel que mon innocence soit un jour reconnue, j'aurai du moins échappé à la honte, au supplice de la prison, à l'humiliation d'une procédure. »

» Plein de ces idées je m'y arrêtai irrévocablement. J'attelai mon cheval à mon cabriolet ; je pris avec moi tout ce que je pus emporter, et je me rendis à Madrid où ma chienne me suivit. Je n'y trouvai point Ambroise ; nous nous étions croisés en route. Après avoir fait part à ma fille, à ma sœur et à Sancha, de la catastrophe dont je venois d'être témoin, tous trois finirent par me confirmer dans le parti que j'avois pris d'échapper à toute poursuite. Lorsqu'Ambroise fut de retour, il me conseilla également de me mettre en sûreté. Il m'apprit que l'animosité à Aguilar étoit portée contre moi au plus haut point, et que le peuple désespéré de ce qu'on ne m'avoit point trouvé chez moi, s'étoit jeté dans mon domaine, y avoit tout pillé, tout dévasté, et fait un dégât irréparable.

» Sancha nous conseilla à ma sœur, à ma fille et à moi, de changer de nom. Il se chargea de leur trouver lui-même un

logement. Je me tins caché tantôt chez elles, tantôt chez Sancha, tantôt chez des religieux. Joséphine et sa tante engagèrent tous leurs bijoux; je pris la moitié de l'argent qui leur fut prêté, et je partis pour Cadix où je m'embarquai sur *le David* qui essuya une horrible tempête. Nous perdîmes quelques hommes; j'échappai miraculeusement. Je débarquai dans un petit port à deux lieues de Marseille, où je me rendis par terre. Vill..., gouverneur de Provence, étoit alors dans cette ville. Il étoit un des *los primos* d'Espagne, et portoit l'ordre de la Toison-d'Or. J'entendis dire qu'il avoit reçu mon signalement et l'ordre d'interroger tous les passagers qui étoient venus à bord *du David*. Je conjecturai que les obligations qu'il avoit à notre gouvernement, lui feroient exécuter sa commission avec beaucoup de zèle. Je me jetai aussi-tôt dans un bateau, et joignis une felouque qui faisoit voile pour Livourne. Dans cette ville je reçus

le paiement d'une lettre-de-change qui faisoit partie de la somme qu'on avoit prêtée à ma sœur et à ma fille sur leurs bijoux.

» Je n'hésitai pas sur le lieu que je devois choisir pour ma retraite. J'avois eu pour camarade et pour ami intime chez le gouverneur de Madrid, un jeune homme qui en quittant les pages, entra chez les religieux Servites. Son général l'envoya dans la suite à Naples, où il fut fait supérieur du couvent qui est sur le mont Pausylippe. Je me rendis en droiture chez lui ; j'avois toujours entretenu avec lui une correspondance suivie ; j'étois sûr d'en être bien reçu. Je lui contai mon aventure ; il me donna toutes les consolations que je pouvois désirer. Ce fut lui qui m'indiqua l'hermitage où Fernand m'a vu, et qui m'en mit en possession.

» L'histoire de cet hermitage étant absolument étrangère à ce que vous désirez savoir de moi, je m'abstiendrai de

vous la conter. Elle se trouve d'ailleurs dans un manuscrit que je remettrai à Fernand.

» Voilà, dit en finissant de Suza, les seules lumières que je puisse répandre sur un événement dont personne ne gémit et ne souffre plus que moi. Si cet exposé fidèle et vrai est ma seule arme contre les présomptions qui s'élèvent des circonstances de cèt événement, pour transformer un homme irréprochable en un infâme assassin, je ne saurois qu'y faire, et si je ne puis mieux faire, je n'en suis que plus à plaindre. Je n'ai point vu le couteau dont on me parle, et il n'est pas étonnant que dans le trouble où j'étois, que dans les ombres de la nuit, je ne l'aie point apperçu. Mais qu'y auroit-il d'étrange que l'assassin fût un des scélérats qui m'ont volé? Y a-t-il donc si loin d'un vol nocturne fait avec effraction, à un assassinat?

» Cependant si l'on combat contre

moi avec des présomptions, je pourrois bien aussi de mon côté combattre avec des présomptions. Quelle apparence que j'aie gardé Joseph chez moi pendant quatre ans, sans que personne l'eût jamais aperçu? A quoi ressembleroit cette folie de ne lui avoir pas rendu sa liberté, lorsque par la mort de tous les siens, il est devenu le seul héritier de leur nom et de leur fortune? Pourquoi de tous les moyens de commettre le plus noir des forfaits, ai-je précisément adopté celui qui pouvoit le mieux m'accuser? Comment expliquer cette mal-adresse de n'avoir pas su cacher à tous les yeux, le corps, ce couteau sanglant...? »

« Laissons-là, laissons-là les présomptions, dit votre père en interrompant de Suza. Je ne veux, je ne peux plus rien entendre sur tout cela; en voilà bien assez. Quelle épouvantable aventure! continua don Pedro en se levant. Malheureux Joseph! »

Il fit ensuite à grands pas trois ou quatre tours dans son cabinet, vint à moi, me saisit par le bras, me conduisit dans l'embrasure de la fenêtre, et me dit : « Toute cette histoire est effroyable ! cet homme est innocent. » Sans attendre ma réponse il retourna sur ses pas, fit encore trois ou quatre tours, revint à moi, et me dit : « Il est innocent, vous dis-je. » Il fit une troisième promenade comme les deux premières, revint de nouveau à moi, et me dit : « Je ne l'enverrai point à Madrid ; je m'en garderai certes bien. »

Toujours sans attendre ma réponse qui n'eût été qu'une vive approbation des sentimens qu'il avoit conçus, il retourna à sa place, et dit à de Suza : « Seigneur, vous devez avoir des affaires à régler ; montez dans votre chambre ; mettez ordre à tout ; comptez qu'il ne vous sera pas possible de revoir de long-tems votre hermitage ; arrangez-vous sur cela ; chargez de vos commissions Fernand ; il s'en acquittera avec

soin : vous vous trouverez bien de lui avoir donné votre confiance. Ecrivez à Madrid. Je pense que la présence à Naples de votre sœur et de votre fille, vous seroit d'une grande consolation, sans compter que leurs secours peuvent vous être nécessaires. Allez, seigneur : je vous donne une heure, au bout duquel tems vous viendrez me rejoindre dans mon cabinet, pour apprendre mes intentions. Fernand, suivez César. »

Je montai avec de Suza dans ma chambre. Là je me livrai sans contrainte à toute l'effusion des sentimens dont j'étois pénétré pour lui. Je l'embrassai ; je l'appelai mon père ; je lui promis toute la soumission du fils le plus respectueux ; je le suppliai de me pardonner l'abominable soupçon que j'avois osé élever sur son incorruptible probité. « Fernand, me dit-il, vous êtes un enfant, un véritable enfant. Il pourroit bien se faire que vos caresses ne fussent pas dans ce moment dégagées de tout intérêt. Sachez cependant que le père de l'aimable

Joséphine ne se gagne pas par des flagorneries. Mais on nous laisse peu de momens; ne les perdons pas en paroles. — Mais, mon Dieu! lui-dis-je, que comprenez-vous aux dernières paroles de don Pedro? *Mettez ordre à vos affaires; je vous donne une heure.* — Je n'en sais rien, répondit-il; il fera comme il l'entendra; c'est l'affaire de sa conscience. Nous n'avons pas le tems de délibérer. »

En disant cela il prit du papier et écrivit une lettre. Après l'avoir écrite et signée, il me la remit sans la cacheter, et me dit: « Fernand, vous me ferez plaisir d'aller dès aujourd'hui au mont Pausylippe en voiture; vous laisserez la voiture au bas du mont. Vous irez porter cette lettre au supérieur des Servites, qui sans qu'il soit besoin que vous ameniez personne avec vous, vous indiquera le moyen d'enlever tous mes effets. S'ils ne pouvoient pas tous être transportés dans un seul voyage, vous en feriez un second,

un troisième. Vous recommanderez aux personnes qui feront le déménagement, d'avoir le plus grand soin de mes deux chiens : ce sont ceux que j'avois à Aguilar. Vous vous approprierez le manuscrit dont je vous ai parlé, et qui a pour titre : *Histoire de l'Hermitage du mont Pausilyppe.* Je vous ai déja donné mon petit chien épagneul, dont le père et la mère se sont laissés cheoir six semaines après sa naissance, dans les précipices qui bordent l'hermitage. C'est un animal d'une excellente race ; je suis étonné de ne pas vous le voir. Est-ce que vous n'auriez pas eu la patience de l'élever ? »

C'est ce petit chien, mon cher don Carlos, que je vous ai envoyé. De Suza fut tranquille sur son compte lorsque je lui appris que j'en avois fait présent au fils de l'ambassadeur. Il écrivit ensuite une seconde lettre en deux ou trois lignes. Il cacheta celle-ci, et après l'avoir cachetée, il me dit : « Je ne vous chargerai pas de

celle-ci; elle est pour ma fille. Comment la lui feriez-vous tenir? » Je lui répondis que ce seroit don Carlos, le fils de l'ambassadeur, qui la remettroit en main-propre. « A d'autres, me dit-il. Toujours des jeunes gens entre ma fille et moi, cela ne me convient pas. Non, non, j'en chargerai don Pedro. Allons, ajouta-t-il, savoir ce qu'on nous veut. Le délai qu'on nous a accordé est expiré; descendons. »

En entrant dans le cabinet de votre père, nous le trouvâmes occupé à écrire une lettre. Il nous salua d'une inclination de tête, acheva d'écrire sa lettre et la cacheta. Se levant ensuite il dit à de Suza : « Seigneur, toutes vos dispositions sont-elles faites? — Oui, seigneur, répondit de Suza. — Toutes absolument? — Toutes. — N'avez-vous à me charger de rien en particulier? — D'une lettre si vous le voulez bien, pour ma fille. Elle est fort courte; mais Fernand m'ayant dit qu'il enverroit à votre fils le récit de ce qui

me concerne, je pense que don Carlos trouvera une voie honnête de faire parvenir ce récit à ma fille. — Reposez-vous de cela sur mon fils. Votre lettre partira avec celle de Fernand. Est-ce tout, seigneur de Suza? — C'est tout. »

Votre père tira alors le cordon de sa sonnette, et dit au domestique qui parut: « Faites-moi venir mon capitaine des gardes. » Je restai immobile d'effroi en entendant cet ordre; je ne savois qu'imaginer. De Suza n'étoit nullement ému. Lorsque le capitaine des gardes fut entré, don Pedro lui dit en lui montrant de Suza: « Voilà votre prisonnier, il est inutile de lui demander ses armes, il n'en a point sur lui. Vous allez le conduire sur-le-champ au château de l'Œuf. Voici une lettre que vous remettrez au gouverneur du fort; en voici une seconde que vous lui remettrez également; elle est du ministre de la guerre, qui m'autorise à cette démarche. Vous direz au gouverneur que ce

soir ou demain matin, je lui porterai des ordres supérieurs et de plus amples instructions. Prenez garde à la manière dont vous écrouerez votre prisonnier. Le registre doit porter simplement : *Ecroué à la demande de l'ambassadeur d'Espagne, pour être représenté et rendu à lui seul à sa première réquisition.* Ecrivez ces mots afin de ne point les oublier. »

Le capitaine des gardes ayant écrit, et votre père s'étant assuré qu'il avoit transcrit fidèlement, fit un salut à de Suza, comme pour prendre congé de lui. « Seigneur, lui dit de Suza, j'avois cru qu'au lieu de me priver de ma liberté, on me remèneroit où l'on m'avoit trouvé. — Cela ne se peut pas, répondit don Pedro. — Seigneur, dit alors de Suza, je mets en vous toute ma confiance. — Vous faites sagement, lui dit votre père ; je vous servirai en toute occasion ; ne doutez pas de cela ; et vous devez bien penser que Fernand me secondera de son mieux. —

Pourrois-je du moins savoir, demanda encore de Suza, si ma détention sera longue? — Je n'en sais pas plus que vous, répondit don Pedro; votre liberté dépend d'un événement que je voudrois croire possible, mais que ni vous ni moi ne pouvons prévoir. Votre détention au reste ne sera pas absolument désagréable; vous aurez le fort pour prison: vous verrez Fernand et qui vous voudrez, excepté moi. »

« Prendrons-nous, demanda le capitaine, une voiture, ou irons-nous à pied? — Comme il plaira au prisonnier, répondit votre père: c'est à lui à donner ses ordres. — Quelles mesures, continua le capitaine, prendrai-je pour m'assurer de lui? — Pas d'autre, lui dit don Pedro, que sa parole. »

De Suza alors prit congé de nous: il m'embrassa, me recommanda de l'aller voir souvent, ce que je lui promis de tout mon cœur, et fit une profonde salutation

à votre père qui la lui rendit, ordonna qu'on ouvrît les deux battans, et l'accompagna jusques sur la première marche de l'escalier, où il le salua de nouveau. Rentré dans son cabinet, il me dit : « Fernand, je n'ai rien à vous dire; vous pouvez vous retirer; je vous donne vacance pour toute la journée. »

Je profitai de la vacance pour aller dans l'après-midi, remettre la lettre au supérieur des Servites. C'est un homme tout rond, qui a un peu le caractère de la supérieure de ma petite Rosalie. Il me fit mille caresses, et me conta toute l'histoire de sa liaison avec de Suza qu'il aime beaucoup. Lorsqu'il eut lu sa lettre, il me dit: « Il faut croire qu'il est là pour son bien; Dieu prendra pitié de lui; il y a assez long-tems qu'il fait pénitence: son innocence sera reconnue. Vous verrez, mon enfant, que s'il faut un miracle pour cela, le ciel le fera. » Le bon père voulut absolument que je prisse des rafraîchissemens,

et que j'emportasse un petit panier de figues, me disant que nulle part elles n'étoient aussi bonnes que dans le jardin du couvent ; ce qui je crois, est vrai. Après la collation il m'embrassa, et me jura que comme ami de de Suza, j'étois aussi et je serois toujours le sien. Il appela ensuite quatre frères robustes qui m'accompagnèrent à l'hermitage, et firent le déménagement ce jour-là et le suivant avec un zèle qu'on ne rencontreroit pas chez d'autres hommes.

Il est tems, mon cher don Carlos, que je finisse cette longue lettre qui est véritablement un volume. Je ne l'accompagne d'aucunes réflexions: je n'en ai pas le tems; mais je ne peux m'empêcher de vous dire que la conduite de votre père à l'égard de de Suza, est pour moi incompréhensible. S'il arrive un nouveau malheur à cet infortuné, à qui faudra-t-il s'en prendre?

Je dois aussi vous dire que le silence dans lequel vous persistez à vous tenir

renfermé sur la cause de cette mélancolie où vous vous laissez aller, afflige sensiblement votre père. Je ne comprends rien à vos idées sur cela; il me semble qu'aucune considération de quelque nature qu'elle soit, ne peut vous empêcher de vous ouvrir à lui. Je sais que vous n'aimez pas qu'on touche cette corde; mais qui vous dira la vérité, si ce n'est votre ami?

Votre père ne trouve aucun inconvénient à ce que vous donniez vous-même lecture de cette lettre à Joséphine.

Ce que je vous recommande par-dessus tout, mon cher ami, c'est de ne plus vous exposer comme vous l'avez fait, et sur-tout de vous bien tenir en garde contre les embûches de ce maudit Wanderghen qui est le *leo rugiens, quærens quem devoret.*

Je suis pourtant bien fâché qu'on ne puisse pas faire quelque chose pour ce pauvre Balbuéna; mais je n'ose vous le recommander. Si votre père savoit même le

mot que je vous en dis ici, je ne serois nullement bien dans mes affaires.

*Billet de César de Suza à Joséphine de Suza sa fille.*

« C'est de Naples, ma chère enfant, que je vous écris ce billet. Venez, ma fille, venez avec votre tante me rejoindre. Je ne sais pas, je ne prévois pas ce que le ciel me réserve encore; mais étant réunis tous les trois, nos malheurs seront bien adoucis.

» Je ne vous en dis pas davantage parce qu'on ne m'en laisse pas le tems; mais il vous sera communiqué une lettre qui vous instruira au long de tout ce qui me concerne.

» Aimez bien, ma fille, votre chère tante. Si le ciel vous rend un jour heureuse, vous ne pouvez trop faire pour lui témoigner la reconnoissance que vous et moi lui devons.

» Adieu, ma Joséphine; votre père vous embrasse. »

## LETTRE III.

Don Pedro DE MASSARÉNA à Inigo ASTUCIA.

Naples, 19 Septembre 17...

DON Carlos n'a plus besoin de vos soins. Il ne faut pas, seigneur, que deux heures après la réception de ma lettre, vous vous trouviez dans ma maison.

Il me revient que vous machinez je ne sais quoi, contre une jeune personne que mon fils protège par des vues que j'approuve. Si j'entends dire que vous soyez entré dans quelque complot qui aille contre ses vues, la protection que vous accorde mon beau-frère, et dont il me paroît que vous ne vous rendez point digne, ne vous sauvera pas des suites de mon mécontentement.

Adieu, seigneur, vous voyez ce que vous vaut votre conduite; n'empirez pas votre sort par celle que vous tiendrez à l'avenir.

---

## LETTRE IV.

Le même à Laürenzo CASCARA.

Naples, 21 Septembre 17...

J'ÉPROUVE beaucoup de satisfaction, mon cher et ancien serviteur, de la conduite que vous tenez auprès de don Carlos. L'argent ne paie pas les services qui sont de la nature de ceux que vous lui rendez. Cependant encore faut-il que je fasse ce que je dois, sachant sur-tout que vous et votre femme n'êtes pas riches. J'ai écrit à mon intendant qu'en vous payant votre quartier, il y ajoute une gratification de trois cents piastres.

Quoique vous soyez, mon cher Cascara, un peu avancé en âge et incommodé, ne pensez pas encore je vous en prie, ni à la retraite, ni au repos. Vous voyez bien

que mon fils n'ayant plus Astucia, ne peut pas se passer de vous, et qu'il ne me seroit pas sage de le livrer à lui-même avec ce fonds de mélancolie qui me fait trembler pour sa santé. Il est étonnant que vous n'ayez pu encore découvrir la cause de cette tristesse. N'omettez rien pour cela, et ne perdez pas un moment pour m'en informer.

Je ne pense pas que lorsque vous recevrez cette lettre, Astucia soit encore chez moi. S'il en étoit autrement, vous me le marqueriez.

Votre Fernand travaille assez bien; j'ai rarement à dire à ce qu'il fait. Ses occupations sont réglées, et il acquiert en outre des connoissances qui lui manquoient. Il pourra devenir un excellent sujet; mais il est toujours bien enfant. Il vous aime ici vous et votre femme, comme il vous aimoit à Madrid.

Adieu, mon cher Cascara. Songez qu'étant

tant maintenant seul auprès de mon fils ; s'il arrivoit qu'il fît quelque démarche que je n'approuverois pas, vous en deviendriez responsable.

---

## LETTRE V.

Le même à don Carlos son fils.

Naples, 21 Septembre 17...

J'AI hésité, don Carlos, si je vous écrirois. Je vous écris pour la dernière fois. Si ce que vous devez à votre mère et à moi, si son bonheur et le mien, si ce qu'elle et moi avons fait pour vous, si tout cela n'est plus rien à vos yeux, que votre intérêt du moins vous persuade que vous ne courez absolument aucun risque de vous ouvrir à moi, et qu'en persistant à vous taire, vous allez vous précipiter de misère en misère. Je ne vous parlerai plus de cet article. Faites de sages réflexions, et revenez à moi, si vous voulez que je revienne à vous. Ce qui vous afflige est le désir que vous avez d'obtenir une chose

qu'il est pour vous possible ou impossible d'obtenir. S'il est possible que vous l'obteniez, attendez-la de votre père. Si elle est d'une nature que vous ne puissiez l'obtenir, recherchez mes conseils et mes consolations.

Il est inutile maintenant que vous entreteniez aucune sorte de liaison ni avec Wanderghen, ni avec Astucia. Je ne vous dis rien de votre affaire avec le premier. Si vous eussiez été l'aggresseur, je ne vous le pardonnerois pas. Mais n'ayez jamais aucune sorte de querelle. Un duelliste est un homme vil et odieux. Il ne faut combattre que les ennemis de son pays, et abandonner ceux de sa personne aux loix.

Adieu, mon fils, vous êtes bien coupable si vous doutez de ma tendresse, et si vous croyez que je ne sache ou ne puisse pas vous rendre aussi heureux que vous pouvez l'être.

## LETTRE VI.

Le même à Spinoletta DE MASSARÉNA son épouse.

Naples, 21 Septembre 17...

JE vous adresse mes dépêches pour la cour. Je connois quelqu'un qui voudroit bien recevoir de moi cette marque de confiance; vous le connoissez aussi, et savez bien que je veux parler de votre cher frère. Je l'aurois donnée à don Carlos; mais il ne la mérite pas. Je sais me passer des gens qui ne veulent pas de moi.

Ces dépêches ont pour principal objet de répondre aux demandes dont on ne cesse de me fatiguer, de trouver César de Suza, et de l'envoyer pieds et poings liés à Madrid. J'ai trouvé César de Suza, il est en ma puissance, et je ne l'enverrai point à Madrid. La raison en est qu'il est innocent. Comment se fait-il qu'il l'est? Je n'en sais sur

cela pas plus que vous. Mais ayant la conviction de son innocence, je lui faciliterois plutôt le moyen de s'enfuir aux antipodes, que de le livrer. J'ai pris des mesures pour que sans aller aux antipodes, son sort dépende de moi seul.

Voilà ce qu'il faut faire entendre aux personnes pour qui sont mes dépêches. Parlez avec fermeté et dignité, et de manière qu'on comprenne bien qu'il est inutile de me dire désormais un seul mot de cette affaire. Assurez que je ne répondrai à aucune des lettres où il en sera question. Je veux avoir carte blanche sur cet article, et quand on ne me la donneroit pas, je la prendrois. Je connois l'étendue de mes prérogatives; celui qui seul pourroit y mettre des bornes, les a laissées sans limites, et quand même il m'enverroit aujourd'hui des ordres contraires à la conduite que je tiens à l'égard de de Suza, j'aurois le courage de lui désobéir, parce qu'il seroit de son intérêt que je lui désobéisse.

Tout cela vous étonnera, tout cela fâchera bien du monde, tout cela mettra en fureur Spinoletto; mais il n'en sera que ce que je dis. Il n'est pas impossible qu'on ait un jour à se repentir de la solemnité qu'on a mise dans cette affaire, et que la cour suprême de Madrid ait à regretter qu'on ait évoqué devant elle ce malheureux procès, au lieu de le laisser aux juges qui devoient naturellement en connoître.

Vous voilà instruite de ce que contiennent mes dépêches. Faites valoir de vive voix et avec force mes intentions. Parlez en ambassadrice; vous avez droit de tout dire; et je vous aurai l'obligation de m'avoir délivré d'importunités que j'ai trop long-tems endurées.

Je ne sais que vous dire, que vous conseiller sur don Carlos. Quel remède trouver à un mal dont on ne connoît pas la cause? Il faudra cependant bien prendre un parti; je l'aurois déja pris si ce n'étoit la revue du mois prochain; nous n'en sommes pas

loin. Pensez-vous que nous puissions attendre jusques-là ? Faites je vous prie, surveiller plus que jamais toutes ses démarches. Il est possible que quelqu'inclination bizarre remplisse son cœur. Si cela étoit, il n'y auroit pas de tems à perdre. A son âge les passions ont une force qui est à craindre. Elles peuvent en peu de jours ruiner le tempérament le plus robuste. Attirez sa confiance par tous les moyens qui sont au pouvoir d'une mère.

Je pense que vous n'aurez apporté aucun obstacle à la sortie d'Astucia. Votre frère va tempêter, va jeter feu et flammes, mais je pense que ce qui s'est passé au pré Saint-Jérôme, ne vous laisse aucun doute que cet Astucia est un misérable dont l'âme est pétrie de boue, et dont le caractère n'est que fourberie et hypocrisie. Spinoletto a retiré chez lui Balbuéna ; qu'il donne aussi asyle à Astucia; il est le maître de reprendre ses dons; mais pour Dieu! n'en recevez jamais de lui.

J'ai lieu de croire que vous ne répugnerez point à faire la commission dont je vous charge, et qu'à ma considération vous voudrez bien faire le sacrifice, je ne dis pas d'une journée entière, l'effort vous seroit peut-être trop pénible, mais d'une matinée de vos vapeurs.

Adieu, madame; vous voyez que ma confiance égale mes autres sentimens pour vous.

---

# NEUVIEME PARTIE.

---

## LETTRE PREMIERE.

Don Juan SPINOLETTO à Inigo ASTUCIA.

Aranjuez, 22 Septembre 17...

PRENEZ garde, Astucia ; si je retire ma protection, que deviendrez-vous ? Ma sœur est irritée contre vous, et je ne doute pas qu'au premier courier qui arrivera de Naples, vous ne receviez votre congé. Pour échapper à la colère du beau-frère et de la sœur quel autre refuge pourrez-vous trouver qu'Aranjuez ? Où est votre esprit, où est votre jugement, si vous avez une autre pensée ? Pourquoi donc me négliger ? Pourquoi ne pas ménager le seul protecteur qui vous reste ?

Que veut dire la conduite que vous tenez avec moi? Vous me bercez des plus brillantes promesses; sous prétexte que vous ne pouvez rien exécuter sans argent, vous me tirez journellement quelques ducats, comme si j'étois votre intendant; nous voilà au 22 septembre, et vous n'avez point encore tenu votre parole.

Ne voyez-vous pas que plus vous me vantez cette beauté, plus vous allumez en moi le feu des désirs? Il est tems enfin que j'en sois en possession; il est tems que je juge par moi-même si elle mérite le glorieux surnom de *Vénus espagnole* que vous lui avez donné. Je veux bien vous accorder encore quatre jours. Ce terme est de rigueur. N'allez pas au-delà.

Mettez donc en jeu, mon cher Astucía, toutes les ressources de votre imagination, toute l'activité de votre industrie. Hâtez-vous. Je vous saurai un gré infini de votre diligence. Vous auriez grand

tort, mon cher ami, de me négliger; car qui vous aime plus que moi? Moi seul au monde je vous veux du bien.

Comment va Wanderghen? On le dit estropié du bras droit. Dans ce cas il ne peut pas servir; il devient inutile que je sollicite pour le faire entrer dans les gardes-walones. Il faut qu'il se rabatte sur autre chose, sur un des deux consulats par exemple.

---

## LETTRE II.

Moïse Wanderghen à Salomon Wanderghen son fils.

Buen-Retiro, 22 Septembre 17...

J'apprends avec plaisir, mon cher Salomon, que ta santé est meilleure; mais c'est un grand malheur que les chirurgiens malgré tout l'argent que tu leur as donné, n'aient pas été assez habiles pour te procurer une entière guérison. Ce te sera une grande incommodité de ne pouvoir te servir de ton bras droit comme de l'autre, et j'avoue que le chagrin que tu en ressens, est fondé. Cependant il ne faut point trop t'affliger de cet accident : il t'empêchera, il est vrai, d'entrer au service; mais il est d'autres carrières où tu peux briller comme dans celle des armes. Veux-tu être alcade, corrégidor? Parle-moi à cœur

ouvert. Je te donnerai tout l'argent nécessaire pour acheter telle charge qui te plaira.

Au surplus si tu ne sers pas, ce sera un mal pour un bien. Vif et brave comme tu es, tu te serois un jour de bataille jeté au milieu des dangers, et j'aurois toujours eu à craindre qu'un canon ne t'emportât, non pas un bras, mais la tête.

Il est essentiel, Salomon, que don Juan se hâte de nous obtenir l'agrément pour le marquisat. Un vieux chrétien des Asturies va sur mon marché, et il pourroit bien l'emporter. Je dois rendre une réponse définitive sous quatre ou cinq jours. Je n'ai pu obtenir un plus long délai. Règle-toi sur cela.

Pense-tu bien, mon fils, que depuis un mois tu m'as dépensé plus d'argent que je n'en ai dépensé en dix ans de ma vie? Tu es trop généreux, Salomon; ton bon cœur te perdra. Heureusement l'année est bonne, car il n'y eut jamais tant d'in-

digens. La quantité d'effets qu'on m'apporte journellement est incalculable.

Ton domestique m'a dit que tu songeois à te marier. Je m'étonne que tu ne m'en aies pas parlé. Si cela est, mon fils, préfère la richesse à la beauté; tous ces mariages d'inclination ont une issue désastreuse. La laideur, les défauts d'une femme sont de légers inconvéniens pour le mari qui a des coffres bien garnis. Mets-toi bien dans l'esprit, Salomon, que le riche ne cueille que des roses sans épines.

Adieu, mon fils, aime-moi toujours bien, et tu auras toujours tout ce que tu désireras.

---

## LETTRE III.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

23 Septembre 17...

Lisez cette lettre de Juan de Spinoletto. Il est inconcevable que la senora Mérétrica après d'aussi belles promesses, n'ait encore rien terminé, Il n'est pas moins inconcevable que depuis plus de huit jours, vous ne m'ayez pas donné signe de vie. Vous savez les considérations qui m'empêchent de vous voir chez vous. Finissons, Wanderghen, il en est tems. Don Juan n'est pas un homme que vous et moi puissions jouer impunément. Ecrivez-moi sur-le-champ où nous en sommes, et si vous renoncez à tout le bien qui peut vous venir d'Aranjuez.

## LETTRE IV.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

23 Septembre 17....

QUOIQUE je sois à peu-près guéri, je ne me sers point encore de mon bras; je le porte en écharpe, et il m'y restera pour toute la vie une foiblesse, une gêne, une roideur qui exclura tout exercice un peu violent; de sorte que je dis pour toujours adieu à Mars. Jugez combien je dois aimer celui qui m'a mis dans cet état. N'en étant donc pas encore au point de pouvoir écrire, ce sera mon fidèle secrétaire qui tiendra la plume sous ma dictée. Je puis d'autant moins me passer aujourd'hui de son service, que j'ai longuement à vous entretenir. Vous allez voir si malgré ma situation, j'ai perdu du tems. Ne condamnez donc pas sans entendre.

D'abord quant à ce qui regarde la mérétrica, ne vous plaignez pas d'elle. C'est une femme prudente et consommée dans l'art de mener à bien ces sortes d'aventures. La précipitation eût tout perdu, et une nécessaire lenteur a tout gagné. Avant de mettre l'oiseau en cage, il falloit le tenir. Tous les filets n'étoient pas bons pour se saisir de celui-ci. Enfin nous avons imaginé un piège d'autant plus merveilleux, qu'il est de la plus grande simplicité. L'oiseau s'y prendra nécessairement. Ne sortez plus de chez vous ; tenez-vous prêt à le venir recevoir ; concertez-vous auparavant avec la mérétrica ; dès que vous serez convenu des mesures que vous prendrez lorsqu'on vous aura fait mettre la main sur votre proie, on tendra le piège. Prévenez aussi l'aimable sybarite d'Aranjuez de ne point faire d'absence, et de s'attendre à vous voir arriver à tout instant. Je n'ai donc plus rien à vous dire sur cela ; l'affaire main-

tenant, toute l'affaire dépend de vous seul. Venons à un autre article.

Vous savez que je vous avois promis de parvenir à faire expulser don Carlos de chez la senora Texada, ou du moins de le compromettre avec cette famille. Vous savez que je lui soupçonnois sinon une inclination bien décidée, du moins quelque goût pour la brune Bénédictine. Voici ce qui est arrivé.

Depuis que je suis malade la cuisinière de la bonne femme Texada n'a pas manqué un seul jour de venir s'informer de ma santé de la part de ses maîtresses, et en particulier, ajoutoit-elle chaque fois, de la part de mademoiselle Bénédictine. J'ai conclu de *cet en particulier*, que la demoiselle Bénédictine qui véritablement vaut une fantaisie, avoit pris très au sérieux les propos doucereux que je lui ai quelquefois adressés, et dont elle ne s'est jamais fâchée. Qu'ai-je fait? Dès que mes doigts ont pu un peu jouer, et en dépit des

ordres des chirurgiens, j'ai tracé à mademoiselle Bénédictine d'une main tremblante les lignes suivantes :

« Etendu sur un lit de douleur, presqu'entre les bras de la mort, je trouve des forces dans la vivacité de ma reconnoissance. Je n'écoute qu'elle; et malgré les ordres de ceux qui me soignent, je prends la plume pour vous remercier, mademoiselle, de l'intérêt que vous daignez prendre à un infortuné qui souffre bien plus d'être éloigné de vous, que de la blessure qu'il a reçue. »

Vous, Astucia, vous auriez brusqué l'assaut. Prenez leçon ; écoutez avec quel art j'ai filé cette petite séduction. Je recommande qu'on remette le poulet en main propre. Le poulet est remis à mademoiselle Bénédictine, et fille qui reçoit un poulet, est à demi-vaincue. On le lit, on le relit avec intérêt, et on me répond que l'on n'a fait que ce que l'on devoit, et qu'on l'a fait avec plaisir. Fort de ce léger

succès, je griffonne un second billet dont voici la teneur :

« Me serois-je trompé, mademoiselle? La personne qui vient régulièrement s'informer de ma santé, auroit-elle pris sur elle de vous faire parler, sans réellement en avoir reçu la commission ? Ce qui sembleroit me le confirmer, c'est que dans le transport de ma reconnoissance, je vous écris un billet. Je mets ma vie en péril pour vous le tracer ; et vous le laissez sans réponse. Le silence ne semble-t-il pas dire que je me suis trop flatté en présumant que vous preniez intérêt à ma situation ? Mon bonheur a été de bien courte durée. Ah! de grâce, ne me laissez pas dans ce cruel doute. S'il est vrai que je sois assez heureux pour vous inspirer quelque intérêt, par pitié daignez m'en instruire par un mot de votre main, et alors je n'en pourrai plus douter, et alors je serai au comble de mes vœux. »

Sentez-vous, Astucia, tout ce qu'il y a

d'ingénieux dans cette petite ruse ? Il étoit naturel que Bénédictine en lisant ce second billet, imaginât que la cuisinière avoit oublié de dire que ce qu'on avoit fait, on l'avoit fait avec plaisir. Et c'est en effet ce qu'a imaginé Bénédictine. Qu'en est-il résulté ? La réponse suivante :

« Il est très-vrai, seigneur, que je suis bien fâchée de votre accident, et que je désire beaucoup votre prompt rétablissement. »

Cela est court ; mais en lisant ces deux mots, je frémis moi-même de l'abyme que l'inconsidérée Bénédictine creusoit elle-même sous ses pas. Une fille sous la puissance de sa mère, écrire ainsi à moi qui ai voué une haîne éternelle à don Carlos, protecteur de sa famille, à moi, l'ennemi juré de son frère ! Sentez-vous toute la force de cette inconséquence ? Je n'eus garde d'abandonner les avantages que me donnoit cette impardonnable étourderie. A cette courte réponse, je répliquai comme vous allez voir :

« Il est donc vrai, mademoiselle, que je ne m'étois point abusé ! Que votre générosité est grande ! Que d'actions de grâces ne vous dois-je point pour tant de bontés ! Quel billet, quel délicieux billet vous m'avez écrit ! Je le pose sur mon cœur : il le pénètre de tous les germes de la santé ; il verse un baume salutaire sur ma blessure. Ah ! je ne sens plus mes maux. Je serai bientôt rétabli. Ma guérison, adorable Benédictine, sera votre ouvrage ; et le premier usage que je ferai du retour de mes forces, sera d'aller à vos pieds vous témoigner toute ma gratitude. »

Vous lisez cela, Astucia, comme vous liriez une page des *infiniment petits* de l'Hôpital ; vous n'y entendez pas finesse ; vous ne prévoyez pas le but où je devois arriver en jouant ainsi le passionné. Vous allez le voir. Ce nouveau billet resta sans réponse. Je n'en fus point étonné, je n'en attendois aucune ; mais la correspondance étoit trop bien engagée pour qu'elle n'allât

pas plus loin. Après avoir fait le passionné ; je fis le langoureux ; je lus une page de Jérémie, et j'écrivis ce qui suit :

« Qu'ai-je dit ? Comme dans l'ivresse de ma joie, je me faisois illusion ! Moi, me présenter devant vous ! J'oubliois que j'étois banni de votre présence ! Quoi ! mademoiselle, il ne me sera plus permis de vous aborder, de vous entretenir ! Qu'ai-je donc fait pour mériter cette disgrâce ? Mes efforts pour renfermer au-dedans de moi-même les sentimens honnêtes et purs que vous m'avez inspirés, devoient-ils avoir cette cruelle récompense ? »

Vous m'allez demander ce que j'entendois par cette jérémiade. Eh ! je voulois que Bénédictine aussi m'en demandât l'explication. Elle n'y manqua pas ; j'en reçus ces deux mots :

« Pourquoi ne viendriez-vous plus nous voir ? Ma mère ni moi ne vous l'avons défendu. »

Vos épîtres sont laconiques, mademoi-

selle Bénédictine, dis-je en moi-même; en lisant ces deux mots; mais je saurai bien vous faire jaser longuement. Voyez cependant avec quelle adresse j'avançois mes affaires de jour en jour, et comme je marchois de progrès en progrès. Pour premier succès je me fais écrire; pour second succès je me fais désirer. Poursuivons : ces deux mots lus, je traçai le billet que vous allez lire :

« Parlons, mademoiselle, sans fard comme sans contrainte, et permettez-moi de vous prier d'imiter ma franchise. Aux termes où j'en suis avec don Carlos, puis-je avec prudence me trouver chaque jour tête-à-tête avec lui? J'ai prouvé que je ne le craignois pas; mais vous ne voudriez pas vous-même m'exposer à recommencer souvent une semblable scène. Le respect me contiendroit en votre présence, mais je souffrirois, et vous vous affligeriez de me voir souffrir. D'ailleurs on peut se rencontrer soit en arrivant, soit en sortant;

ce seroit un état habituel de gêne, et vous êtes trop bonne pour me condamner à ce martyre. Prononcez donc, mademoiselle, entre don Carlos et moi. Il a le bonheur d'être admis journellement auprès de vous. S'il continue à jouir de cette faveur lorsque je serai rétabli, ne dois-je pas en conclure que vous me rejetez, que vous me défendez de paroître devant vous? Une réponse à cette question est peut-être plus importante pour vous-même que vous ne pensez. »

Y êtes-vous, maintenant, Astucia? Voyez-vous comment mon étourdie pour avoir fait la faute de recevoir mon billet, se trouve en quelques jours entraînée à se livrer ou à don Carlos ou à moi. Vous ne voyez pas cela, dites-vous? Eh bien! la chose va vous paroître plus claire que le jour. O! Astucia! grande, grande leçon pour les jeunes personnes qui sont tentées de recevoir et d'écrire des billets. Quelle réponse pouvoit faire Bénédictine à ma

dernière missive? Précisément celle qu'elle fit; la voici :

« J'en suis bien fâchée, seigneur; mais vous ne pouvez pas exiger que nous fermions notre porte à don Carlos qui est le protecteur de notre famille et l'ami de mon frère. Ne feriez-vous pas mieux de vous racommoder avec lui? Cela ne seroit peut-être pas difficile si vous vouliez y mettre un peu du vôtre. »

Vous me croyiez vaincu : point du tout. J'attendois cette objection; je voulois qu'elle me fût présentée. La réponse que j'y fis me donna tout l'avantage qu'elle devoit me donner. Lisez cette réponse :

« Si en sacrifiant, mademoiselle, mon juste ressentiment contre don Carlos, nous pouvions vous et moi arriver au même but, ne doutez pas que je ne fisse avec joie ce sacrifice. Il me suffit d'entrevoir que vous le désirez pour que je m'y porte avec résignation. Quant à la brouillerie avec Fernand, c'est une bagatelle qui ne vaut pas

la peine d'en parler, et il ne sera plus question de cette misère quand vous l'ordonnerez. Voulez-vous en un mot éprouver si je suis entièrement dévoué à vos volontés ? Dictez-moi vous-même la lettre que vous voulez que j'écrive à don Carlos, et je l'écrirai aveuglément ; je ferai toutes les avances que vous ordonnerez. Mais quand je me serai ainsi humilié, en conservera-t-il moins un titre qui s'oppose à ce que lui et moi nous puissions jamais nous trouver ensemble auprès de vous ? Permettez-moi de vous développer cette pensée. Quand deux cavaliers sont journellement admis à faire leur cour à une personne jeune, aimable, belle comme vous l'êtes, ils ont certainement leurs vues ; ils sont rivaux. Ne vous effarouchez pas de ce mot ; la nécessité me l'arrache ; le moment est venu pour don Carlos et pour moi d'expliquer le véritable motif des visites journalières qu'il nous est permis de vous faire. Je dis le mien franchement : je suis unique héritier

d'un père fort riche, et vous savez que dans ce moment, j'ai l'espoir de faire porter le titre de marquise à la personne qui daigneroit unir son sort au mien. Je mets ma fortune et mes espérances à vos pieds. Acceptez-les, et mes vues seront remplies. Je n'en ai je vous jure, pas d'autres. Quelles sont celles de don Carlos? Sommez-le de s'expliquer; mais ne vous flattez pas qu'elles soient aussi pures que les miennes. Le fils d'un ambassadeur, le neveu de Spinoletto, un colonel n'abaisse pas ses regards, il les tient élevés, et ne veut unir sa destinée qu'à une personne dont le père soit un des *los primos*. Cependant don Carlos est mon rival; je vous l'ai démontré. Que prétend-il donc? Ce qu'il prétend? Ce n'est pas une épouse qu'il veut, c'est une... Mais le respect que je vous dois, mademoiselle, m'empêche de continuer. Au surplus comme j'ai l'honneur de vous le dire, daignez le faire expliquer. Si ses vues sont aussi pures que les miennes, si

ses idées de grandeur ne l'empêchent point de se mettre à votre portée, il est juste que vous le préfériez à moi qui ne puis vous élever aussi haut ; au moment où vous m'aurez fait connoître sa résolution, je lui cède la place. Je ne murmurerai point de la rigueur de mon sort, parce que je ne songerai qu'à votre bonheur. J'ose seulement vous demander que cette expérience se fasse sur-le-champ. Etant pressé vivement moi-même par mon père, par des arrangemens de famille, par mille considérations toutes très-fortes, de prendre à l'instant même un parti, je ne saurois différer plus long-tems de m'arrêter à une résolution quelconque. »

Eh bien! qu'en pensez-vous? La sœur de Texado pouvoit-elle reculer? Un mariage pour une fille de son âge, et qui n'aime pas le vœu de chasteté, n'est point une de ces choses qu'on laisse échapper; c'est l'occasion qu'on saisit aux cheveux.

Ainsi fit Bénédictine. Voici le paquet que j'en reçus en réponse à ma lettre :

1°. Un billet de sa mère à don Carlos, conçu en ces termes :

« L'intérêt que vous prenez à ce qui regarde notre famille, me fait vous prévenir que je me vois obligée de penser à l'établissement de ma fille aînée. Jusqu'à ce qu'elle soit établie, il ne seroit pas convenable que je lui laissasse recevoir la visite d'aucun autre cavalier que de celui qui la recherchera en mariage. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir que j'eusse l'honneur de vous prévenir de cet arrangement. Je vous supplie de ne le point prendre en mauvaise part, et de vouloir bien nous continuer les bontés dont vous nous honorez. »

2°. Réponse de don Carlos dont voici la teneur :

« Vous devez bien penser que tout arrangement qui procurera le bonheur de mademoiselle Bénédictine, aura mon

approbation. Mais, madame, permettez-moi de vous dire qu'aux termes où j'en suis, et où j'en serai toujours avec Fernand, je mérite d'être consulté sur une affaire de laquelle dépend le bonheur ou le malheur de mademoiselle votre fille. Si le choix que vous ferez pour elle doit la rendre heureuse, vous ne devez pas douter que je n'y souscrive de tout mon cœur; mais s'il en étoit autrement, je m'y opposerois de tout mon pouvoir. Je suis, madame, un peu de la famille; ainsi vous ne devez point vous formaliser de la chaleur avec laquelle je vous parle sur une chose de cette conséquence. Votre choix est-il déjà arrêté? S'il ne l'est pas encore, je continuerai à vous rendre mes devoirs aussi fréquemment que par le passé. S'il l'est, je crois avoir assez mérité de vous, pour que vous ne me fassiez point un mystère du nom de celui que vous destinez à être le beau-frère de mon ami. S'il est digne de le devenir, comment seroit-il possible qu'il pût prendre de

l'ombrage de l'assiduité avec laquelle je fréquente votre maison? Quand il pourroit me méconnoître au point de se formaliser de mes visites, vous, madame, de qui j'ai l'honneur d'être connu si particulièrement, vous vous empresseriez sans doute de lui apprendre ce que je suis dans votre famille. En deux mots, madame, si vous n'avez point encore fixé votre choix, pourquoi vous hâtez-vous de fermer votre porte au meilleur ami de votre famille? Si vous l'avez déjà fixé, pourquoi me faites-vous un mystère du nom de celui sur qui il est tombé? Daignez, madame, me l'apprendre; et croyez qu'aussi-tôt que j'en serai instruit, je me comporterai de manière à ne vous donner aucune sorte d'inquiétude sur la conduite que je tiendrai à votre égard. Si vous refusiez de m'accorder une marque de confiance qui m'est due sous tous les rapports, j'en conclurois que vous rougissez de votre choix à mes yeux; alors votre choix ne seroit

pas bon, et je prendrois mes mesures pour être exempt de tout reproche. »

Ce n'étoit peut-être pas là la réponse qu'attendoit la senora Texada, ou du moins sa chère fille. On ne laisse pas d'y entrevoir un dépit qui à des yeux clairvoyans dit bien des choses; et je ne doute plus maintenant que don Carlos n'eût réellement les vues que je lui avois supposées dans mon dernier billet à Bénédictine. Il pourroit bien se faire aussi que la bonne femme Texada eût conçu quelqu'espoir de devenir la belle-mère du fils du fastueux don Pedro de Massaréna. Il entre tant de vanité dans les têtes de cette engeance texadine, que Figuera Texada pouvoit bien avoir conçu cette folie. Je crois bien aussi que s'il eût été possible que don Carlos eût pu s'abaisser jusqu'à témoigner qu'il ne dédaignoit pas une alliance avec une telle famille, j'aurois eté congédié *ipso facto*, et en dépit de mon futur marquisat. Vous allez voir par la

réponse que la mère de Bénédictine fit à la lettre de don Carlos, qu'elle avoit en effet quelqu'idée qu'il pouvoit bien avoir la tentation de devenir son gendre.

« La confiance que nous devons en effet avoir en vous, m'oblige de ne pas vous dissimuler que le cavalier qui recherche ma fille en mariage, croit que vous êtes son rival. Nous sommes bien loin de concevoir l'espoir d'un honneur qui n'est pas fait pour nous; mais enfin voilà la chimère que s'est mise en tête celui qui a fait des propositions à ma fille. Je lui dois même cette justice qu'il a assuré que dans le cas où il seroit en concurrence avec vous, c'est-à-dire, où vous auriez les mêmes vues que les siennes, il se retireroit, et n'auroit garde de prétendre l'emporter sur vous. Enfin si je ne vous ai pas dit son nom, c'est que véritablement ce nom peut ne vous être pas agréable. Je me fais un devoir de vous apprendre aujourd'hui que c'est le seigneur Salomon.

Wanderghen qui veut entrer dans notre famille. Je suis désespérée qu'il ne soit pas honoré de votre amitié; et cette considération eût suffi pour déterminer ma fille à ne point entendre ses propositions. Mais obligée de trouver une dot pour la cadette qui va se faire religieuse, je ne puis pas en faire une bien considérable à l'aînée. Wanderghen étant fort riche par lui-même, se réduira à ce que je pourrai donner sans me gêner, et ma fille aura la satisfaction d'avoir fait un mariage avantageux, et de ne m'avoir point été à charge. Voilà les puissantes considérations qui m'ont guidée. J'espère qu'elles trouveront grâce à vos yeux, et qu'à cause du bien que vous voulez à la famille, vous ne les désaprouverez pas. »

Don Carlos répliqua en homme vain et courroucé. Voici cette réplique :

« Je ne vous dis rien, madame, sur le choix auquel vous vous êtes arrêtée, parce que j'aurois trop à vous dire. Non certes

je ne me rencontrerai jamais avec cet homme, ni chez vous, ni nulle part. Je suis plein d'estime pour mademoiselle Bénédictine et d'affection pour toute votre famille ; mais je ne suis point le rival de Wanderghen. Que votre chère fille ne prenne point ceci en mauvaise part : mais qu'elle se persuade bien que Wanderghen lui-même ne pense pas que je suis son rival. Et vous, madame, ne faites pas une telle attention à la fortune, que cette considération l'emporte sur toutes les autres convenances qui doivent entrer dans une union dont la durée égale la vie. Assurez-vous bien d'abord de la vérité des dispositions qu'on vous a manifestées. Je vous parle avec franchise, je ne les crois nullement sincères. Si elles le sont, ce n'est point encore assez ; il faut autre chose que des richesses pour le bonheur de votre fille.

» Adieu, madame ; je m'abstiens donc de paroître chez vous, puisque vous croyez

que ma présence pourroit nuire à un mariage auquel je ne crois point. Eloigné de vous je ferai des vœux pour la félicité de mademoiselle Bénédictine, et dussé-je vous déplaire, je prendrai des mesures pour l'assurer. »

A ce fatras d'ennuyeuses épîtres la pauvre Bénédictine ajouta de sa main quelques mots qui s'adressoient à moi. On y voit tout le regret qu'elle ressentoit que je lui eusse enlevé son don Carlos. Voici la copie de ce billet :

« Vous voyez, seigneur, que je me suis conformée à ce que vous désiriez de moi. Je crois que vous sentirez le prix de cette déférence, et que vous comprendrez toute la grandeur du sacrifice que je vous ai fait. Il n'y a point d'homme plus aimable que don Carlos. Je ne lui connois que d'excellentes qualités et pas un défaut. C'est un cavalier incomparable. Pour vous faire plaisir je me prive de sa société qui m'étoit très-agréable, et j'ôte peut-

être à ma famille un ami duquel elle pouvoit tout attendre. Jugez si je pouvois faire davantage pour vous. Je compte que vous en aurez toute la reconnoissance que vous devez en avoir. Je pense trop bien de vous pour croire que don Carlos ne se trompe pas dans l'opinion où il est que les dispositions que vous avez manifestées, ne sont pas sincères. Il est bien vrai que vous nous avez long-tems dit que vous ne vouliez pas vous marier; mais je dois croire que vous avez changé de résolution, puisque vous me le dites; et vous êtes trop honnête pour manquer à un engagement aussi sacré que celui que vous avez pris avec moi. J'attends avec beaucoup d'impatience un mot de votre main. »

Ne vous l'avois-je pas dit, Astucia, que je parviendrois à faire jaser longuement la pauvre Bénédictine? Vous voulez savoir comment je me suis comporté depuis cette missive? L'histoire ne sera pas longue. Je ne satisfis point l'impatience de la demoi-

selle ; je ne répondis point ; j'étois trop piqué du *cavalier incomparable* et de l'importance qu'on mettoit au sacrifice. Je fis dire de vive voix que ma main étoit trop foible pour écrire, et que dès qu'il me seroit possible de sortir, je porterois moi-même la réponse. C'est en effet ce que je ferai. Mais si je tiens, on ne me tient pas. Je suis plus fin que la senora Texada. Sa fille est maintenant plus en mon pouvoir qu'au sien ; je la conduirai au but ; mais ce but ne sera pas le mariage. Voilà une famille qui se souviendra long-tems de m'avoir connu, et Fernand se convaincra qu'il valoit mieux m'avoir pour ami que pour ennemi. Avez-vous jamais vu, Astucia, une position plus délicieuse que la mienne ? En me livrant à toute l'ardeur de mon penchant pour la vengeance, je m'enivre du plus doux des plaisirs ; je me couronne des myrtes de l'amour, et je ne crains pas qu'un rival vienne me troubler dans ma jouissance.

C'est ainsi, Astucia, que se conduisent les affaires; cette vie est une lutte continuelle, ce monde où nous vivons, est un champ de bataille; le genre humain, de peuple à peuple, d'homme à homme, est toujours en guerre. Puisque le sort le veut ainsi, combattons; nuisons, mais empêchons qu'on ne nous nuise; et souvenez-vous que le grand art de cette guerre est de faire tourner à son avantage le mal qu'on fait à autrui; c'est de changer pour soi en nectar les larmes qu'on fait couler à ceux qu'on blesse.

Il y a encore dans cette famille une petite Rosalie que je n'ai fait qu'entrevoir, parce qu'elle est toujours au couvent. Oh! il faut qu'elle me connoisse aussi. Elle est sœur de Texado, cela suffit pour que j'influe sur sa destinée. Eh! comment parviendrai-je jusqu'à elle? Comment? eh parbleu! j'irai tout bonnement au couvent. Si on me refuse la porte, j'escaladerai les murs. Ma première visite sera pour Béné-

dictine : ma seconde pour Rosalie ; cela est arrêté dans ma tête.

Ce n'est pourtant pas à moi, Astucia ; que Texado a soufflé un secrétariat d'ambassade ; c'est à vous, et c'est moi qui ourdis et exécute tout le plan d'une vengeance qui ne regarde que vous seul. Vous jouissez de la liberté de tous vos membres, d'une santé florissante, et vous ne bougez pas plus qu'un bloc de marbre. Et moi que ma blessure contraint de rester dans l'inaction, j'ai une force d'activité qui vous fait honte, et pour ajouter à la merveille, qui tourne toute à votre avantage.

Prenez-y garde cependant ; si vous êtes aussi pacifique avec vos ennemis, ils vous dévoreront ; et il est tems que vous preniez garde à vous. Je vois un orage se former sur votre tête ; il vient de Naples ; j'entends déja la foudre gronder. Mettez-vous à couvert. Sauvez-vous à Maroc ou à Smyrne ; vos paquets devroient être déja faits, et vous n'avez peut-être pas encore votre

commission. En vérité, seigneur Astucia, ou votre patron vous sert mal, ou vous êtes d'une indolence inexcusable.

Quant à moi je vole à des destinées plus brillantes. Je dédaigne l'offre du Sybarite d'Aranjuez. Je ne veux ni de Maroc, ni de Smyrne. Je veux rester dans ma patrie, et la faire retentir du bruit de mon nom. Dites à don Juan qu'à défaut d'une place dans le service, c'est un emploi éminent, c'est une charge importante à la cour qu'il me faut, sans préjudice du consentement pour l'acquisition de mon marquisat.

A-propos, diriez-vous que ce misérable Ambroise est venu me voir? Il est coriace: la mort n'a pu l'entamer; il se porte aussi-bien que vous; ce n'est pas peu dire. Il s'est jeté aux pieds de mon lit; il a pleuré; il m'a supplié de ne pas révéler ce que je savois sur son compte. Il nous faut conserver cet homme; nous pouvons en avoir besoin. Je lui ai promis son pardon à condition qu'il viendroit chaque jour me

demander si je n'avois pas des ordres à lui donner, et que dans le cas où il viendroit à quitter Sancha, il m'informeroit du lieu où il iroit, de la place qu'il occuperoit. Je lui ai ajouté que s'il vouloit tenir cette condition, non-seulement je lui accorderois son pardon, mais que même je le regarderois comme étant à mon service, et lui assignerois trois réaux par jour de traitement. Il m'a tout promis, et s'est répandu en vives démonstrations de reconnoissance. Je lui ai sur-le-champ, pour commencer à tenir ma parole, compté trois réaux. La vue de l'argent fait sur cette âme de boue, une impression étrange. Il ouvroit de grands yeux en recevant ses trois réaux ; il élargissoit sa main ; il me regardoit comme si j'eusse été un homme extraordinaire. Il a empoché ses trois réaux avec une joie incroyable, et m'a juré qu'il feroit pour me complaire tout ce que j'exigerois de lui. Ainsi je tiens le frippon.

J'oubliois encore de vous dire que la

messagère de la senora Texada, m'ayant rapporté que Bénédictine ne voyant point arriver une réponse par écrit, avoit beaucoup pleuré, j'ai imaginé que je devois consoler la belle affligée. Je lui ai en conséquence envoyé une paire de riches boucles à brillans dans une petite boëte cachetée. Vous direz que cela est magnifique; oui cela l'est; mais j'imaginois que la petite boëte ne seroit pas seulement ouverte, ou du moins que si elle l'étoit, on se hâteroit de me renvoyer mon cadeau. Il seroit toujours arrivé que j'aurois fait parade de générosité. Je croyois que ce seroit tout ce qui résulteroit de l'envoi. Point du tout; le présent a été accepté comme présent de noces, et j'ai été payé d'un grand remercîment. Peste! comme on est avide dans cette famille! Mais rien pour rien; et puisqu'on a fait la sottise de recevoir, il faudra bien qu'on fasse encore celle de me donner un autre paiement qu'un grand merci.

Adieu, seigneur Astucia, dès que vous aurez avis de la senora Mérétrica de vous rendre à votre poste, ne manquez pas de m'en informer. Je compte faire ma première sortie demain ou après.

---

# LETTRE V.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

24 Septembre 17...

C'est demain matin sur les sept heures, mon cher Wanderghen, que la senora Mérétrica comblera mes vœux, et la nuit suivante ceux de don Juan seront également comblés. Je me fais d'avance une fête de sa surprise ; je suis persuadé que ce qu'il verra surpasse de beaucoup ce qu'il attend. Je ne doute pas non plus que la reconnoissance ne soit proportionnée et à la beauté ravissante de l'objet, et à la hardiesse du coup qui m'en a rendu maître. J'avois besoin je vous l'avoue, de cette aventure pour ramener à moi la fortune qui alloit m'abandonner ; car don Juan commençoit à perdre patience, à

prendre de l'humeur, et je pense tout comme lui, tout comme vous, que le premier courier qui arrivera de Naples, m'apportera mon congé en bonne forme. J'ai maintenant de quoi me consoler, et je ne vous oublierai pas. Comptez que dans l'ivresse de sa joie don Juan fera tout ce que vous désirerez.

Adieu, mon cher Wanderghen, restons unis pour notre intérêt mutuel. *Vis unita fortior.*

---

## LETTRE VI.

Le même à don Juan Spinoletto.

Madrid, 24 Septembre 17..

Préparez l'autel; la victime sera demain au soir dans le sanctuaire. Je n'assisterai point au sacrifice; je serai obligé de revenir en toute diligence à Madrid, ma présence étant nécessaire auprès de don Carlos, jusqu'à ce que l'on me congédie, ce qui comme vous le dites très-bien, ne tardera pas; mais alors il faudra bien que votre protection me dédommage amplement du peu que j'aurai perdu et que je ne regretterai certainement pas. Vous savez que si je souffre l'humiliation d'un renvoi, c'est pour avoir exécuté ce que vous désiriez de moi.

Je vous apprends aussi que don Carlos a

été contraint d'oublier le chemin de la maison Texado. Vous avez donc tout ce que vous souhaitiez ; il s'est battu ; il n'est plus *entexadaillé*, et vous aurez demain celle que le grand prophète voudroit voir parmi ses houris. De grands services valent de grandes récompenses. Celle que je recevrai de vous, ne peut que redoubler mon zèle pour votre service. Comme le pauvre Wanderghen m'a beaucoup aidé dans tout ceci, je le recommande à vos bontés. Il attend de vous quelque bonne charge à la cour, sans oublier le consentement pour l'achat de Rio-Bello.

---

## LETTRE VII.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

24 Septembre 17...

MILLE et mille complimens au seigneur Astucia. Je souhaite qu'il fasse un heureux voyage, et qu'il sache profiter de cette occasion, pour forcer son patron à lui faire un sort indépendant de tout événement. Moi je ferai demain ma première sortie. Bénédictine verra luire les premiers rayons de ma convalescence. Ce bras en écharpe ne me rendra que plus intéressant, et j'espère n'avoir pas beaucoup de peine à la disposer au paiement de mes boucles d'oreilles. Je m'orienterai aussi pour arriver jusqu'à la petite Rosalie.

Avouez, Astucia, que nous sommes deux francs vauriens, et qu'avec Ambroise

Hombrénégro nous formons un triumvirat redoutable au repos des familles. Cependant que faisons-nous que nous ne devions faire pour nous maintenir et nous avancer dans le monde ? Il faut bien combattre ceux qui nous combattent. Si j'associe au reste à vous et à moi l'infâme Ambroise, ce n'est pas comme collègue, c'est comme exécuteur subalterne de nos très-hautes et très-puissantes volontés ; et il est des entreprises où ces gens de sac et de corde sont absolument nécessaires. Ceux qui gouvernent n'ont-ils pas des huissiers, des recors, des archers, des bourreaux ? C'est ce qui prouve que tous les moyens sont bons, pourvu qu'on arrive à la fin.

Ce scélérat d'Ambroise m'a dit fort sérieusement qu'après avoir bien réfléchi sur les caprices du public, il renonçoit absolument aux lettres. Ce misérable se croyoit de bonne foi digne d'être aggrégé à l'immortelle classe des auteurs. Il m'a

ajouté qu'il se dégoûtoit de la vie qu'il menoit chez Sancha, et qu'il lui prenoit fantaisie de porter le mousquet. Cela vient de ce qu'il a vu quelques soldats du régiment de don Carlos proprement vêtus, et qui comme c'est l'ordinaire de ces gens-là, lui ont assuré qu'il n'y avoit rien de si délicieux que de manger à la gamelle. Je l'ai beaucoup exhorté à laisser ignorer qu'il me vît, et à faire en effet son possible pour se glisser dans le régiment de don Carlos. Il pourra m'y être nécessaire. Il ne comprenoit pas au reste comment j'avois pu découvrir l'adresse de Joséphine; et quand il sut par quelle voie je l'avois apprise, il m'a répondu très-gravement : « Ah ! je n'en suis pas étonné; j'étois possédé du malin esprit. Ma maladie n'étoit qu'une possession du démon; et s'il y avoit eu là quelqu'un pour m'exorciser, vous ne sauriez pas ce que vous savez. » Jugez, Astucia, s'il y a jamais eu une tête semblable à celle-là, et si celui

qui la porte, n'est pas capable de tout.

Quant à Balbuéna j'ai jugé à-propos de ne plus l'employer. Il n'est bon qu'au cabaret, et n'est propre qu'à faire rire; mais il ne vaut rien pour un coup de main, et tout l'or du monde n'extirperoit pas de son cœur la reconnoissance qu'il croit devoir à Texado. De votre côté ne confiez aucune affaire un peu importante à cet ivrogne; tenez-vous en garde contre le fond de tendresse qu'il conserve pour le secrétaire d'ambassade.

Adieu, seigneur Astucia, c'est trop jaser; il est tems d'agir.

---

## LETTRE VIII.

Don Carlos DE MASSARÉNA à Fernand TEXADO.

Madrid, 26 Septembre 17...

ARMEZ-VOUS de courage, mon cher ami ; je n'ai que des choses affligeantes, que des nouvelles désastreuses à vous apprendre. Moi-même j'en suis accablé, et je vous ferois pitié, si vous me voyiez. Ma mère se désole de l'état où je suis, et Cascara en pleure continuellement. Ma destinée est de rendre malheureux tous ceux que j'aime. Quelle funeste connoissance que celle de cet exécrable Wanderghen ! Il vous attaque dans tout ce que vous avez de plus cher. J'ai la tête si malade, l'esprit si troublé, que j'ai toutes les peines

du monde à mettre de l'ordre dans le triste récit que j'ai à vous faire.

Ma dernière lettre vous annonçoit qu'elle seroit bientôt suivie d'une autre. Je n'ai pu vous tenir parole, parce que mon entrevue avec Joséphine et sa tante a souffert plus de difficultés que je ne croyois. Mais avant de vous parler de ces dames, que je vous dise un mot de votre sœur Bénédictine. Ce méchant Wanderghen lui a fasciné l'esprit, et lui a persuadé qu'il vouloit l'épouser. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que votre mère elle-même a donné dans ce piége. C'est un hardi et dangereux séducteur que ce vaurien; il ne se sert de son esprit que pour nuire. Il est resté maître chez vous du champ de bataille; et Dieu sait comment il s'y comportera. J'ai été obligé de lui céder la place, parce que votre mère l'a exigé par deux lettres qui quoique fort honnêtes, ne laissent pas que d'être fort singulières; de sorte, mon cher ami, que

moi qui n'avois pas de plus douce occupation que de m'entretenir de vous avec vos chers parens, je suis privé de cette consolation; la porte de votre maison m'est fermée. Vous y seriez-vous jamais attendu? Pour comble de douleur votre mère et votre sœur en s'éloignant de moi, reçoivent chez elles un malheureux capable de tout, qui fera tout pour remplir votre famille de désolation. Hier en passant dans votre quartier, je rencontrai la domestique de votre mère, qui m'apprit que Wanderghen avoit envoyé à votre sœur une paire de boucles d'oreilles à brillans, et qu'elle avoit fait l'imprudence de les recevoir. L'infortunée ne conçoit pas qu'elle se met par-là dans la dépendance de son séducteur. Que ne fait pas présumer ce seul trait parvenu à ma connoissance!

Ne désespérons cependant pas du salut de la pauvre Bénédictine. Il n'y a qu'une autorité qu'elle n'osera pas braver, qui puisse la ramener à meilleures idées. Je suis nuit

et jour à supplier ma mère de vouloir en l'absence de mon père, interposer la sienne. Elle a une extrême-répugnance pour la démarche que je lui propose de faire à ce sujet; mais je crois qu'à la fin sa tendresse pour moi l'emportera. Je souhaite seulement que nous ayons le tems d'arriver au secours de Bénédictine, et que Wanderghen n'ait pas fait trop de chemin avant que nous soyons arrivés.

Venons à la trop malheureuse Joséphine. Je vous disois que mon entrevue avec elle avoit souffert de grandes difficultés. Le docteur San-Domingo ne put d'abord la résoudre, non plus que sa tante, à me recevoir. Sancha réunit ses sollicitations à celles du docteur, et ne put vaincre leur répugnance à recevoir une visite dont elles ne voyoient point, disoient-elles, l'utilité. Enfin soit importunité, soit déférence pour Sancha qu'elles considèrent beaucoup, elles cédèrent. Il fut convenu que je me rendrois chez elles un matin

à pied, vêtu modestement : que San-Domingo m'introduiroit, et que je n'amenerois avec moi ni Astucia, ni aucun cavalier de mon âge. Je me soumis à ces considérations dans lesquelles je ne vis rien de déraisonnable. Je me fis accompagner du seul Cascara dont l'âge et la bonhomie devoient plutôt rassurer qu'alarmer ces dames. Je leur prouvois d'ailleurs qu'en ne voulant leur parler qu'en présence d'un tel témoin, elles ne devoient avoir aucune sorte d'ombrage de ma visite.

Nous partîmes donc de l'hôtel, le docteur, Cascara et moi. San-Domingo étoit à son ordinaire fort jovial ; mais moi, à mesure que j'approchois de cette rue des Balutiers, je sentois je ne sais pourquoi, mon cœur se flétrir par la tristesse. Enfin nous arrivâmes devant la boutique du parfumeur ; nous entrâmes dans une allée étroite et sombre, et nous grimpâmes bien haut ; car j'avois les jambes fatiguées, lors-

que nous fûmes à la porte de votre Joséphine. San-Domingo tira le cordon de la sonnette; on nous fit un peu attendre. Enfin, la porte s'ouvrit; elle nous fut ouverte par la tante. — Quoi! lui dit San-Domingo, c'est vous? Vous avez donc un peu plus de force? — Je vais mieux, répondit-elle; je peux me traîner sur mes jambes; et je crois que sous quelques jours, je verrai la rue; ce qui donnera un peu de repos à ma nièce. — Est-elle visible? demanda le docteur. — Sans doute, dit la tante; vous savez qu'elle attendoit la visite du seigneur don Carlos. »

Ce petit colloque eut lieu dans une antichambre qui n'avoit guères que six pieds en quarré. J'apperçus à ma gauche à travers une porte vîtrée, une petite cuisine qui ne tiroit le jour que de l'antichambre, et dont tous les ustensiles me parurent d'une extraordinaire propreté. La tante nous invita à passer dans la pièce où étoit sa nièce. Je lui dis que je désirois auparavant être

annoncé. Je m'en charge, répondit San-Domingo. Il entra aussi-tôt, et j'entendis qu'il disoit à Joséphine : « Belle nièce, je vous amène un charmant cavalier : mais voilà que vous rougissez déjà ; remettez-vous donc ; il croira qu'il vous fait peur. — Pourquoi n'entre-t-il pas? répondit Joséphine. Je me présentai alors suivi de Cascara. La pièce où nous entrâmes, étoit la chambre à coucher de la tante. Cette pièce est régulière et assez grande, et l'ameublement d'une propreté ravissante, mais en même tems d'une simplicité qui n'annonce rien moins que l'opulence. Une tapisserie de papier, des rideaux aux croisées et à l'alcove d'une indienne un peu grossière, et dont le fond se confond assez avec celui du papier; une commode, un secrétaire, une table, un forté-piano, quelques chaises et quelques fauteuils de paille peinte, voilà tout l'ameublement. Vis-à-vis la porte par laquelle nous étions entrés, est une

autre porte que j'imaginois conduire à d'autres pièces. Mais Joséphine ayant plusieurs fois ouvert cette porte, et ne la fermant pas chaque fois, je m'apperçus qu'il n'y avoit-là qu'une pièce qu'on pourroit plutôt appeler un cabinet qu'une chambre. C'est-là que couche la nièce. On a également pratiqué aux deux côtés de l'alcove, deux petits cabinets dont l'un contient une grande armoire, et l'autre sert de garde-robe. Du reste je n'apperçus nulle trace, ni même l'apparence du luxe. Dans la pièce où couche Joséphine, il y a une bibliothèque qui contient à-peu-près une centaine de volumes; mais il n'y a pas d'autre glace que le miroir de la toilette. Dans la grande pièce la glace qui est sur la cheminée, et qui est l'unique, est fort belle; mais c'est tout. Je n'apperçus aucune pendule, ni même aucune montre. Sur une chaise je vis quelques papiers de musique, et sur une autre, tout ce qui caractérise la profession d'une coutu-

rière en robe; ce qui me prouva que sur ce point Sancha ne m'avoit pas menti.

Tel est, mon cher ami, l'asyle de votre Joséphine; c'est l'asyle du malheur. J'avois le cœur serré, lorsque je la considérois, elle et sa tante, et que je promenois ensuite mes regards autour de moi. Je conçois qu'il est possible que des personnes raisonnables ne se croient pas malheureuses en jouissant de l'étroit nécessaire; mais encore faut-il l'avoir, et je soupçonne que ces dames ne l'ont pas; je soupçonne qu'elles souffrent plus d'une privation, et que comme me l'a dit Sancha, elles ont réellement besoin du travail de leurs mains pour vivre.

Ces détails, mon cher ami, sont affligeans; mais si je vous en faisois grâce, vous auriez à me reprocher de ne vous avoir pas dit tout ce qu'il importoit que vous sussiez. La manière dont les deux dames étoient mises, répondoit à la modestie de l'ameublement. La tante avoit

un de ces bonnets que les marchandes de mode appellent baigneuses; il étoit orné d'un ruban violet. Le reste de sa parure n'étoit rien moins que brillant; c'étoit tout simplement un déshabillé de toile, fond brun, à longues raies-puces et noires. Joséphine avoit un bonnet rond, dont le ruban rose-tendre étoit sans rosette, et tout uniment attaché avec une épingle. Elle portoit un déshabillé blanc que cachoit par-devant un tablier vert à bavette et à poches. Cet ajustement n'est point avantageux à une jeune personne; cependant je ne puis vous exprimer combien il pare votre Joséphine. Je la trouvai plus belle avec ce simple déshabillé, que lorsque nous la rencontrâmes à Buen-Retiro et ensuite à Saint-Ildephonse.

Lorsque nous entrâmes, elle étoit occupée à faire du chocolat sur un réchaud qui étoit dans la cheminée. Dès que je parus, elle quitta son occupation, et me fit une profonde révérence en rougissant

jusqu'aux yeux. Sa tante qui sembla s'appercevoir que mon abord l'embarrassoit, lui dit : « Mon enfant, arrangez la table, j'acheverai le chocolat. » Joséphine avança une table au milieu de la chambre, mit autour des chaises et dessus cinq tasses. « Mademoiselle, lui dis-je alors, vous attendez donc bien du monde aujourd'hui à déjeûner? — Vous, seigneurs, me répondit-elle. » Je remerciai beaucoup ces dames de l'honneur qu'elles nous faisoient; je leur dis qu'en mon particulier je ne m'y étois nullement attendu, et qu'en m'admettant à leur table, elles mettoient le comble à la faveur qu'elles m'avoient faite de vouloir bien me recevoir chez elles. « Mais dans ce cas, ajoutai-je, il y a une tasse de trop; l'honnête homme qui m'accompagne, veut une nourriture plus solide, et il l'a prise avant de sortir de l'hôtel. »

Le chocolat fut accompagné de petits pains au lait, de biscuits, de massepains,

et autres petites friandises qui étant présentées par la belle main de Joséphine, m'auroient paru dans un autre tems et dans un autre lieu, d'un goût exquis.

Le déjeûner se passa très-silencieusement, à l'exception de quelques plaisanteries que le docteur adressoit tantôt à la tante, tantôt à la nièce. Je profitai de ce silence pour bien considérer quoiqu'à la dérobée, les deux dames. La tante sans avoir la fleur de la première jeunesse, en a encore la fraîcheur, quoiqu'elle sorte d'une maladie qui a été longue. Si San-Domingo ne m'avoit pas dit qu'elle eût trente-deux ans, je lui en aurois donné au plus vingt-quatre à vingt-cinq. Sa taille est avantageuse et son port a de la majesté. Elle a l'œil noir et bien fendu, la bouche petite, aucun défaut dans les dents. Ses cheveux sont d'un noir d'ébène et naturellement bouclés. Elle a le visage un peu allongé et le nez aquilin. Elle a la peau brune et le teint un peu hâlé; mais

à tout prendre, c'est une belle femme. Son abord est sérieux et froid ; la nature, ou peut être quelque cause morale, a répandu sur toute sa physionomie, un air d'indifférence qu'on seroit tenté de prendre pour du dédain.

Joséphine a sur la physionomie à-peu-près le même air d'indifférence ; mais du reste elle ne ressemble point à sa tante. On la croiroit d'abord brune, mais considérée attentivement elle ne l'est pas. Ses cheveux sont châtain-clair ; elle a l'œil plus grand que la bouche, et quelque chose de mélancolique dans le regard. Le contour de ses bras, de sa taille plutôt grande que petite, tous les traits de son visage ont des formes infiniment gracieuses. Sa peau est d'une blancheur éblouissante ; la rose la plus tendre à moins de fraicheur que le coloris de ses joues. Quant à ses dents, je ne sais pas si vous qui les avez si belles, ne trouveriez pas les siennes, si non plus égales, du moins plus éclatantes.

La fossette qu'elle a à chaque joue, donne à son sourire un charme inexprimable. Un petit signe presqu'imperceptible qu'elle a à gauche au-dessus de la lèvre supérieure, contribue encore à répandre de la grâce sur tout l'ensemble de sa physionomie. Enfin il n'est aucune personne qu'on puisse dire être plus belle, ni aucune qu'on puisse dire être plus aimable.

Lorsque nous eûmes déjeûné, la tante s'adressa à moi, et me dit : « Seigneur, le témoin que vous avez amené, doit-il prendre part à notre conversation? — Madame, lui répondis-je, cet honnête homme est un ancien serviteur de mon père; il étoit l'ami de la famille avant que je fusse au monde. Mon père le considère beaucoup, et moi je ne lui cache rien de ce que je fais; je le mène par-tout avec moi. Vous ne désapprouverez point le motif qui m'a porté à venir avec lui chez vous. Vous pouviez craindre que si on voyoit entrer chez vous ou en sortir, un

cavalier de mon âge, la médisance n'en tirât contre votre chère nièce quelque sotte conjecture. Mais quand on saura que je ne me présente chez vous qu'accompagné d'un homme d'un âge mûr, à quoi pourra se prendre la calomnie ? Au surplus si vous le désirez le moins du monde, il attendra dans l'antichambre la fin de notre conversation. — Point du tout, répondit la tante ; il n'a que faire de bouger. Dès qu'il a toute votre confiance, il doit avoir la nôtre. D'ailleurs je ne vois pas que nous ayions mutuellement aucune confidence à nous faire. On a voulu que nous eussions cet entretien ; j'y ai consenti parce qu'il est des situations et des momens où il faut plus donner à l'idée des autres, qu'à la sienne propre. Mais je ne sais pas ce que vous pouvez vous promettre de cet entretien. Quant à moi j'avoue franchement que je n'ai rien à vous dire ; que je n'ai qu'à m'étonner de votre empressement à découvrir notre de·

meure, et à nous venir visiter. Eh bien, seigneur, vous y voilà dans cette demeure; vous voyez des gens dont la situation n'est pas riante. Si ce peut être une satisfaction pour vous élevé et nourri dans l'opulence, goûtez-la; mais je présume trop bien de votre cœur pour croire qu'elle y puisse entrer. Ma nièce est-elle l'objet de cette curiosité? Mais qu'y a-t-il donc de si extraordinaire de voir une jeune fille travailler la journée entière et toujours la moitié de la nuit, pour fournir à la subsistance de ses parens? Que peut-il y avoir là d'intéressant pour vous? Nous ne sommes point, seigneur, de Madrid. Les villes de provinces n'offrent pas aux personnes de notre sexe, autant de ressources pour le travail, qu'une aussi grande ville. Il n'est donc pas étonnant que nous habitions cette capitale. Et quand nous aurions des affaires domestiques dont nous ne voudrions pas donner connoissance, qu'y auroit-il encore là de merveilleux? Est-il

donc impossible de trouver des familles qui aient leur secret ? Le docteur que voilà, et le seigneur Sancha m'ont dit que vous nous offriez votre protection. Nous considérons infiniment votre famille, et par le rang qu'elle tient dans le monde, et par la réputation dont elle y jouit ; mais nous n'avons je vous assure, nul besoin de protection. Et contre qui voulez-vous nous protéger ? Contre un misérable qui a mis vos jours en danger, et qui en a été quitte pour la blessure que vous lui avez faite. Si vous n'avez pas pu vous protéger vous-même, comment pourriez-vous protéger ma nièce et moi ? Ce seigneur Wanderghen est donc un homme bien terrible ? Pense-t-il que le gouvernement nous a mises hors la loi, et qu'on peut nous outrager impunément ? Il a déjà fait une tentative pour parvenir jusqu'à nous, et s'est servi pour cela d'un moyen fort honteux. S'il a échoué dans ce tems-là, quel moyen a-t-il de réussir aujourd'hui ? »

Joséphine écoutoit sa tante avec avidité. Lorsque celle-ci eut achevé ce qui me concernoit, elle tendit les bras à sa nièce, en lui disant : « Embrasse-moi, ma nièce, ma chère fille, mon aimable enfant ; ne crains rien des méchans ; Dieu est pour toi. »

« Fort bien, dit en se levant le docteur, mais pendant ce tems-là mes malades meurent, et il vaux mieux qu'ils soient longtems malades que morts, parce que quand ils sont morts, ils ne paient plus, vû qu'ils n'ont plus besoin de visites. — Il seroit pourtant à désirer, docteur, lui dit la tante, que vous voulussiez entendre cette conversation jusqu'au bout. — Point du tout, lui répondit le docteur, je sais votre conversation sans l'avoir entendue, tout comme je sais mon Hypocrate. Adieu, charmante nièce, je vous laisse là un beau cavalier ; j'espère que vous me remercierez un jour de vous avoir procuré sa connoissance. En attendant je voudrois bien que

vous pussiez nettoyer son cœur d'un germe de mélancolie qui afflige sa maman. Vous réussiriez si vous entrepreniez cette guérison. — Ma nièce, dit la tante, ne seroit pas bonne pour cette cure.

Le docteur s'étant retiré je pris la parole, et voici ce que je dis à la tante :

« Ce n'est point, madame, pour connoître des secrets de famille, que je suis venu ici. Je n'y ai été conduit par aucun motif qui me soit personnel. Je serai franc et vrai dans ce que je vais vous dire. Quoique jeune j'ai déja eu occasion de remarquer que les bonnes affaires étoient celles où les parties intéressées se parloient à cœur ouvert et sans aucune sorte de réserve. Je mettrai en pratique cette observation en vous parlant. Si dans le cours de ce que je dirai, il se trouve que je fais rougir la modestie de mademoiselle votre nièce, je la prie de me le pardonner en faveur de la nécessité où je crois être de tout dire.

» Le

» Le docteur et le seigneur Sancha ont dû vous dire, et s'ils ne vous l'avoient pas dit, voici un homme qui vous l'attesteroit, ils ont dû vous dire que Fernand Texado est mon ami intime, est pour moi un véritable frère; que mon père lui portoit la même affection qu'il me porte, et qu'il ne mettoit absolument aucune différence entre lui et moi. D'après cette vérité il doit vous paroître fort naturel que je m'occupe des intérêts de Fernand, et je m'en occupe je vous assure, plus que des miens.

» Maintenant, madame, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous demander si vous avez aucune objection à faire contre Fernand, s'il vous est rien revenu contre lui. Parlez je vous supplie, sans déguisement. — Rien du tout, répondit avec vivacité la tante. Ce méchant Wanderghen lui-même ne m'a rien fait parvenir contre lui. Il y a mieux, seigneur, et pour vous prouver combien sincèrement

je suis disposée à imiter votre franchise, je vous dirai que bien loin d'avoir reçu aucune impression qui nuise dans mon esprit à votre ami, c'est qu'au contraire je suis très-bien prévenue en sa faveur. Sa physionomie, son ton, ses manières, le peu que j'ai vu de lui, le peu que j'en connois, me reviennent beaucoup. Etes-vous content de ma sincérité? »

« Grâces au ciel, répondis-je, voilà que nous commençons à nous entendre. Fernand si vous vous en rappelez, eut comme moi, le bonheur de vous voir à Buen-Retiro. Il me semble lui avoir entendu dire que depuis il avoit eu occasion de vous parler une ou deux fois. Quoi qu'il en soit, il n'a pu voir mademoiselle votre nièce sans être vivement épris de sa beauté; je ne fais point de compliment, mais je ne vois rien là, madame, qui doive vous offenser, rien qui doive vous étonner; il seroit bien plus étonnant qu'on pût voir mademoiselle avec indifférence. Vous ne

pouvez pas plus condamner les vues de Fernand que sa passion, parce que ses vues sont aussi pures que son âme. Nommons les choses par leur nom; il a désiré vous connoître pour vous demander votre nièce en mariage, dans le cas où il auroit pu croire qu'elle ne se seroit point opposée à ce qu'il fît cette demande. Mon père cependant instruit de cette passion, voulut que Fernand le suivît à Naples. L'absence n'a point éteint ses feux, et il est toujours dans la très-ferme résolution de demander mademoiselle Joséphine en mariage. Mais avant d'en venir là, il falloit bien trouver le moyen de parvenir jusqu'à vous, et comment y parvenir sans savoir votre adresse? Mon ami m'a chargé d'en faire la découverte, et mon père m'a ordonné expressément de lui mander qui vous étiez. Vous pensez bien en effet qu'il ne consentira pas au mariage de Fernand avec votre nièce, sans savoir auparavant si de votre part, il n'y a pas un obstacle invincible à cette union.

» C'est donc pour complaire à mon ami, pour obéir à mon père, que j'ai cherché à m'introduire chez vous. Quant à l'objet de ma mission, je viens de vous le dire, c'est de savoir si de votre part ou de celle de votre nièce, il ne s'élève point contre l'accomplissement des désirs de Fernand quelque difficulté insurmontable.

» Je suis désespéré, madame, de donner lieu à une conversation que je vois être infiniment pénible à mademoiselle. Mais qu'y faire? C'est un mauvais moment à passer; et quand j'aurai tout dit avec cette franchise qui ne devroit pas vous étonner, puisque je vous l'ai annoncée, alors nous saurons mutuellement à quoi nous en tenir, et nous ne ferons aucune fausse démarche. Je continue donc à vous parler sans détour.

» Du côté de Fernand rien ne s'oppose à son union avec mademoiselle; ses qualités personnelles ne vous sont pas connues; mais croyez sur ma parole qu'on

ne sauroit en avoir ni de plus aimables, ni de plus estimables. Quant à son extérieur vous le connoissez; si l'on ne peut pas dire que ce soit un beau cavalier, il n'a rien du moins ni dans son air, ni dans ses manières qui ne plaise. Il a d'autres avantages : il porte un nom que son père par un mérite très-peu commun, a illustré. Il occupe à l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans une des premières places du corps diplomatique. Quand il ne monteroit pas plus haut, c'en seroit assez pour ne pas le faire dédaigner. Mais comptez, madame, que mon père dont on fait quelque cas à la cour, saura et pourra l'élever à un poste plus éminent encore. Ne fût-il rien dans le monde, la demoiselle qui l'épouseroit, n'en feroit pas moins un mariage très-avantageux, parce qu'il seroit toujours assuré de la moitié de ma fortune qui à s'en tenir à ce qu'elle est aujourd'hui, est assez belle.... »

« Sur mon honneur, seigneur don

Carlos, dit la tante en m'interrompant, vous êtes un charmant cavalier. Vous plaidez la cause de Fernand avec une vivacité qui me plaît. Je ne plaiderois pas mieux celle de Joséphine; et je ne puis m'empêcher de convenir que vous dites des choses fort raisonnables. Fernand étant ce que vous dites qu'il est, vous êtes deux amis rares. On peut vous proposer pour modèle; mais le modèle ne sera jamais copié. Continuez je vous prie, j'ai un plaisir infini à vous entendre. »

« Du côté donc de Fernand, poursuivis-je, rien ne s'opposeroit à son union avec mademoiselle. Il reste donc à savoir si de votre côté, il ne se trouve également aucun obstacle à cette union. Je touche une corde délicate; mais j'ai commencé avec trop de franchise pour ne pas continuer sur le même ton. Votre situation si j'en juge par les apparences, n'est pas comme vous dites, riante. Cependant je soupçonnerois que Sancha m'a menti, et s'il m'a

menti je lui en voudrai toute ma vie. Je soupçonnerois que vous n'êtes point ce que vous annoncez être. Je vous ferois trop rougir l'une et l'autre si je disois mes raisons. Je soupçonnerois que quelque malheur dont vous avez intérêt de cacher la cause, vous a réduites soit réellement, soit en apparence, à cette situation peu riante. Si vous vous rappelez m'avoir vu avec Fernand à Saint-Ildephonse, vous conviendrez que mes soupçons ont quelque fondement. Mais laissant à part toutes ces considérations, le principal obstacle seroit peut-être si mademoiselle m'ordonnoit d'écrire à Fernand, de renoncer à l'espoir qu'il a conçu, et qu'il ne veut point abandonner..... »

» En vérité, s'écria la tante en m'interrompant encore une fois, on ne trouveroit pas, seigneur don Carlos, votre semblable dans toutes les Espagnes. Savez-vous bien que vous êtes un homme tout-à-fait extraordinaire? Vous dites les choses

crûment, sans ménagement, et encore ne sauroit-on s'en fâcher. Il faut cependant vous dire que ma nièce n'est point un parti pour votre ami; qu'elle ne songe nullement au mariage; qu'elle et moi sommes condamnées au travail, et que nous travaillerons. Voilà tout ce qu'il nous est possible de vous apprendre. Vous chercheriez inutilement à en savoir davantage. »

» Madame, repris-je, permettez-moi de vous dire que vous vous méprenez. Je ne cherche à rien savoir. Je ne demande point si mademoiselle est assez généreuse pour laisser quelqu'espoir à mon ami ; si la gêne où je vous vois est réelle, ou seulement apparente; si la profession que vous semblez exercer, est véritablement votre profession ; si je suis dans l'erreur en croyant que ce que j'ai vu à Saint-Ildephonse, annonce que vous avez été affligée d'un grand malheur. Je ne demande rien de tout cela. Je me bornerai à écrire à mon père et à mon ami ce que j'ai vu, ce que je vous ai dit,

ce que je pense. Le ciel fera le reste. Et si j'ai à regretter de n'avoir pas contribué au bonheur de mon ami, j'aurai au moins la consolation d'être sans reproche. »

« Dans ce cas-là, seigneur, me dit la tante, nous n'avons plus rien à nous dire. — Pardonnez-moi, madame, répondis-je, il me reste quelque chose de bien essentiel à vous communiquer. J'ai parlé pour Fernand. Je vais parler pour vous-même. Vous faites trop peu d'état de la malice de Wanderghen. — Eh! que peut-il me faire avec sa malice? — Tout. — Il ne sait pas seulement où nous demeurons. — Il le sait : un nommé Balbuéna qu'il régale quelquefois, m'a assuré qu'il le savoit. — Quel intérêt a-t-il de nous inquiéter? — Le besoin de nuire, le plaisir d'abreuver Fernand et moi de chagrins en vous faisant bien du mal. Voilà son caractère. Ses mœurs ne sont pas moins détestables. C'est un garçon qui fait trophée de ses débauches. Il a auprès de la porte

d'Alcala un jardin fort agréable qu'il appelle son serrail, et qui en effet en est un. — Juste ciel! que me dites-vous-là? Le monstre, un jour que nous le rencontrâmes avec Fernand, glissa je ne sais comment, dans la poche de ma nièce, un billet par lequel il l'invitoit à se rendre à ce détestable jardin. Vous pensez bien que ce billet resta sans réponse; mais je l'ai gardé; lisez-le. »

En disant cela la tante alla tirer d'un tiroir un billet qu'elle me présenta, et que je reconnus être de la main de Wanderghen. Il est d'une impudence révoltante. Notez qu'à l'époque où il l'écrivit, où pour le faire tenir il eut recours à une ruse infâme, il étoit encore votre ami.

Après avoir lu et relu ce billet, je continuai ainsi : « Vous devez juger d'après ce seul trait quelles atroces idées peuvent monter à la tête d'un tel homme. Et quand il aura conçu un projet abominable, il n'aura pas de repos qu'il ne l'ait mis à

exécution. Il est intrigant, adroit, actif et persévérant. — Mais quel moyen, me demanda la tante, imagineriez-vous de nous mettre à l'abri des outrages de ce malheureux ? — Le seul moyen seroit que vous et votre nièce voulussiez accepter un asyle que j'ai en vue. — Ah! seigneur don Carlos, vous n'y pensez pas; j'en suis fâchée, car jusqu'à présent vous aviez bien raisonné. — Pardonnez-moi, madame, j'ai mûrement pensé à ce que je dis, et j'espère bien raisonner jusqu'à la fin. — Et quel est, s'il vous plait, cet asyle ? — La maison de ma mère. Auriez-vous de la répugnance à être sa compagne, son amie, à vous faire à son genre de vie qui est d'aimer à sortir peu ? Mademoiselle Joséphine lui plairoit assurément, et elle trouveroit là pour son éducation, toutes les ressources que vous pourriez désirer. Vous trouveriez dans cet arrangement un autre avantage, c'est que si le malheur que je crois très-fermement d'après ce

que j'ai vu à Saint-Ildephonse, être tombé sur vous et sur votre nièce, est réparable, le crédit de ma mère vous en feroit trouver le remède. Au reste c'est d'après moi seul que je vous fais cette proposition, et j'ai cru devoir prendre votre consentement avant de m'en ouvrir à ma mère ; mais soyez assurée que si j'ai le vôtre, je parviendrai à obtenir le sien. Je connois toute l'étendue de mon empire sur sa tendresse. »

La chère dame me parut profondément affectée de cette proposition; elle se tut pendant quelques minutes en regardant fixement devant elle. Joséphine me parut aussi fort émue ; elle rougissoit, baissoit les yeux, et je voyois qu'elle se contraignoit pour ne pas pleurer. Enfin la tante rompit le silence. « Seigneur don Carlos, me dit-elle, vous êtes un généreux mortel. Qu'il est beau de vous voir faire cet usage des dons que le ciel a versés sur vous ! Ah ! que vous méritez bien qu'il vous les conserve ! Quel contraste, bon Dieu ! que

celui d'un cavalier tel que vous, avec cet homme exécrable qui m'est si odieux, que je trouve même pénible de prononcer son nom ! Que Fernand doit s'honorer, doit s'applaudir d'avoir un ami tel que vous ! — Mais, madame, lui dis-je un peu impatienté, ce ne sont pas des complimens, c'est une résolution que je vous demande. Non, non, répondit-elle en remuant la tête, tant d'honneur n'est point fait pour nous. Nous n'irons point chez votre mère. On ne nous verra jamais promener notre douleur dans les temples de la fortune, notre misère sous des lambris dorés. Notre malheur est grand, il est terrible, il est irréparable, et tel que nous ne pouvons nous en entretenir qu'avec Dieu ; nous ne saurions le confier ni à votre mère, ni à personne..... »

Joséphine qui s'étoit contenue jusques-là, ne put déguiser plus long-tems l'état de son cœur. Elle se cacha le visage avec son mouchoir, et pleura amèrement. A

travers ces sanglots, j'entendis distinctement qu'elle disoit; « O mon Dieu! qu'avons-nous fait pour être si malheureuses? Si du moins vous me rendiez mon père!... » Pendant cet épanchement de sensibilité qui me déchira l'âme, sa tante et moi nous gardâmes le silence. La pauvre Joséphine essuyant enfin ses larmes, me dit d'un ton dont je ne saurois rendre la touchante expression: « Oui, seigneur, nous sommes bien malheureuses, aussi malheureuses qu'on peut l'être; mais croyez que nous n'avons rien fait pour mériter un pareil sort; n'ayez aucun regret à l'estime que vous avez la générosité de nous accorder. Veuillez nous la continuer.... — Ma fille, lui dit sa tante en l'embrassant, ne t'afflige pas; le ciel ne sera pas toujours d'airain; ton innocence lui est agréable; il la récompensera; tu es jeune; tu verras encore de beaux jours. Le seigneur don Carlos est trop familiarisé avec la vertu, pour ne pas connoître ce que tu vaux; il

nous rend pleine et entière justice; il nous conservera son estime; et s'il est possible qu'un jour nous puissions recourir à ses bons offices, il ne nous les refusera pas. — Ah! n'en doutez pas, m'écriai-je. Que mon bonheur seroit grand, aimable Joséphine, si je pouvois un jour tarir la source de vos larmes! Mais en attendant je désirerois bien que nous pussions prendre une résolution sur le dernier article de notre conversation. — Il n'y en a point à prendre, répondit la tante, je ne puis me mettre dans la tête que ce misérable ait la hardiesse et le pouvoir d'ajouter à notre malheur. Et pourquoi voulez-vous que nous fatiguions notre imagination à trouver des remèdes à des malheurs qui n'arriveront peut-être pas? N'est-ce pas assez des maux réels, sans y ajouter des maux imaginaires? Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

» Voilà, seigneur don Carlos, mon dernier mot. »

Je me levai alors pour prendre congé de ces dames, et après les avoir remerciées de l'accueil qu'elles avoient bien voulu me faire, je leur demandai la permission de les revoir. A cette demande, la tante eut l'air de réfléchir. « Vous hésitez, madame, lui dis-je; mais permettez-moi de vous dire qu'au défaut de la proposition que vous avez rejetée; il est possible qu'il se présente une autre ressource que vous n'auriez aucune raison de rejeter. Veuillez réfléchir de votre côté; je m'en occuperai du mien, et nous nous communiquerons le résultat de nos réfléxions. Vous voyez donc qu'il conviendroit que vous voulussiez me permettre de vous faire encore au moins une visite. — Eh bien! seigneur don Carlos, dit la tante, honorez-nous encore d'une visite; mais venez avec cet honnête homme, sans équipage, habillé aussi modestement que vous l'êtes aujourd'hui, et sur-tout point d'uniforme. Quand reviendrez-vous nous voir? » Je leur promis de

revenir le surlendemain, et me retirai l'âme bien contristée de tout ce que j'avois vu.

En rentrant à l'hôtel je rencontrai San-Domingo qui en sortoit. « Fi donc! lui dis-je, docteur; cela est mal, très-mal à vous; vous et Sancha vous m'avez fait un mensonge; j'en suis certain, et je gage vingt quadruples que ces dames ne sont pas ce que vous m'avez dit. — Vous pouvez gager, répondit San-Domingo, je n'empêche; mais je ne tiens pas la gageure, quoique vous ayez vu par vos yeux que tout ce que je vous ai dit étoit vrai. Au surplus comment les choses se sont-elles passées? Quel parti avez-vous pris? — Aucun, lui dis-je. Quel parti y a-t-il à prendre quand on ne sait que la moitié des choses? En vérité la situation de ces dames est horrible. Et comment s'y prendre pour leur faire accepter des secours dont sûrement elles ont besoin? — Gardez-vous-en bien, me dit le docteur avec feu, si

vous faisiez pareille chose, vous n'humilieriez que vous. Elles ont la fierté, de la probité et du malheur. Vous me susciteriez à moi une affaire majeure avec elles et avec Sancha. — Allons, allons, dis-je, qu'il n'en soit plus question; oubliez que je vous en ai parlé. Adieu, docteur; mais rancune tenante. » Le docteur sourit d'un air un peu embarrassé, et nous nous quittâmes.

Le surlendemain je me rendis chez ces dames; mais par une puérilité qui vous fera pitié, je n'y fus que l'après-midi; et cela pour leur éviter la dépense d'une tasse de chocolat. En entrant la tante me dit : « Nous vous attendions ce matin; mais pour venir tard, vous n'en serez pas moins bien reçu. » Je n'étois pas encore assis qu'on sonna. Cascara ouvrit la porte. Il entra une petite fille de dix à douze ans, assez jolie, mais dont le petit air résolu me frappa. Elle tenoit sous le bras un paquet qu'elle remit à

Joséphine en la priant de lui faire un déshabillé. Joséphine après avoir considéré l'étoffe, lui dit qu'il n'y avoit-là que de quoi faire le jupon. « C'est juste, lui répondit la petite fille, j'ai oublié le casaquin. Je vous l'apporterai demain. Maman voudroit bien aussi que vous lui prissiez mesure d'une robe dont elle vous remettra l'étoffe. — Pourquoi, demanda la tante, votre maman n'est-elle pas venue avec vous? — Maman, répondit la petite fille, ne sort presque jamais. Cependant si vous le désirez, je lui dirai qu'elle vienne. — Nous verrons cela, dit la tante, quand vous apporterez le casaquin. Adieu, mon enfant. »

La petite fille en s'en allant, salua assez cavalièrement ces dames. Quand elle fut à moi, elle me regarda fixement, me fit une révérence jusqu'à terre, et me dit en traînant sur chaque mot avec une gravité presque risible : « Seigneur cavalier, j'ai l'honneur de vous saluer. »

La petite fille sortie, nous allions commencer la conversation lorsqu'on sonna de nouveau. C'étoit Ambroise, garçon de magasin de Sancha, qui apportoit un panier de vin. « Voilà, dit-il à ces dames, un panier de vin de Madère que le seigneur Sancha vous envoie par ordre du docteur Sán-Domingo. » Ambroise après avoir posé son panier, me fit tant et tant de salutations que je fus obligé de l'inviter à les cesser. Il tira à l'écart la tante, et lui parla tout bas. La dame ne lui répondit qu'en remuant la tête en signe d'approbation. La conversation finie, il se retira après m'avoir encore salué une vingtaine de fois. Lorsqu'il fut parti, la tante me dit : « Vous n'imagineriez pas, seigneur don Carlos, ce que me disoit ce garçon-là. Il me demandoit ma protection auprès de vous. Il s'ennuie, dit-il, d'épousseter et de charrier des livres : il lui prend fantaisie de se faire soldat, et il voudroit que vous l'enrôlassiez dans votre

régiment. — Le poste, répondis-je, n'est pas difficile à obtenir, et je voudrois que votre recommandation lui valût mieux. Voulez-vous lui dire quand vous le reverrez, qu'il aille de ma part rue de Tolède, à l'hôtel Impérial, chez le seigneur Ménézés, capitaine des grenadiers, qui l'enrôlera, et lui donnera un bon engagement? Connoissez-vous ce garçon-là? — Il a servi une personne que je connois très-particulièrement. Pendant tout le tems qu'il a été au service de cette personne, on n'a rien eu à lui reprocher. Mais je dois vous dire que depuis qu'il est employé par le seigneur Sancha, il s'est manifesté en lui une inclination très-dangereuse.—Et quelle est cette inclination? — C'est un grand amour des deniers d'autrui. — A-t-il véritablement fait quelque vol? — Il a maraudé, pour vous parler le langage de votre état, dans le comptoir du seigneur Sancha. Y a-t-il preuve? — La preuve, c'est lui-même qui l'a fournie; car il a

restitué ce qu'il avoit dérobé. — Il est louable d'avoir fait la restitution, mais très-blâmable de s'être mis dans le cas de la faire. N'importe : je ne le reçois pas moins. Il ne peut pas tomber en meilleure école pour se corriger de ce vilain penchant. Il sera surveillé ; et à la première velléité semblable qu'il laissera appercevoir, il recevra une si dure correction, que j'imagine qu'il sera corrigé pour la vie. — Je dois vous dire encore que le seigneur Sancha lui croit des liaisons avec Wanderghen. Il pourroit bien se faire qu'il fût un de ses enfans perdus. — Quand l'enfant perdu de Wanderghen sera enrégimenté, il lui sera difficile de servir son ancien capitaine. Mais d'après ce que vous me faites l'honneur de me dire, il pourroit se faire que ce fût ce garçon qui eût donné votre adresse à Wanderghen. — Je ne le crois pas ; je vous confesse maintenant, car je ne veux pas vous laisser penser que je refuse d'être votre obli-

gée, je vous confesse que vous me ferez plaisir de l'enrôler. Le seigneur Sancha commence à se lasser de lui; et moi je ne sais trop pourquoi je commence à le prendre en haîne; et je ne me soucie point de le voir venir chez nous. — Ce dernier motif me suffit pour vous en débarrasser. Dès demain il sera enrôlé et caserné avec le corps qui est arrivé pour la revue. »

Lorsque nous eûmes terminé cette petite affaire, la sonnette se fit encore entendre. C'étoit un marchand qui apportoit diverses étoffes de la part d'une femme qui désiroit une robe, et laissoit le choix de l'étoffe au goût de ces dames. La conversation entre le marchand et elles fut assez longue, et il commençoit à se faire tard. Le marchand retiré, San-Domingo entra. Après les complimens ordinaires, il tâta le pouls à la tante, lui dit qu'elle n'étoit pas encore guérie, et griffonna sur un bout de papier une ordonnance qu'il remit à Joséphine en lui disant : « Mon-

bel enfant, demain sur les sept heures vous cacherez les grâces de votre charmante physionomie sous votre voile, et vous irez chercher cette potion chez Aphorisos. Il ne faut pas que la chère tante se lève avant de l'avoir prise. »

Ces diverses visites amenèrent la nuit. « Je vois bien, dis-je à ces dames, que j'ai mal pris mon tems en venant vous voir l'après-midi. — Il est en effet difficile, me dit la tante, que nous puissions nous entretenir l'après-midi sans être interrompus. C'est ordinairement après la sieste que les personnes pour qui nous travaillons, viennent chercher ou apporter de la besogne. Si vous n'eussiez pas trouvé le chocolat de Joséphine mauvais, vous seriez venu en prendre ce matin. — Je l'ai trouvé, dis-je, si délicieux que je vous en demande une tasse pour demain matin. — A la bonne heure, répondit la tante; vous êtes un aimable cavalier, seigneur don Carlos, vous savez réparer vos torts.

Nous

Nous vous verrons avec beaucoup de plaisir. Soyez assuré que ma nièce et moi avons conçu pour vous une véritable estime. C'est vous offrir bien peu de chose ; mais il arrive tant d'événemens dans la vie que peut-être un jour ce sentiment ne vous sera pas indifférent. — Il ne me le sera, lui dis-je, dans aucun tems. Mieux vous me connoîtrez, et plus vous vous convaincrez que je suis digne de votre confiance, et que je ne méritois point que le docteur et Sancha usassent avec moi de dissimulation. — Laissons-là les reproches, dit San-Domingo ; vous touchez un chapitre sur lequel je puis vous battre. Quand on use de dissimulation avec ses parens, avec son médecin, a-t-on bonne grâce de la reprocher aux autres ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous guérisse de votre mélancolie ? Je crois qu'elle est contagieuse. Tenez, elle gagne cette belle enfant. Je la trouve aujourd'hui d'une tristesse à faire peur. »

Effectivement Joséphine me parut extraordinairement triste. Je lui en demandai la raison. Je l'ignore, me répondit-elle: je n'ai rien de plus particulier aujourd'hui que les autres jours pour m'affliger. Cependant j'avoue que je sens ce que je n'ai jamais senti. J'ai le cœur gros sans pouvoir pleurer. Il ne me vient que des idées sombres. J'ai l'imagination toute noircie.... des rêves.... des pressentimens.... — Pauvre enfant, lui dit sa tante en la baisant au front, tu as connu le malheur bien jeune, mais le malheur ne dure pas toujours! La fortune est capricieuse; elle t'a tout ôté pour te tout rendre. Laisse, laisse, mon enfant, tous ces fantômes qui en fatigant ton esprit, ruineroient ta santé. Tes pressentimens sont noirs; les miens ont une autre couleur. »

Hélas! la pauvre enfant ne se trompoit pas. Les scélérats avoient tendu leurs filets. Le moment approchoit où elle alloit s'y prendre.

Le lendemain qui étoit le 25, je me rendis comme je l'avois promis, chez ces dames. Il étoit à-peu-près neuf heures lorsque j'arrivai chez elles. La tante vint m'ouvrir. Quel spectacle ! Une pâleur effrayante défiguroit son visage. Elle avoit les yeux presqu'égarés. Elle lança sur moi un regard où se peignoit le désespoir. « Ah! seigneur, dit-elle, c'est vous? Et où est ma Joséphine? L'avez-vous rencontrée? L'avez-vous retrouvée? Me l'amenez-vous? — Ah! madame, répondis-je, vous m'alarmez. Qu'est-il donc arrivé? » Je l'aidai en même tems, car elle pouvoit à peine se traîner, à gagner son fauteuil. « Madame, continuai-je, tâchez de remettre un peu vos esprits pour m'expliquer cet épouvantable mystère. » En parlant ainsi je promenois mes yeux dans toute la chambre; je cherchois Joséphine; je ne l'appercevois pas; il me sembloit être dans un horrible désert.

« Ce matin, me dit sa tante, elle est

allée sur les sept heures chez Aphorisos, chercher cette malheureuse potion, et elle n'est pas encore revenue. » Je regardai alors ma montre, il étoit neuf heures. Effectivement, lui dis-je, il y a dans ce retard quelque chose d'extraordinaire. Aphorisos demeure-t-il loin d'ici? — Cinq ou six portes au-dessus de la nôtre, à droite. — Courez, dis-je à Cascara, chez le seigneur Aphorisos. Demandez-lui si on lui a porté l'ordonnance pour la potion, s'il a vu cette jeune demoiselle. Revenez à toutes jambes. — Ah! c'est maintenant, seigneur don Carlos, me dit cette chère dame lorsque Cascara fut parti, c'est maintenant que j'implore toute votre protection. Je n'ai pas la force de me lever; si je l'avois, je me jeterois à vos pieds: rendez-moi ma nièce. — Elle vous sera rendue, répondis-je. — Eh! oui; reprit-elle avec l'accent de la plus vive douleur, elle me sera rendue; mais dans quel état! »

Cascara étant rentré, nous rapporta qu'Aphorisos avoit bien entendu la veille parler au docteur d'une potion pour mademoiselle Charlotte ; mais qu'on ne lui avoit point apporté l'ordonnance, et qu'il n'avoit point encore vu la jeune demoiselle. Je prévis alors le plus grand malheur. « Mon-Dieu ! dit la tante en joignant les mains, quoi ! vous n'aurez pas pitié de cette pauvre enfant ? Sauvez du moins son innocence.... — Madame, lui dis-je, ne perdons point courage. C'est encore un bonheur que je sois arrivé ici ce matin. La rue n'est pas bien grande. Nous allons la visiter Cascara et moi ; il en prendra un côté, et moi l'autre. Nous viendrons vous rendre compte du résultat de nos recherches. Jusques-là ne vous laissez point trop aller à votre affliction. »

Nous courûmes Cascara et moi dans la rue ; je lui donnai les maisons à gauche ; je pris celles à droite. J'avois beau arrêter tous les passans, entrer dans toutes

les maisons, personne ne pouvoit me donner des nouvelles de Joséphine. Enfin une petite fille qui vendoit des melons sous une espèce de hangar, me dit qu'elle avoit vu passer sur les sept heures la jeune personne que je lui désignois: qu'elle avoit été acostée par une petite fille d'environ dix à douze ans devant la porte qui étoit la troisième avant d'arriver chez l'apothicaire; qu'elles les avoit vues entrer toutes les deux dans l'allée et qu'elle ne les avoit plus revues. Je courus à cette porte; j'entrai dans l'allée. Quel fut mon effroi, lorsque je vis que cette allée avoit à son autre extrémité, une seconde porte qui donnoit dans la rue des Tisserands! je revins sur mes pas; je retournai vers la marchande de melons; et après lui avoir dit que la maison qu'elle m'avoit montrée, avoit deux issues, je lui demandai si elle ne pourroit pas m'apprendre quelles étoient les personnes qui l'habitoient. « Je ne connois point, me répondit-elle, le quartier;

je ne suis ici que parce que ma mère est malade; mais demandez au barbier qui est vis-à-vis, il connoit mieux la rue qu'un familier de la Sainte-Hermandad. »

Je courus chez le barbier. « Seigneur barbier, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre quelles sont les personnes qui habitent cette maison? — A d'autres, me répondit-il en haussant les épaules; vous vous mocquez; vous le savez mieux que moi. — Non, par Saint-Jacques, repris-je; je n'en sais rien; si je le savois, je ne vous le demanderois pas. — Seigneur cavalier, me dit-il alors, cette maison est l'arche de Noë. Au rez-de-chaussée c'est comme vous voyez, un marchand de vin qui tient sabat la nuit comme le jour. Au premier c'est une très-honnête duègne qui a de quoi satisfaire tous les goûts. Au second c'est un brave catalan maître en fait d'armes, qui n'est à Madrid que depuis deux ans, et qui depuis qu'il y est, n'a encore tué à ce qu'il dit, que cinquante-

deux hommes. Au troisième c'est une académie, non de belles-lettres, mais de jeux où les enfans de famille qui arrivent de nos provinces, vont perdre leur argent pour apprendre à duper. Au quatrième sous cette lucarne, loge le poëte Carpianos qui depuis la satyre qu'il a faite contre son régent dont il étoit le benjamin, est devenu fameux parmi les gens de lettres.

Je remerciai le barbier de ses renseignemens, et j'entrai chez le marchand de vin. Je lui demandai comment s'appeloit la dame qui demeuroit au-dessus de lui. « Il faut, me répondit-il, que vous soyez bien fraîchement arrivé de province, pour ne pas connoître la senora Mérétrica. — Voudriez-vous, lui dis-je, avoir la complaisance de l'avertir qu'un cavalier désireroit lui parler ici? — Vous me prenez pour un autre, me dit brusquement cet homme; je ne connois pas ce négoce-là. »

Il me répugnoit infiniment d'entrer chez cette femme. Je montai au second dans

l'espoir que j'y serois plus heureux qu'au premier. Dès que le maître d'armes m'apperçut, il vint à moi : « Soyez le bien venu, me dit-il, seigneur cavalier ; vous faites bien de vous adresser à moi ; tous mes confrères sont des ânes qui n'ont qu'une vieille routine. Moi seul je possède la botte secrète, et je la démontre géométriquement. Avez-vous déja quelques principes? Savez-vous la tierce, la quarte? Vous savez du moins vous mettre en garde? Voyons, prenez un fleuret. — Ce n'est rien de tout cela, lui dis-je, qui m'amène chez vous. Je viens vous prier de dire à la senora Mérétrica, qu'un cavalier désireroit lui parler. — Allons donc, me répondit-il, je vous ferois tort ; tourné comme vous êtes, vous n'avez pas besoin d'introducteur. » Je n'en pus tirer autre chose.

Je montai au troisième. J'entrai dans une salle où je vis plusieurs personnes rangées autour d'une table. Je demandai le maître de l'appartement. A ce mot la

table se renverse ; les cartes, les dés volent de côté et d'autre ; chacun se hâte de ramasser son argent et de gagner l'escalier ; de sorte que je restai seul, et n'eus personne à interroger.

Je montai au quatrième ; j'eus à peine ouvert la porte, que l'homme qui habitoit cette espèce de galetas, ne fait qu'un saut de son grabat jusqu'à moi, me saisit par la main, et me dit : « Vous êtes le roi Porus ; fermez le poing gauche ; posez-le sur la hanche gauche et de la main droite menacez Alexandre. » — Je ne suis point, lui répondis-je, le roi Porus ; je viens vous prier d'avoir la complaisance de prévenir la dame qui demeure au premier, qu'un cavalier qui a des raisons particulières pour ne point entrer chez elle, désireroit lui parler chez vous — Serviteur, me dit cet original, en se rejettant sur son grabat, on ne va point-là sans argent. »

Il fallut donc vaincre ma répugnance, et me résoudre à entrer chez cette infer-

nale créature. Je ne doutois point que le monstre n'eût des nouvelles de la malheureuse Joséphine. Un laquais fort proprement vêtu et de bonne mine vint m'ouvrir. Je lui demandai de me conduire chez sa maîtresse. Il me fit traverser une antichambre et un salon richement orné où je ne vis rien qui pût alarmer la pudeur la plus sévère. De-là je passai dans la chambre à coucher de cette misérable. Elle étoit levée et prenoit son chocolat. Rien de plus somptueux, de plus magnifique que tout l'ameublement de la chambre. Le lit seul étoit d'un prix infini. L'or, l'argent, les perles éclatoient de toute part ; de riches faisceaux de plumes ornoient l'impériale. Le ciel et le fond n'étoient qu'une glace. « O Providence ! dis-je en moi-même, c'est ici qu'habite le crime, et ailleurs la vertu lutte contre tous les besoins. »

Mais ce qui m'étonna plus encore que tout ce que je voyois, ce fut la femme

même qui s'entouroit de ce luxe. Elle avoit un déshabillé aussi simple que modeste ; son air, son maintien, ses manières, tout en elle respiroit la plus grande décence, et je jurai bien en la considerant attentivement, de ne jamais m'en rapporter aux physionomies.

Le laquais me présenta un fauteuil et se retira. J'étois à peine assis que j'entendis ouvrir une petite porte à côté du lit : et je vis entrer précisément la même petite fille que j'avois vue la veille chez Joséphine. Nullement déconcertée de me voir-là, elle eut l'effronterie de s'arrêter devant moi, et de me faire comme la veille, une profonde révérence. Je crus même m'appercevoir qu'elle me sourioit malignement. La colère m'emporta ; je me levai, et je lui appliquai un soufflet en lui disant : « Retirez-vous, petite vipère ; ne vous présentez jamais devant moi. » L'enfant pleura et s'en alla.

« Mais, seigneur cavalier, me dit froi-

dement la Mérétrica, pourquoi battez-vous cet enfant? Vous n'êtes pas ici chez vous. » J'entrai alors en matière; je parlai avec toute l'indignation que m'inspiroit l'infâme métier de cette abominable créature, et avec tout le feu qu'allumoit dans mon sang le malheur de Joséphine. Elle m'écouta paisiblement; mais lorsque je lui eus dit qui j'étois, ce que je pouvois, et ce que je ferois infailliblement si elle ne me rendoit sur-le-champ Joséphine, et s'il étoit fait à son innocence la plus légère insulte, elle s'émut, me supplia de l'écouter avec tranquillité, et me parla ainsi :

« Je pourrois le nier, mais je l'avoue : c'est moi, oui c'est moi qui ai vendu Joséphine. — O monstre! m'écriai-je. — Oui, reprit-elle, accablez-moi d'injures; tout vous est permis à mon égard; et moi vu l'infamie de mon état, je n'ai pas même le droit de me plaindre. Mais, seigneur don Carlos, je vous le répète, dai-

gnez m'écouter avec quelque tranquillité. D'abord j'ignorois absolument le vif intérêt que vous prenez à cette jeune personne. Je la regardois comme fort pauvre, fort misérable : c'est de cette manière qu'on m'en a parlé. On m'a assuré qu'indépendamment de la rétribution que j'ai exigée pour moi-même, elle recevroit une somme de deux mille piastres. Vous conviendrez que pour une petite ouvrière que je croyois ne tenir à personne, une pareille somme est une fortune. J'ai donc cru de bonne-foi être plutôt la bienfaitrice que l'ennemie de cette jeune personne. Il y a plus, et peut-être vous-même devriez-vous me savoir quelque gré de ce que j'ai fait... — Quoi! méchante femme, m'écriai-je, vous prétendriez!... — De grâce, reprit-elle, ne vous emportez pas : écoutez jusqu'au bout, et ce que j'ai l'honneur de vous dire ne vous paroîtra plus un paradoxe. Lorsqu'on traite avec moi une affaire semblable à celle qui vous amène ici, je ne

regarde que le médiateur, je ne porte point ma vue sur celui pour qui l'on négocie ; il peut avoir des raisons de rester inconnu, et je ne dois point chercher à pénétrer un mystère dont la connoissance d'ailleurs m'importeroit fort peu. Mon ministère se réduit à donner ou à refuser ce qu'on me demande. Tout vil que vous paroît mon métier, il faut encore pour l'exercer, n'être pas dépouillée de toute vertu ; il faut au moins celle qu'on appelle discrétion. Lors donc qu'on m'a fait la demande de Joséphine, je ne me suis point inquiétée de savoir à qui elle étoit destinée ; je me suis bornée à faire mon marché pour elle et pour moi. Mais je vous dirai, seigneur, je vous proteste que j'ai cru fermement qu'elle étoit pour vous. Je vous étonne. Et cependant comment ne l'aurois-je pas cru ? C'est un homme de votre maison, un homme grave qui a toute votre confiance, votre propre gouverneur enfin qui a négo-

cié cette affaire..... — Quoi ! m'écriai-je, c'est Astucia... — Vous l'avez nommé ; c'est lui-même : c'est le seigneur Inigo Astucia. C'est dans votre propre hotel où j'ai été mandée, que le marché a été conclu et signé ; je peux vous en montrer l'original. C'est le seigneur Inigo Astucia qui est venu ce matin dans une chaise à vos armes, chercher Joséphine. D'après toutes ces circonstances, pouvois-je ne pas croire que c'étoit pour vous que j'avois été sollicitée? — Eh! quand c'eût été pour moi, falloit-il, femme exécrable, trafiquer de l'innocence? — Sans doute ; mais, seigneur, dans vos reproches n'oubliez pas la profession de celle à qui vous les adressez. — Ce sont donc-là les seules lumières que vous pouvez me donner. — Les seules. J'ignore absolument à qui Joséphine est destinée, et où le seigneur Astucia l'a conduite. — Malheureuse, dis-je en me levant, vous profanez le nom de cette jeune personne en le prononçant. Ne croyez pas,

femme abominable, que vos excuses vous mettent à l'abri de mon ressentiment. »

Cette hideuse créature se jeta alors à mes pieds, embrassa mes genoux, et me supplia de ne pas la perdre. Je la repoussai : je me débarrassai des replis de ce serpent, et je me sauvai de cet antre. Je revins chez la tante de Joséphine, où Cascara qui n'avoit rien découvert, m'attendoit. Je racontai à cette chère dame ce qui venoit de se passer entre la Mérétrica et moi. « Je ne sais trop, continuai-je, quel motif de consolation vous offrir. Peut-être tout n'est-il pas perdu. J'aime encore mieux voir votre nièce entre les mains d'Astucia qu'entre celles de Wanderghen. Il peut se faire que celui-là.... Pour vous dire la vérité, tout cela est épouvantable ; je ne sais que penser ; je n'ose m'arrêter à aucune idée. Voilà une grande adversité ; il vous faut un grand courage, et vous bien pénétrer de l'idée que le désespoir qui est la maladie des âmes pusillanimes, ne fait

réussir aucune affaire. Je vais faire toutes les perquisitions qu'il dépendra de moi, et ne mettrai aucun retard à vous instruire des démarches que j'aurai faites. J'enverrai chez Wanderghen, un domestique qui n'est point connu de lui. J'enverrai également au jardin de la porte d'Alcala. Qui sait si ce n'est pas entre les mains de cet exécrable sujet qu'Astucia aura remis votre Joséphine? En un mot comptez sur mon zèle, et soyez fortement persuadée que je ne négligerai aucune information. Mais permettez que je m'occupe aussi un peu de vous. Vous êtes seule dans un état de souffrance et de maladie; vous avez mille besoins auxquels vous ne pouvez satisfaire par vous-même. Obligez-moi de garder avec vous Cascara, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Joséphine. — Il me semble sauf meilleur avis, dit Cascara, qu'il y auroit quelque chose de plus convenable à faire. Je resterai avec mon maître, et ma femme viendra ici servir

madame la nuit et le jour. — C'est fort bien vu, dis-je; je ne songeois pas à cet expédient. L'acceptez-vous, madame? — Hélas! seigneur cavalier, dans l'état où je suis, puis-je savoir ce qui me convient? Je sens seulement que je suis pénétrée de vos bontés. Ne serai-je point trop incommode à la senora Cascara? N'est-elle pas nécessaire là où elle est? Est-il juste qu'on s'en prive pour moi? — La femme de Cascara, répondis-je, a du zèle, de la propreté, de l'intelligence. Vous serez satisfaite de ses soins. Elle est femme de charge à l'hôtel; et on y peut d'autant plus aisément se passer d'elle, qu'elle a deux filles qui peuvent la remplacer. — Sous une demi-heure, dit Cascara, elle sera aux ordres de Madame. — Allons, dit cette infortunée dame, disposez de moi, seigneur don Carlos, comme vous l'entendrez; je me remets aveuglément à vos soins et à ceux de cet honnête homme. Je ne veux plus avoir d'autre volonté que la vôtre.

Oui, don Carlos, dès ce moment vous êtes maître, maître absolu chez moi; commandez-y, il n'y sera fait que ce que vous voudrez. Ah! si je retrouve ma chère Joséphine, je la pénétrerai des mêmes sentimens: elle partagera ma gratitude. Je la retrouverai, seigneur, je la retrouverai avec tout l'éclat, avec toute la pureté de son innocence; et s'il est possible, plus intéressante encore que quand on me l'a enlevée. J'ai cette idée; ce n'est point une idée folle: elle me vient d'en haut: je vois cela clairement. Oui, seigneur don Carlos, je vous le dis; elle désarmera, elle attendrira, elle fera rougir ses bourreaux. Ne le pensez-vous pas comme moi? Est-il possible de voir cette chère enfant, sans se sentir pénétré pour elle d'amitié et de vénération? Mais elle souffre cette infortunée.... Peut-être dans ce moment, elle se débat.... Peut-être son infâme ravisseur..... Eh! qui sait, don Carlos, ce que peut produire sur l'âme de ma nièce une

situation semblable à celle où elle se trouve ? Qui peut dire ce que le désespoir est capable de faire sur ce jeune cœur ? . . . . »

Voyant que la chère dame reportoit son imagination sur tout ce qu'offroit d'affligeant la cruelle aventure arrivée à sa nièce, je lui rappelai doucement et sans affectation les idées consolantes qu'elle avoit d'abord manifestées. Je reposai son âme sur cet espoir ; et je la laissai à ce qu'il me parut assez tranquille.

Sorti de chez elle je courus à l'hôtel ; je n'y trouvai point Astucia. Tout ce que je pus en apprendre , c'est qu'il étoit sorti de grand matin dans ma chaise qu'il avait fait atteler à trois chevaux de poste, et qu'il avoit dit qu'on ne l'attendìt point ni de la journée, ni de la nuit ; mais qu'il reviendroit le lendemain. J'envoyai chez Wanderghen ; il n'y étoit point ; il étoit chez votre mère ; mais il résulta

des renseignemens que prit mon domestique, qu'on n'avoit vu entrer chez lui ni Astucia, ni aucune demoiselle. J'envoyai à son jardin. Le domestique me rapporta qu'on y attendoit Wanderghen; qu'il avoit fait dire qu'il y viendroit souper et coucher; mais le domestique ayant parcouru toute la maison depuis la cave jusqu'aux greniers, n'y avoit vu que trois personnes, un homme et deux femmes; il reconnut l'homme pour être un comédien qu'il me nomma, et les deux femmes pour être deux actrices qu'il me nomma également.

C'est-là, mon cher et malheureux ami, tout ce qu'ont pu produire mes recherches jusqu'au moment où je vous écris. Je ne veux point manquer le courier; c'est ce qui fait que je lui confie ma lettre sans pouvoir vous tirer de la cruelle incertitude où elle vous mettra. Je ne manquerai pas quoiqu'il puisse arriver, de vous écrire

encore par le prochain courier. Espérons ; mon cher Fernand, qu'il vous portera des nouvelles moins désolantes que celui-ci. Il faut bien que Josephine se retrouve, et cela ne peut tarder.

*Fin du troisième volume et de la neuvième partie.*

